ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
*38e année — 1924*

ALBERT COLLIGNON

# RELIQVIAE



BERGER-LEVRAULT, EDITEURS
NANCY-PARIS STRASBOURG
1924

***Prix net : 10 francs.***

ALBERT COLLIGNON

---

# RELIQVIAE

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
38e année — 1924

ALBERT COLLIGNON

# RELIQVIAE



BERGER-LEVRAULT, EDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1924

# PRÉFACE

*La vie d'Albert Collignon s'est écoulée tout entière, peut-on dire, dans sa province natale, sauf quelques stages très courts au dehors. Mais il ne s'est pas enraciné dans le terroir lorrain au point d'y puiser sa substance spirituelle; par ses études, par ses curiosités, il n'a pas été, il s'est défendu d'être un provincial.*

*Sa première jeunesse a eu pour cadre la vieille petite cité de Verdun, où son père prit en 1849 la direction du collège, après avoir rempli la même fonction de principal à Sarreguemines; Albert Collignon est né dans cette dernière ville, le 29 mai 1843; il la quitta donc à l'âge de six ans.*

*M. Collignon père éveilla très tôt chez son petit garçon la vocation de latiniste. Mme Toussaint-Collignon a bien voulu nous communiquer pour cette notice — qu'elle en agrée ici nos remerciements — ces quelques détails tirés du journal de ses parents. A table, le petit Albert demandait* aquam et bonum vinum; *il ennoblissait en* Julia *le nom de sa bonne Julie; et quand le soleil se cachait derrière un nuage, il l'évoquait par cette brève adjuration :* sol, veni.

*Le personnel enseignant du collège de Verdun n'a laissé à Albert Collignon qu'un souvenir médiocre, sauf l'abbé Clouet, pour lequel il professait une admiration d'autant plus vivace qu'il avait eu, par la fréquentation de cet érudit, comme l'intuition et l'initiation de la dignité de l'histoire.*

*Aux vacances d'été, la famille Collignon était conviée dans la propriété d'une cousine germaine de Mme Colli-*

*gnon mère, Mme Paulin-Gillon, femme du député de la Meuse, à Nubécourt. Là elle se rencontrait avec la famille d'une autre cousine de la maîtresse de maison, Mme Poincaré : celle-ci amenait ses deux fils, Raymond et Lucien, et toute cette jeunesse s'ébattait au milieu d'un joli décor champêtre* (1) *dans une atmosphère de simplicité, de droiture, de culture toutes bourgeoises. Pour les deux jeunes Poincaré, Albert Collignon était déjà un grand, mais dans leur haute fortune ni l'un ni l'autre n'oublièrent jamais ce témoin d'un petit monde d'autrefois.*

*Quand, en 1855, M. Collignon père fut admis à la retraite, il vint habiter Metz. C'est au lycée de Metz qu'Albert Collignon reçut son armature intellectuelle, dans la classe de rhétorique surtout, grâce à un professeur qui le marqua quelque peu de son empreinte, Aderer. Aderer alliait au culte des classiques un sens critique très aigu ; il savait manquer parfois de révérence envers les idoles. Aderer, qui plus tard fut si goûté des élèves parisiens, passa quelque chose de son esprit gouailleur — nous n'osons dire blagueur — au jeune Lorrain, qui était déjà quelque peu parisianisé lorsqu'il entra au Collège Sainte-Barbe, pour se préparer à l'Ecole Normale.*

*Il n'arriva donc pas rue d'Ulm, en 1862, comme un provincial à dégrossir ou à déniaiser. Il fut apprécié des camarades, dont plusieurs, et parmi les plus distingués, lui restèrent attachés par une amitié sans défaillance, qui furent ses correspondants et souvent ses visiteurs. Il suffira de nommer ici Ernest Lavisse, qui presque chaque année partageait à Vandœuvre, près de Nancy, la villégiature familiale des Rambaud : on ne manquait pas d'inviter l'ami Collignon.*

*Collignon se remémorait plus volontiers ses camarades*

(1) « Chez les ancêtres maternels de M. Raymond Poincaré. Souvenirs de Nubécourt » (*Revue lorraine illustrée*, 1914, p. 41).

*de l'École que ses maîtres : parmi ceux-ci, cependant, il en est un qui fit impression sur lui, moins par sa doctrine que par l'impeccable élégance de sa parole et de sa tenue et par ses façons distantes et hautaines, le philosophe Caro. Mais Collignon ne soupçonna pas Bellac.*

*Ce qui fit pour Collignon le charme de son séjour à Paris, ce furent les soirs de sortie où il s'asseyait au parterre de la Comédie-Française. Après plus de cinquante ans encore revivaient dans son souvenir les artistes de la Maison, interprètes de ce théâtre classique qu'il sut commenter non seulement avec le savoir du professeur mais avec l'âme du spectateur. Il ne dédaigna pas les scènes de moindre noblesse, de sorte que, membre plus tard de la Commission du théâtre de Nancy, il se montra aussi bon juge des pièces légères que des autres.*

*Du court enchantement de la capitale, Albert Collignon passa, en 1865, dans la monotonie sédative d'un modeste chef-lieu, Bourg-en-Bresse, où il débuta comme professeur de seconde. Ses débuts furent favorables puisque, en septembre 1868, — il avait conquis l'agrégation entre temps — il fut promu professeur de rhétorique à Bar-le-Duc. C'est là qu'il subit l'occupation prussienne, sans en trop pâtir matériellement ; il en a conté un épisode* (1).

*Quoique Meusien, il aspirait à une chaire dans le lycée de la métropole lorraine. Son ambition ne fut satisfaite qu'après un dépaysement d'un an et demi à Lille* (*octobre 1873-mai 1875*)*, déception compensée par l'avancement qui le plaçait dans un lycée de première catégorie et par l'expectative de la rhétorique de Nancy. Il l'occupa pendant treize ans.*

*En dépit de ses disgrâces physiques — la légende était accréditée qu'à chaque nouvel auditoire il donnait cinq minutes pour s'accoutumer à sa figure — il jouissait*

(1) « Une visite du comte de Bismarck au Lycée de Bar-le-Duc (26 août 1870) » (Extrait des *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc*, 2e série, t. IV, 1885).

*d'une autorité d'autant plus respectée que Collignon n'avait rien du pédagogue, ni du scolastique* (1); *il savait solliciter l'intelligence des jeunes gens, leur faculté d'admiration, il gagna leur reconnaissance et leur affection. Voici ce que dit de lui un de ses rhétoriciens : « Il n'est aucun de ses anciens élèves, soit du lycée, soit de la Faculté des Lettres, qui n'ait gardé le meilleur des souvenirs de son enseignement si vivant, où l'érudition savait se faire aimable et souriante. Innombrables sont ceux qui ont gardé l'amour des belles-lettres qu'il avait su leur inspirer. Combien, après avoir été ses élèves, sont devenus ses amis* (2) *?* »

*Maurice Barrès s'enquérait toujours du cher M. Collignon, il lui faisait hommage de ses livres. On sait — Maurice Barrès a confirmé le fait dans une lettre que j'ai remise entre les mains de Mme Toussaint-Collignon — que son maître se porta garant de ses dons de littérateur, au moment où le futur écrivain fut menacé d'être condamné à la basoche.*

*Collignon n'eut-il jamais la nostalgie de Paris, de ses attraits intellectuels et artistiques? Il m'a raconté que l'inspecteur général Glachant lui proposa un poste au collège Stanislas. Collignon fut tenté d'abord, mais se récusa, prétextant de sa santé, en réalité par peur d'affronter une classe de jeunes Parisiens; le renoncement lui coûta. Il resta Nancéien, et, sauf quelques saisons de cure à Luxeuil, ne bougea plus, jusqu'à la guerre, de son rez-de-chaussée de la rue Jeanne-d'Arc. Ce n'est pas qu'il fût d'humeur sédentaire. Il voyageait par l'imagination, se délectant aux récits de voyages, à la vision des paysages de dioramas, interrogeait son ami le professeur de géographie sur les gens et les choses exotiques.*

*Il ne s'absorbait pas dans le métier, et finit même par s'en*

(1) Collignon avait l'horreur des « cuistres » dont il a côtoyé maints spécimens au cours de sa carrière. Il a, dans un recueil qu'il n'y a pas lieu de publier, noté leurs tares professionnelles et autres.
(2) Ch. Sadoul, *Le Pays Lorrain*, 1923, p. 86.

*détacher lorsque les réformes dont l'enseignement secondaire fut le patient affaiblirent, humilièrent les humanités.*

*Les humanités avaient encore pour asile la Faculté des Lettres. Collignon y fit d'abord un noviciat comme chargé de conférences de latin (21 octobre 1881); il réussit au point que ses amis le pressèrent d'entreprendre ses thèses. Bien qu'il arguât de son âge, il eut le bon esprit de se mettre à la tâche. Pourquoi fut-il séduit par l'*arbiter elegantiarum, *par le viveur, le fantaisiste qu'était Pétrone? On l'a taquiné sur le choix de ce personnage avec lequel il ne semble pas qu'il eût des affinités. Le poète Laurent Tailhade crut que le livre était l'œuvre d'un jeune, et lorsque Collignon se fit connaître comme un vétéran, Tailhade lui répondit par une lettre des plus flatteuses, que malheureusement on n'a pas retrouvée.*

*La seconde thèse fut une étude :* De Nanceide Petri de Blaro Rivo, Parisiensi.

*Ainsi Collignon conciliait sa double vocation d'historien de la littérature latine et de la littérature lorraine.*

*C'est sous le vocable de l'histoire de la littérature latine que Collignon fut titularisé (25 juillet 1897). Il se fait toujours des hellénistes, des latinistes, des philologues. Mais se forme-t-il encore des humanistes? Ce fut un exemplaire excellent de cette espèce presque éteinte : les auteurs classiques, Cicéron, Sénèque, Quintilien, ses favoris, n'étaient pas seulement des professeurs de rhétorique, mais aussi des professeurs de morale, d'une morale qui ne tirait ses raisons que de la raison; les textes classiques n'étaient pas uniquement pour lui des nids à gloses, mais l'expression harmonieuse de pensées; le vers latin, me disait-il, chantait pour lui comme une musique, même prononcé à la française et non articulé à la mode italo-tudesque.*

*Collignon ne limitait pas son activité à son enseignement. Le vieux professeur, qui flânait volontiers par les rues de Nancy, rendant avec une infatigable bonne grâce les saluts*

*qu'on ne lui ménageait pas, qui, prèsque chaque soir, jusqu'à ces toutes dernières années, s'asseyait à son fauteuil au théâtre, menait une vie laborieuse, dont ses travaux sont les précieux témoins* (1). *Cette liste si honorable se complète des* reliquiæ *que l'Université de Nancy a eu à cœur de publier, hommage unique auquel s'est associée généreusement la Ville de Nancy* (2).

*Car Collignon ne s'était pas, comme tant d'autres, enfermé dans sa fonction. Il s'est mêlé à la vie de la cité, à sa vie spirituelle et artistique. Il a été à la Commission de la Bibliothèque municipale le représentant des bonnes lettres et des belles-lettres ; à la Commission de Conservatoire, il a été l'amateur averti, dont l'intercession a parfois tempéré l'austérité des programmes. Collignon ne cessa pas de s'intéresser au théâtre, où il ne fréquentait plus guère qu'en matinée; mais il ne reconnaissait plus en ces dernières années un public qui s'était renouvelé; — il eût voulu en dire autant du répertoire.*

*Collignon appartenait à l'Académie de Stanislas, où il ne fut jamais introduit avec le cérémonial de la réception et de la harangue solennelle* (3). *Il fut le rapporteur désigné des concours littéraires, et le poète latin officiel chargé de répondre aux messages plus ou moins virgiliens du dehors. Il vit avec plaisir la Compagnie s'ouvrir de plus en plus libéralement à des confrères recrutés dans l'Université : Collignon s'y sentit plus en famille.*

*Collignon eût paisiblement vieilli dans la* dignitas sine otio, *après son admission à la retraite* (4), *et la boutonnière égayée d'un filet rouge, si la guerre ne l'avait contraint à l'exode hors de Nancy bombardée. Il écouta nos instances et quitta, le cœur gros, son cher logis, ses livres et ce qui*

(1) Voyez p. XV la bibliographie.
(2) Lettre de M. le Maire de la Ville de Nancy du 14 décembre 1923.
(3) Associé-correspondant le 17 février 1893, il fut nommé membre titulaire le 21 décembre 1900.
(4) 1er novembre 1913.

*demeurait d'amis. A Chaumont, où résidait sa sœur, il fut aussitôt apprécié d'un petit cercle accueillant de partenaires de bridge qui le retinrent deux ans et demi. C'est pendant ce séjour qu'il eut la tristesse de perdre son neveu, Marcel Toussaint, tombé devant l'ennemi à Sailly-Saillisel. Marcel Toussaint n'avait point, comme ses oncles, Albert et Maxime, la vocation professorale; il était poète, et cinq recueils de vers, dont deux couronnés par l'Académie Française, révèlent un talent déjà mûri. Ses oncles ont voulu que cette œuvre pleine de promesses survécût, et Albert Collignon, avec une piété touchante, en a surveillé l'édition.*

*Rentré à Nancy après la victoire, Collignon reprit son existence, un peu plus casanière cependant. Plongé dans son fauteuil, près de sa fenêtre, il lisait des ouvrages de choix, mais singulièrement variés. La politique étrangère, qui autrefois lui était un peu lointaine, le captivait, et faisait l'objet de nos entretiens. La politique intérieure le passionnait moins parce qu'elle ne l'étonnait plus : il l'observait, disait-il,* sub specie aeternitatis. *Il était un libéral dans le sens authentique et, si l'on peut dire, universitaire du mot; il portait un scepticisme discret jusque dans le domaine spirituel. Il jugeait les contingences de la vie avec la philosophie du sage nourri de la sagesse antique. J'ai reçu au cours de nos promenades journalières pendant des années — on nous appelait les péripatéticiens du faubourg Stanislas — maintes confidences. Je veux seulement affirmer que cet homme, qui aurait eu sans doute quelque raison d'être morose ou aigri, qui n'a peut-être pas rempli la destinée rêvée, s'était en quelque sorte enveloppé dans son indulgence et sa sérénité.*

*L'image qu'il nous laisse a été très finement silhouettée par M. le recteur Adam :*

« *Un autre encore de nos professeurs honoraires est mort cette année, Albert Collignon, âgé de près de quatre-vingts*

*ans. Socrate, après quelques excursions au dehors en sa jeunesse, n'avait plus quitté du tout sa ville d'Athènes : notre Collignon, qui fut aussi un sage, après quelques années à Paris, à Bourg, à Lille, revenu en Lorraine depuis 1875, depuis près de cinquante ans, ne quitta plus sa ville de Nancy; on l'y rencontrait même pendant les vacances. Plus d'une fois, sa valise prête, il s'était rendu à la gare et avait failli prendre son billet pour un long voyage; mais, arrivé devant le guichet, il avait fait demi-tour et était rentré chez lui. Et il est mort, non pas chez lui toutefois, mais mieux que cela, hors de chez lui, promeneur infatigable, que le spectacle de la rue amusa jusqu'à la fin, au carrefour central de la ville qu'il aimait. Il s'y attendait presque : une semaine auparavant, je l'avais rencontré, quelque peu vieilli : « Ce sera quand on voudra », me dit-il, d'ailleurs sans tristesse et me citant je ne sais quel quatrain d'autrefois sur la mort, qui ne doit pas nous causer de « soins superflus »; il aimait surtout le dernier vers :*

Je suis, elle n'est pas : elle est, je ne suis plus.

*« Si fait, il est encore parmi nous, le cher professeur, dans notre mémoire, dans notre cœur, et il y restera, certes, tant que vivront ceux qui l'ont connu. Et ils sont combien? Je ne saurais dire. Lui non plus d'ailleurs : d'un professeur aimé, tous les élèves gardent fidèlement le souvenir, même s'il ne se souvient plus de tous, car ils sont trop. Lorsqu'il fut enfin décoré, un peu tard à notre gré, en 1908, nul ne reçut, je crois, autant de lettres de félicitations, ni si sincères, si chaleureuses, si reconnaissantes. C'est qu'il avait enseigné au Lycée, pendant plus de douze ans, avant d'être à la Faculté des Lettres. Tout le monde applaudissait, et les plus hautes personnalités littéraires s'étaient intéressées à cette croix d'honneur. Il avait eu des élèves illustres, le premier de tous, Maurice Barrès; je dis le premier, pour-*

*tant le palmarès de l'année 1878-79, où il fit sa rhétorique avec Albert Collignon comme professeur, ne mentionne que deux fois le nom de cet élève, pour un prix et un accessit, en latin et en français ; bien entendu, l'accessit est en français : le futur académicien avait dû le faire exprès. Humaniste, notre Collignon l'était, dirai-je, jusqu'au bout des ongles (oui, car il savait égratigner quelquefois), humaniste à l'ancienne mode, qui était la bonne, sans l'ombre de pédanterie d'ailleurs : il aimait Virgile, mais ne détestait pas Pétrone, pour qui même il eut jusqu'à la fin un faible. Mais l'antiquité classique ne l'attirait pas seule, et ne le retenait pas ; ce professeur de latin étudiait aussi, dans la littérature lorraine, les œuvres, bien que ce ne soit pas des chefs-d'œuvre, en langue latine : c'était un tribut qu'en fils pieux il croyait devoir à sa petite patrie. Il en est récompensé : c'est par là qu'il est le plus connu à l'étranger ; on lui sait gré, par exemple, en Angleterre et en Écosse, d'avoir étudié un roman, — roman sérieux, — signé d'un nom cher à l'Université de Pont-à-Mousson, un nom écossais,* Barclay, *auteur de l'*Argenis. *Mais le bon Lorrain qu'était Albert Collignon ne l'était pas exclusivement et jalousement : et on ne saurait dire s'il était plutôt un Français ami de la Lorraine, ou un Lorrain ami de la France. Les deux s'unissaient en lui ; et s'il rencontrait un sujet d'étude qui touchait à la fois la France et la Lorraine, il le traitait avec amour. Plus tard, lorsque les historiens étudieront dans le détail la biographie et la famille et les hérédités du grand Français et du grand Lorrain qui a bien mérité de la patrie comme chef de l'État pendant la guerre et qui continue comme chef du Gouvernement, ils devront consulter certaines pages instructives d'Albert Collignon.* »

B. AUERBACH.

---

# LISTE DES TRAVAUX PUBLIÉS

PAR

ALBERT COLLIGNON

---

1867 Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée impérial de Bourg, le 8 août 1867, 8 p.

1869 Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée de Bar-le-Duc, le 11 août 1869, 6 p.

1878 Le discours des classes. Distribution des prix du Lycée de Nancy, 12 p.

1883 Note sur une grammaire latine manuscrite du VIII[e] siècle appartenant à la bibliothèque de Nancy, contenant des fragments inédits de Virgilius Maro, 10 p. (Extrait de la *Revue de Philologie*, 1883, p. 13-22).

1884 Sur la grammaire de saint Colomban donnée en 1840 à la bibliothèque de Nancy, 3 p. (*Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1884, p. 161-163).

1885 Une visite du comte de Bismarck au Lycée de Bar-le-Duc (26 août 1870), 7 p. (Extrait des *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc*, t. IV, 2[e] série, 1885, p. 87-91).

1885 Deux lettres inédites de Voltaire, 25 p. Nancy, Berger-Levrault, 1885, in-12.

1887 Cinq lettres inédites de Michel Ney, 13 p. (*Annales de l'Est*, t. I, p. 474-486).

[1887] *Virgile*, 240 p. (Classiques populaires. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, in-8).

1887 Une lettre inédite de Beaurepaire, 2 p. (*Annales de l'Est*, t. I, p. 96-97).

1888 La dernière lettre du maréchal Ney, 2 p. (*Annales de l'Est*, t. II, p. 240-241).

1888 Deux lettres inédites de Marceau, 4 p. (*Annales de l'Est*, t. II, p. 413-416).

1890 Une lettre de François de Neufchâteau, 9 p. (*Annales de l'Est*, t. IV, p. 136-144).

1890 Une lettre de saint Vincent de Paul, 3 p. (*Annales de l'Est*, t. IV, p. 314-316).

1890 Une lettre de François de Neufchâteau, 11 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. IV, p. 136-144).

1892 *Étude sur Pétrone. La critique littéraire, l'imitation et la parodie dans le* Satyricon, VIII-408 p. (Paris, Hachette, in-8. Thèse).

1892 *De Nanceide Petri de Blaro Rivo Parisiensis*, XIV-116 p. (Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat... Nanceii, ex typis Berger-Levrault, in-8, gravure. Thèse).

1893 Pétrone au Moyen Age et dans la littérature française, 51 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. VII, p. 47-91).

1893 De quelques imitations dans la « Rusticiade », 10 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. VII, p. 594-601).

1894 Souvenirs artistiques et littéraires de la bataille de Nancy (5 janvier 1477), 52 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, année 1894, p. 291-338).

1894 Une source de Jean d'Aucy dans son Epitome, 9 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. VIII, p. 583-591).

1894 Note sur l' « Ilias Lotharingica », 11 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. VIII, p. 76-86).

1894 Notice sur la « Celléide » de H. Joly, 14 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. VIII, p. 208-221).

1895 Les crânes et ossements du Vieil-Aître, 5 p., avec une planche. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1895, p. 410-414).

1895 Une lettre inédite de Mirabeau, 6 p. (*Annales de l'Est*, t. V, p. 110-115).

1895 Notes prises dans la collection d'autographes de la bibliothèque publique de Nancy, 10 p. (*Annales de l'Est*, t. V, p. 266-275).

[1897] *Recueil de versions latines à l'usage des classes supérieures et des aspirants au baccalauréat.* Textes annotés et traductions, II-176 p. (Paris, Garnier, s. d., in-12).

1897 *Anthologie des poètes latins, à l'exclusion des auteurs compris dans le programme du 8 août 1895*, avec notices et notes. Troisième, seconde et rhétorique, II-284 p. (Paris, Garnier, in-12).

1897 Comptes rendus dans les *Annales de l'Est*, t. XI, p. 447-448, 614.

1898 L' « Elogium in laudem Lothoringiæ » de Thierry Alix, 10 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1898, p. 501-510).

1898 La littérature romanesque chez les Latins, 24 p. Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la littérature latine, année 1897-1898 (Extrait des *Annales de l'Est*, t. XII, p. 337-358).

1898 Compte rendu dans les *Annales de l'Est*, t. XII, p. 478-479.

1899 Note sur les monuments, l'iconographie et les légendes de la bataille de Nancy (1477), 36 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, 1899, t. XIII, p. 497-528).

1899 Compte rendu dans les *Annales de l'Est*, t. XIII, p. 306-307.

1900 Les premiers essais poétiques de Stanislas de Guaita, 9 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 5e série, t. XVII, 1899-1900, p. 353-361).

1900 La critique et les querelles littéraires à Rome, 28 p. Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la littérature latine (1900-1901) (Extrait des *Annales de l'Est*, t. XV, p. 177-204).

1900-1901 Notes sur l' « Euphormion » de Jean Barclay, 34 p. et 40 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. XIV, p. 497-530, t. XV, p. 1-39).

1900 Compte rendu dans les *Annales de l'Est*, t. XIV, p. 117-118.

1901 Rapport sur le concours pour le prix de Guaita, 4 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1900-1901, p. XIX-XXII, 5e série, t. XVIII).

1901 Compte rendu dans les *Annales de l'Est*, t. XV, p. 148-149.

1902 Notes historiques, littéraires et bibliographiques sur l' « Argenis » de Jean Barclay, 184 p., avec un portrait de Barclay. Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8 (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 5e série, t. XIX, année 1901-1902, p. 324-507).

1902 Pétrone et le roman des temps néroniens, 20 p. (Extrait des *Annales de l'Est*, t. XVI, p. 1-19).

1902 Comptes rendus dans les *Annales de l'Est*, t. XVI, p. 270-272, 608-612.

1903 Remarque sur deux passages de la « Pharsale » de Lucain, 6 p. (Extrait des *Mélanges Boissier*, p. 121-125. Paris, Fontemoing, in-8).

1903 Observations sur la traduction de « Pétrone » par M. Laurent Tailhade, 9 p. Communication faite à la Réunion philologique, le 18 mai 1903 (Extrait des *Annales de l'Est*, t. XVII, p. 597-605).

1903 Rapport sur le concours pour le prix de Guaita, 10 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 5e série, t. XX, 1902-1903, p. XXII-XXXI).

1903 Comptes rendus dans les *Annales de l'Est*, t. XVII, p. 137-139, 145-148, 467.

1904 Quelques hôtes de Nancy au temps jadis, 5 p. (*Le Pays lorrain*, 1904, p. 69-73).

1904 Note sur Lucain (*Pharsale*, II, v. 93-96), 6 p. (*Revue des Études Anciennes*, t. VI, no 1, janvier-mars 1904).

1904 Rapport sur le concours pour le prix de Guaita, 6 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6e série, t. I, 1903-1904, p. XXIV-XXIX).

1905 Deux poésies latines sur la bataille de Nancy, 4 p. (*Le Pays lorrain*, t. II, 1905, p. 123-126).

1905 Pétrone en France, X-200 p. (Paris, Fontemoing, in-12).

1905 Un traducteur de Sénèque à Nancy pendant la Révolution, 20 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stalas*, 1904-1905, 6e série, t. II, p. 201-218).

1905 Rapport sur le concours pour le prix de Guaita, 8 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1904-1905, 6e série, t. II, p. XIII-XX).

1906 Le portrait des Esprits (*Icon animorum*) de Jean Barclay, 74 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*. 1905-1906, 6e série, t. III, p. 67-140).

1906 Souvenirs de l'ancien collège de Verdun, 8 p., avec une planche (*Le Pays lorrain*, p. 485-492.

1907 Note sur deux exemplaires de la « Nancéide » imprimés sur vélin, 6 p. (*Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine*, 1907, p. 27-32).

1907 Note sur l'onomastique de La Bruyère, 16 p. (Extrait de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1907, t. XIV, p. 1-16).

1907 La bataille de Nancy dans la poésie, au théâtre et dans le roman, 15 p. Extrait de la « Bataille de Nancy », publié par le Comité du monument de la bataille de Nancy (1477) (*Le Pays lorrain*, 1907, t. IV, p. 376-390).

1907 La Bibliothèque du duc Antoine. Recherches bibliographiques, suivies de l'inventaire annoté, 136 p., 1 gravure (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1906-1907, 6e série, t. IV, p. 1-135).

1907 Rapport sur le concours pour le prix de Guaita décerné par l'Académie de Stanislas à M. Émile Moselly, 8 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6e série, t. IV,

p. XIII-XX; aussi publié dans *Le Pays lorrain*, t. IV, 1907, p. 291-294).

1907 Compte rendu dans les *Annales du Nord et de l'Est*, t. III, p. 118-121.

1908 Émile Gebhart (1839-1908), 16 p., avec un portrait (*Le Pays lorrain*, 1908, t. V, p. 260-275).

1908 Compte rendu dans les *Annales du Nord et de l'Est*, t. IV, p. 447-450.

1909 Note sur un poème latin du XV^e siècle relatif aux guerres du Téméraire et à sa défaite devant Nancy, 22 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6^e série, t. VI, 1908, p. 192-213).

1909 Victor Hugo et Juvénal, 26 p. (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, p. 259-284, t. XVI).

1909 L'exposition universelle de Metz en 1861, 22 p., 4 gravures (*Le Pays lorrain*, 1909, t. VI, p. 134-164.

1909 Un article de critique allemand sur « Colette Baudoche », 8 p. (*Le Pays lorrain*, 1909, t. VI, p. 403-410).

1909 Compte rendu dans les *Annales du Nord et de l'Est*, t. V, p. 100-103.

1910 Le mécénat du cardinal Jean de Lorraine (1498-1550), 176 p., avec une planche (*Annales de l'Est*, 24^e année, fasc. II. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1910, in-8).

1910 Histoire et mouvement littéraire [de la Lorraine] (janvier 1909 à octobre 1910), 15 p. (*Bibliographie lorraine* 1909-1910; *Annales de l'Est*, 24^e année, fasc. 3, p. 139-153).

1911 Une réception à l'Académie de Stanislas en 1757, 20 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1910-1911, 6^e série, t. VIII, p. 144-163).

1911 Histoire et mouvement littéraire [de la Lorraine] (octobre 1910 à juillet 1911), 12 p. (*Bibliographie lorraine* 1910-1911; *Annales de l'Est*, 25^e année, fasc. 3, p. 102-113.) Compte rendu, *ibid.*, p. 120-122.

1912 Notice sur Jean-Baptiste-Théodore Hanriot, ancien recteur

des Ardennes, professeur honoraire à la Faculté des Sciences à Lille, 1811-1911, 15 p. (Extrait de l'*Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure*).

1912 Une mystification historique d'Émile Bégin, 5 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1912, t. IX, p. 129-133).

1912 Histoire et mouvement littéraire [de la Lorraine] (octobre 1911 à juillet 1912), 23 p. (*Bibliographie lorraine* 1911-1912; *Annales de l'Est*, 26e année, fasc. 3, p. 167-189).

1913 Un savant d'origine lorraine. La famille de Saussure, 4 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1913, t. X, p. 211-214).

1913 François de Souhait, secrétaire du duc Charles III, 11 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1913, t. X, p. 688-699).

1913 Le « Romuléon » de Charles le Téméraire, 9 p., avec une planche. (Extrait du *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine*, 1913, p. 158-166).

1913 Comptes rendus dans la *Bibliographie lorraine* (*Annales de l'Est*, 27e année, fasc. 2, p. 170-171, 172-173).

1914 Chez les ancêtres maternels de M. Raymond Poincaré. Souvenirs de Nubécourt, 18 p. (*Revue lorraine illustrée*, 1914, p. 41-58).

1914 Un prologue d'ouverture au théâtre de Nancy il y a cinquante ans : « L'Ombre de Callot », par Albert Glatigny, 5 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1914, p. 20-24).

1918 Étude critique sur la *Rusticiade* de Laurent Pillard, 76 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6e série, t. XV, 1917-1918, p. 230-258; t. XVI, 1918-1919, p. 108-144).

1919 Les premiers recteurs de l'Académie de Nancy (Empire et Restauration), 19 p., avec portrait (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, p. 418-429 et 465-471).

1920 Bazaine à Nancy (1867-1869), 12 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1920, p. 193-204).

1921 [Collignon et Bruneau (Ch.)]. Les « Vœux du Paon », 4 p. (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6e série, t. XVIII, 1920-1921, p. 18-22) (Résumé).

1921 Nancy vu à diverses époques. Impressions de voyageurs, 23 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1921, p. 305-317 et 370-379).

1921 Comptes rendus dans la *Bibliographie lorraine* 1913-1919 (*Annales de l'Est*, 34e année, 1920, p. 50-51, 276-279, 279-281, 282-283).

1922 Notes sur quelques noms et prénoms lorrains, 3 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1922, p. 271-273).

1922 Un diplomate lorrain : Auguste Boppe (1862-1921), 6 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1922, p. 358-364).

1923 Quelques souvenirs de Verdun d'il y a soixante ans, 18 p. (*Le Pays lorrain et le Pays messin*, 1923, p. 97-105 et 152-160).

1924 *Nous publions dans le présent volume les travaux suivants :*

Les *Vœux du Paon*, de Jacques de Longuyon.

Une suite de l'*Argenis* de Barclay : *Archombrote et Théopompe*.

Faune et Flore du théâtre classique et du théâtre romantique.

Addenda et corrigenda de *Pétrone en France* (Paris, Fontemoing, 1905, in-12).

Nous avons dû laisser de côté des *Mémoires* que M. Albert Collignon désignait lui-même sous le nom de *Mémoires d'un cuistre* et qui dépeignent certains types universitaires aujourd'hui disparus (Lycée de Bar-le-Duc, 1868-1873).

*M. Albert Collignon avait un homonyme de nom et de prénom : c'est par erreur que le* Catalogue général de la Librairie française (Lorenz, t. XXVI, p. 195) *attribue à notre regretté collègue le* Diderot *d'Albert Collignon, avocat et homme de lettres* (cf. *ibid.*, t. XIV, p. 460).

# LES

# VŒUX DU PAON

DE

## JACQUES DE LONGUYON (1)

---

Il existe d'assez nombreux manuscrits d'un poème intitulé *Les Vœux du Paon,* qui, composé dans les premières années du XIVe siècle, jouit d'une grande vogue en ce siècle et au suivant. L'auteur, Jacques de Longuyon, est un Lorrain. C'est un des motifs qui m'ont amené à lui consacrer cette étude. Mais le poème des *Vœux du Paon* se recommande encore par d'autres titres à notre attention. Sans doute il est touffu, peu original dans les récits de batailles, de sièges, de combats singuliers; les longueurs et les redites en sont parfois fastidieuses. Néanmoins il offre de l'intérêt par la peinture des mœurs chevaleresques, courtoises et galantes, retracées beaucoup moins d'après la réalité que d'après l'image idéale que le poète s'en faisait. Ainsi nous y voyons décrite, avec de minutieux détails, la cérémonie d'un de ces vœux que les chevaliers formulaient sur un paon, un faisan ou d'autres oiseaux, à la veille d'accomplir une action d'éclat. Peut-être même doit-on faire re-

(1) Cette notice a été lue à l'Académie de Stanislas. Un court résumé en a paru dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas,* année 1920-1921, p. 18-22.

monter au poème de Jacques de Longuyon l'origine de cet usage. Divers passages nous donnent une idée de ce qu'on pourrait appeler la vie de salon telle qu'on la pratiquait ou la concevait au début du XIVe siècle. De plus, les *Vœux du Paon* nous présentent, pour la première fois, et dans l'ordre qu'ils ont toujours conservé depuis, les neuf preux qui, jusqu'au XVIe siècle, fournirent fréquemment des sujets d'inspiration aux écrivains comme aux artistes.

Au moment où j'ai commencé à m'en occuper, le poème des *Vœux du Paon* était demeuré inédit; à peine quelques courts passages en avaient-ils été reproduits par MM. Bonnardot (1) et Ernest Langlois (2). En vain Paul Meyer, dans son savant ouvrage sur *Alexandre le Grand dans la littérature du Moyen Age* (3), avait-il exprimé le regret que les *Vœux du Paon* n'eussent pas encore été publiés. Son appel était resté sans écho (4). La tâche était difficile et longue, puisqu'il fallait comparer tous les manuscrits qui, indépendamment de ceux que possède la Bibliothèque nationale, et dont l'abord est aisé, se trouvent dispersés dans diverses bibliothèques ou collections de l'Europe. Il n'a jamais pu entrer dans ma pensée de tenter une pareille entreprise que m'interdisent et mon âge et mon insuffisante préparation. Ma visée, infiniment plus modeste, était de faire connaître, par une analyse accompagnée d'une brève appréciation littéraire, une œuvre dont un Lorrain

(1) *Notice du manuscrit 189 de la Bibliothèque d'Épinal*, dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1876, p. 64-134.

(2) *Mélanges Chabaneau*, Erlangen, Junge, 1907. *Le Jeu du roi qui ne ment et le Jeu du Roi et de la Reine.*

(3) 2 vol. in-16. Paris, Vieweg, 1886.

(4) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. R.-L. Graeme Ritchie a publié, dans la collection de *The Scottish Text Society* (Edinburgh and London, Blackwood, 1921), une partie de la traduction écossaise des *Vœux du Paon* (*The Buik of Alexander*, t. II), avec le texte du manuscrit français 12565 de la Bibliothèque nationale et une large collection de variantes. Dans son introduction, il a dressé une liste de trente-deux manuscrits qui contiennent la partie des *Vœux du Paon* publiée dans ce volume, en a donné une description sommaire et en a collationné le plus grand nombre. La seconde partie des *Vœux du Paon* paraîtra dans un prochain volume.

est l'auteur, et d'en détacher, en les publiant pour la première fois, divers morceaux caractéristiques. Grâce à la précieuse et obligeante collaboration de mon collègue et confrère M. Bruneau, qui a bien voulu en particulier établir le texte des extraits cités, j'ai pu réaliser mon dessein et apporter sur le poème de Jacques de Longuyon une notice sommaire qui comblera un petit vide dans l'histoire de notre littérature lorraine.

# I

En abordant l'étude de ce poème de plus de 8.000 vers (1), nous avons à nous poser une première question. Que savons-nous de Jacques de Longuyon, qui en est l'auteur? Fort peu de chose en vérité. Nous ne connaissons avec certitude que son nom et la province dont il est originaire. On lit dans le manuscrit 12565 (B. N. F. F.), f° 188 v°, à la fin du poème, les vers suivants, qui semblent bien ne se trouver que dans ce manuscrit :

Jacques de Langhion define ici ses dis,
Qui fu de Loherainne, .j. moult joieus paÿs,
Qui, au commant Tybaut, qui de Bar fut naÿs,
Rimoia ceste ystoire, qui est bele à devis.

Sur la personnalité de Jacques de Longuyon, nous sommes réduits à de pures hypothèses. Deux personnages de ce nom sont mentionnés dans des pièces d'archives de la fin du XIII^e et du commencement du XIV^e siècle, époque qui, comme nous le verrons, est celle où le poème a été composé. Nous constatons à ce moment l'existence de deux Jacques de Longuyon, l'un prévôt, l'autre curé-doyen de la chrétienté de cette ville (doyen rural).

(1) Dans le manuscrit 14972 (B. N. F. F.), le poème comprend 8.280 vers.

Jacomet (1) de Longuyon, prévôt d'Etalle (2), figure comme arbitre dans un différend entre l'abbaye d'Orval et Alice de la Folie (26 janvier 1293). En avril 1293, Jacoumet, prévôt de Longuyon, est cité comme caution d'un don fait à l'abbaye d'Orval (3).

On trouve encore dans la layette B 782, nº 12, aux Archives de Meurthe-et-Moselle, une lettre de Jean Daumas, chanoine d'Yvoix, relative à une vente faite à Jacques, prévôt de Longuyon, en 1299.

D'autre part, le même cartulaire de l'abbaye d'Orval nous apprend, par des pièces datées de 1304, 1308, 1309 (4) l'existence d'un Jacques de Longuyon, contemporain de son homonyme, qui fut doyen de la chrétienté (doyen rural) de Longuyon. Il relevait donc de l'archevêché de Trèves.

Un lien de parenté unissait-il le prévôt et le doyen rural? Y eut-il un troisième Jacques de Longuyon, auteur de notre poème? A ces questions on ne peut répondre que par des conjectures. Si l'auteur des *Vœux du Paon* doit être cherché parmi les deux Jacques de Longuyon dont nous connaissons l'existence, j'estime que c'est sur le doyen de la chrétienté de Longuyon que le choix devrait porter de préférence. La question de date n'est pas en jeu, puisque tous deux sont contemporains. Le nom du prévôt est mentionné pour la dernière fois en 1299, celui du doyen rural en 1309. Nous savons d'autre part que, s'il y a une rédaction des *Vœux du Paon* postérieure à 1313, le poème était déjà publié avant cette date. On peut admettre que

(1) Les noms Jacques, Jacomet, Jacoumet, Jaquet, étaient employés presque indifféremment l'un pour l'autre.

(2) Goffinet (Père H.), *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, Bruxelles, Hayez, 1879, in-4º; pièce DXXIX, p. 563.

Etalle, Belgique, province de Luxembourg, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Arlon.

(3) *Ibid.*, *id.*, pièce DXXX, p. 564.

(4) *Ibid.*, *id.*, pièces DLXXIV, p. 619, DLXXVIII, p. 626, DLXXIX, p. 626.

la composition en serait attribuée avec plus de vraisemblance à un clerc qu'à un officier de justice, naturellement moins lettré. Or l'auteur du poème évoque certains souvenirs des écrivains de l'antiquité. Il a des notions d'histoire ancienne. Il cite Boèce (1). De plus il manifeste les sentiments d'une grande piété. Sans doute c'est de Jupiter, de Diane, de Mars qu'il est question. Mais la transposition est facile aux rites du culte catholique, dont l'esprit et certaines cérémonies apparaissent çà et là dans le poème. L'expiation y est louée dans un sens très chrétien. Les allusions à des faits tirés de la Bible ne sont pas rares. Qu'on n'objecte pas que, dans les *Vœux du Paon,* les dissertations sur l'amour tiennent une assez grande place. Mais c'est un amour courtois, pur, idéal, dont un prêtre peut discourir sans manquer à la dignité de son caractère. Je remarque en outre que les détails donnés par l'auteur sur la mort de l'évêque de Liége, auquel il dédie son poème, et les regrets très vifs qu'il témoigne de cette mort conviennent aussi à un ecclésiastique qui, selon toute vraisemblance, fut en rapport avec lui.

Peut-être cependant n'est-ce ni à l'un ni à l'autre de ces personnages qu'il faut attribuer le poème des *Vœux du Paon,* si nous devons nous en rapporter à ce qu'écrivait Philippe de Maizières, un demi-siècle environ après la composition de ce poème, dans son ouvrage intitulé : *Le Songe du vieil Pélerin adressant au blanc faucon à bec et pieds dorés.* Là, sous le voile de l'allégorie, il donne au roi Charles VI des enseignements sur le choix de ses lectures, et l'exhorte à écarter comme dangereux les romans tels que « le livre des bourdes de Lancellot et semblables, comme les bourdes des *Vœux du Paon,* qui n'aguères furent composées par un legier compaignon, dicteur de chansons et de virelais, qu'estoit de la ville d'Avesnes » (Li-

**(1) Cette citation qu'on lit dans le manuscrit 14972 ne figure pas dans le manuscrit 20045.**

vre III, chapitre 52) (1). Né en Lorraine, Jacques de Longuyon, si c'est bien de notre auteur qu'il s'agit, aurait vécu à Avesnes. Mais il ne faut pas perdre de vue que Philippe de Maizières a pu considérer comme étant le véritable auteur des *Vœux du Paon* un des trouvères qui l'ont remanié ou complété, comme Jean de la Mote. Ainsi tout est incertitude en ce qui concerne l'auteur du poème.

En revanche, relativement à l'époque de la composition des *Vœux du Paon* et au personnage auquel il est dédié, la lumière a été faite. On a cru longtemps que c'est à Thiébaut II, duc de Lorraine de 1304 à 1312, ou à Thiébaut II, comte de Bar, mort en 1296 ou 1297, que le poème est dédié. Mais M. P. Bonnardot (2) a démontré d'une manière péremptoire, d'après les dates et en s'appuyant sur un passage des *Vœux du Paon,* que le Thiébaut pour lequel Jacques de Longuyon écrivit son poème est le fils de Thiébaut II, comte de Bar, qui fut évêque de Liége de novembre 1303 au 29 mai 1312, date à laquelle il fut tué à Rome, dans une escarmouche contre les Ursins (Orsiniens) (3). Il avait accompagné, dans son expédition en Italie, à la conquête du sacre impérial, son petit-neveu Henry de Luxembourg (Henri VII) qui, couronné empe-

(1) Cité par DINAUX (A.), *Les Trouvères brabançons, hainuyers, liégeois et namurois.* Paris et Bruxelles, Techener et Heussner, 1863, in-8°, p. 391.

(2) *A qui Jacques de Longuyon a-t-il dédié le poème des Vœux du Paon ?* Romania, t. XXIV, p. 576.

(3) Tybaus fu mors à Romme, avec .j. lembourgis
Qui empereres ert, si ot a non Henris :
De Luxembourg fu quens et chevaliers eslis.
Jacobin preecheur (qui soient tous honnis!).
Le firent par poison morir, dont il est pis
A tous bons crestïens et à tout [le] paÿs;
Dieus en puist avoir l'ame par les soies mercis!
Et de Tybaut aussi, qui gais ert et jolis,
Et gentis de lignage, corajeus et hardis,
Et tint moult bien son droit contre tous ses marcis,
Tant qu'il fut au dessus de tous ses anemis.
Cil me nomma l'ystoire, qui bele est à devis.

Au-dessus de ces vers par lesquels se terminent les *Vœux du Paon* dans le manuscrit 12565 (Bibl. nat. fr., fol. 188 v°) est une miniature où l'on voit l'auteur, un genou en terre, faisant hommage de son poème au seigneur qui le lui a commandé.

reur le 24 juin 1311, mourut à Buon Covento, près Sienne, le 24 août 1313.

« Il est sûr qu'une rédaction des *Vœux du Paon* était publiée avant le 9 septembre 1313, puisque, ce jour-là, la comtesse Mahaut d'Artois en achetait un exemplaire à Thomas de Maubeuge, libraire, demeurant à Paris, en la rue Neuve-Notre-Dame (Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois*, 1886, p. 102, 104). Henri VII n'étant mort que le 24 août 1313, il est impossible que le manuscrit acheté par la comtesse d'Artois à Paris, le 9 septembre, ait contenu les vers où est rappelée la mort d'Henri VII. Il y a donc eu plusieurs rédactions des *Vœux du Paon* (1). »

C'est au roman d'Alexandre que se rattachent les *Vœux du Paon*. On sait que la vie et les conquêtes d'Alexandre le Grand ont fourni à l'Europe du Moyen Age la matière de poèmes qui racontent beaucoup moins son histoire que sa légende, qui lui prêtent les exploits les plus extraordinaires et le font le héros de toutes sortes d'aventures merveilleuses. Le plus important de ces poèmes est le *Roman d'Alexandre* (xiie siècle), dont les principaux auteurs furent Lambert le Tort, Alexandre de Paris et Pierre de Saint-Cloud, écrit en vers de douze syllabes (appelés plus tard pour cette raison, croit-on, *vers alexandrins*) (2). Un des maîtres de l'érudition moderne, Paul Meyer, a consacré à l'étude des sources et de la composition du *Roman d'Alexandre* un ouvrage qui fait autorité et où les questions si complexes que ce roman soulève sont traitées avec le savoir le plus scrupuleux et la critique la plus pénétrante (3). Dans le poème de Lambert le Tort et d'Alexandre de Bernay, il distingue quatre branches. De plus il s'est produit dans

(1) G. Paris, *Le Conte de la Rose*, Romania, t. XXIII, p. 81, n. 2.

(2) Ce roman a été publié par H. Michelant : *Li Romans d'Alixandre*, par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay (surnommé *de Paris*). Stuttgart. Gedruckt auf Kosten des literarischen Vereins, 1846, in-8°.

(3) *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age*. 2 vol. in-16. Paris, Vieweg, 1886.

le poème diverses interpolations dont les *Vœux du Paon* ne sont pas la moins considérable (1). Ils se rattachent à une première interpolation qui est l'épisode de Floridas et Dauris ou du duc Melcis (2). Il est ainsi résumé par P. Meyer (3) : « Alexandre, quittant la reine des Amazones, se rendait à Babylone, lorsqu'un certain Gratien vient se plaindre à lui du duc Melcis de Chaldée. Alexandre se met aussitôt en marche vers la Chaldée, et, chemin faisant, s'empare de la ville de Defur, occupée par deux jeunes gens nommés Dauris et Floridas. Le duc Melcis tente vainement de les secourir; il est tué, et Dauris et Floridas, vaincus, font hommage à Alexandre. » Une deuxième interpolation est le *Voyage d'Alexandre au paradis*, épisode qui ne se retrouve que joint à celui de Dauris et de Floridas ou du duc Melcis. Enfin les *Vœux du Paon* constituent la troisième interpolation du *Roman d'Alexandre*, de beaucoup la plus considérable et la plus récente. C'est tout un poème de 8.280 vers (4), comme je l'ai précédemment indiqué, et qui, comme le remarque Paul Meyer (5), n'a pas été fait, à proprement parler, pour être intercalé dans le *Roman d'Alexandre*, car il se trouve copié à part dans un très grand nombre de manuscrits. Il se rattache étroitement à l'épisode du duc Melcis, où il est raconté comment Alexandre vainquit et tua ce duc, et s'empara de sa ville : Defur ou Dedefur. Le roman des *Vœux du Paon* part de là et débute en ces termes :

« Après qu'Alexandre eut conquis Dedefur et à force d'épée occis le duc Melcis (6). »

(1) P. Meyer, *Étude sur les manuscrits du roman d'Alexandre*, Romania, t. XI, p. 213 et suiv.; *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age*, t. II, p. 137 et suiv.

(2) Michelant, *op. cit.*, p. 459 à 500.

(3) *Étude sur les manuscrits du roman d'Alexandre*, *loc. cit.*, p. 217.

(4) Du moins dans le manuscrit 14972 (B. N., F. Fr.), car la longueur du poème varie d'après les manuscrits.

(5) *Op. cit.*, t. II, p. 222.

(6) Après ce qu'Alixandres ot Dedefur conquis,
Et a force d'espée ocis le duc Melchis...

On ne doit donc pas être surpris que quelques copistes aient eu l'idée, malgré la longueur de ce poème, de l'intercaler entre l'épisode du duc Melcis et le Voyage d'Alexandre au paradis. Mais le plus souvent les *Vœux du Paon* sont copiés, soit à la suite du *Roman d'Alexandre,* soit séparément. Plusieurs manuscrits portent comme titre : *Les Vœux du Paon et les Accomplissements* et *Le Mariage des Pucelles,* rappelant ainsi les trois mariages par lesquels se termine le poème. D'autres l'intitulent : *Le Roman de Cassanius* ou *Les Vœux du Paon.* Cassanius est, avec Porus, un des héros du récit.

Le nombre relativement élevé des manuscrits de notre poème est une preuve du grand succès qu'il obtint au Moyen Age, en raison de l'intérêt qu'il présentait pour la peinture des mœurs chevaleresques et galantes. Paul Meyer en connaissait une trentaine de copies. Il fut traduit en néerlandais et en écossais. Nous avons dit qu'il donna lieu à deux continuations successives, *Le Restor* (la restauration) *du Paon,* de Jean Brisebarre de Douai, et *Le Parfait du Paon,* de Jean de la Mote.

*Les Vœux du Paon* sont écrits, suivant la tradition du cycle d'Alexandre, dans la forme des chansons de geste, mais en empruntant le nom de leurs héros à l'histoire ancienne, et non plus à l'histoire de France. Néanmoins, sous des noms antiques, c'est le Moyen Age que nous retrouvons ici. L'anachronisme règne en maître dans ce roman et dans les œuvres similaires. « Le Moyen Age, écrit Gaston Paris (1), n'a jamais eu conscience de ce qui le distinguait si profondément de l'antiquité; il s'est toujours représenté le monde comme ayant été de tout temps ce qu'il le voyait être; il se figurait naïvement Alexandre avec ses capitaines comme un roi de France ou d'Angleterre entouré de ses barons, et traduisait *milites* par *che-*

(1) *La Littérature française au Moyen Age,* Hachette, 1905, p. 79.

*valiers* sans se douter de la différence qui existait entre ces deux termes. » La vérité historique ne le préoccupait donc pas et il adoptait sans difficulté la légende et les récits fabuleux. Quant à la couleur locale, elle lui était à peu près complètement inconnue. Ce sont les chevaliers contemporains que Jacques de Longuyon nous peindra; il prête aux compagnons d'Alexandre les mœurs, les sentiments, les costumes, les armes du XIVe siècle. Ils sont ducs, comtes, barons ou marquis, portent écus et blasons, heaumes et gorgières, lances au pennon de sandal (1), bannières et gonfanons. Comme Charlemagne, Alexandre est entouré de douze pairs. Les noms des dieux du paganisme, Jupiter, Mars, Diane, Vénus, nous avertissent presque seuls que nous sommes dans les temps antiques. N'insistons pas davantage sur les anachronismes, puisque c'est chose commune aux poèmes du Moyen Age. Contentons-nous d'un exemple : un des héros du roman, Bétis, cite Boèce, qui mourut au VIe siècle de l'ère chrétienne.

Plusieurs personnages du *Roman d'Alexandre* vont reparaître dans le poème de Jacques de Longuyon: Floridas, Dauris, la reine Candace, et avant tous le roi de Macédoine et ses pairs, dont les noms sont empruntés à l'histoire, mais plus ou moins défigurés. Dans *Tolome* nous retrouvons Ptolémée, dans *Clins*, *Clincon* ou *Dam Clins*, Clitus, dans *Fîlote*, Philotas, dans *Lincanor*, Nicanor, dans *Lione*, Léonatus, dans *Emenidon*, Eumène. Les noms de Perdiccas, Antiochus, Antigone sont reproduits presque littéralement. *Ariste* pourrait être Ariston, chef d'une cohorte d'hétaïres. Dans *Arides* on a vu soit Arrhidée, fils naturel d'Alexandre, soit un de gardes du corps, Archibas. Enfin on a supposé que *Caune* est Calanus, chef de l'infanterie alliée (2). En dehors de ces noms, le seul qui soit encore emprunté

(1) Étoffe légère analogue au taffetas.

(2) *L'Alexandriade*, de Lambert le Court et Alexandre de Bernay, publiée par F. Le Court de la Villethassetz et E. Talbot. Paris, Durand, 1861, p. 27.

à l'histoire, mais appliqué à un personnage fictif, est celui de Bétis, qui dans Quinte Curce est le défenseur de Gaza, auquel Alexandre, furieux de sa longue résistance, infligea un supplice cruel. Les autres personnages sont de l'invention de Jacques de Longuyon, Cassanius (ou Cassamus), les trois pucelles, Édéa, Fézonnas, Ydorus (1), Clarvus l'Indois, etc., etc., enfin Porus, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, avec le roi de l'Inde tué par Alexandre en combat singulier (2), dont il est le neveu.

Jacques de Longuyon, ainsi que les autres auteurs des poèmes du cycle antique, prend avec la géographie les mêmes libertés qu'avec l'histoire. Si dans Gadres nous reconnaissons Gaza (3), nous serions fort embarrassés de dire où était située cette ville de Defur que défendaient Floridas et Dauris. Elle est purement imaginaire, comme le Faron, fleuve qui arrose la ville d'Ephezon, autour de laquelle vont se passer les principaux événements du poème et qui est non moins problématique que le fleuve (4). Il faut renoncer à les identifier. Prenons les *Vœux du Paon* pour ce qu'ils sont, un simple roman n'ayant de commun avec la réalité historique que quelques noms plus ou moins déformés. Il est temps d'en venir à une analyse où j'intercalerai des extraits des passages les plus caractéristiques.

## II

On a vu que le poème des *Vœux du Paon* se relie immédiatement à l'épisode du duc Melcis. Après qu'Alexandre s'est emparé de Defur, a tué le duc Melcis, reçu l'hommage

(1) Suivant les nécessités de la rime, l'auteur change souvent la forme de ces noms. On trouve : Fezonnie, Fezonne, Fezonnainz, Phezonnus, Fezonais, Ydorie, Ydoire, Edeus. De même Clarvus, Clarvon, Clarvorin, etc.

(2) Combat d'Alixandre et de Porus. *Le Roman d'Alixandre*, éd. Michelant, p. 367.

(3) De même Zara s'appelle Zadre dans la Chronique de Villehardouin. Faut-il reconnaître dans les Baudrains les Bactriens? Dans le *Roman d'Alexandre*, p. 300, vers 15, Bactre figure sous la forme Bautre.

(4) Est-ce Éphèse que Jacques de Longuyon a voulu désigner?

des deux vaillants défenseurs de la ville, Floridas et Dauris, et marié ce dernier à la belle Escavie, il les emmène à sa suite et se dirige vers Tarse pour y voir la reine Candace. Il rencontre la noble cité d'Aurere, où il est reçu par le marquis Fauvel (1). Il fait halte, heureux de tant de bienfaits des dieux; sa seule ambition désormais est de conquérir Babylone. Il ignore, hélas! que c'est dans cette ville que la mort l'attend.

D'Aurere s'est parti li riches rois puissans (2),
Une noble cité qui siet es desrubans (3),
A l'issir de Caldée, entre les Afriquans.
.V. jours i sejorna, avec lui ses burbans (4).
Fauviaus li rendi, qui estoit tenans.
Apres celui sejour s'en va li roi partans;
Vers Tarse chevaucha, gais et liez et joians :
Candace va veoir, ou cez cuers est manans.
Quant vint a l'anuitier, li ost va herbergans
Jointe une grant riviere, lez .j. pré verdoians.
Cele nuit séjourna, et cy barnages grans.
Au matin fu levez quant soleus fu raians,
Si issi de son tref .j. petitet pensans.

Par la prairie, Alexandre voit venir à lui un homme qui semblait assez âgé, la barbe grisonnante, les sourcils épais, tout de noir vêtu à la façon des Chaldéens. Il apprend au roi qu'il se rend en un temple de Mars, situé au delà des forêts que l'on aperçoit, dans le but d'y sacrifier et d'y prier pendant un mois pour l'amour de son frère, qui a été tué à Gadres par Eumenidon d'Arcade, un des barons d'Alexandre. Il ignore qu'il a devant les yeux

(1) Fauviaus dans le manustrit 20045.

(2) Les citations sont empruntées au manuscrit B. N., F. Fr., 14972, que nous avons corrigé, quand il était nécessaire, à l'aide du manuscrit B. N., F. Fr., 20045. Le passage cité ici est emprunté au manuscrit 14972, f° 1 r°. Cf. l'édition de M. Ritchie, v. 16.

(3) Précipices, pentes abruptes.

(4) Sa cour.

le roi de Grèce; mais, quand celui-ci s'est fait connaître, le prud'homme éclate en une violente colère; n'est-ce pas Alexandre qui a ordonné cette expédition, ce *fourrage* de Gadres où son frère a trouvé la mort (1)? Ce frère, dont il voudrait racheter la vie au prix de tout l'or de l'Orient, se nommait Gadifier; lui-même s'appelle Cassanius du Larris. Alexandre lui exprime ses regrets pour la perte de son frère, dont il lui promet de secourir les enfants, menacés par l'Indien Clarvus dans la riche cité qu'ils tiennent de leur mère et qui est située sur les bords du Faron. Clarvus est le frère du roi Porus, qu'Alexandre a mis à mort (2). Quant aux enfants de Gadifier, ils sont au nombre de trois, deux fils, Bétis et Gadifier d'Ephéson, et Fezonais, « une belle fille qui est de grand renom ». Les barons du roi de Macédoine acceptent de le suivre dans une expédition contre Clarvus et d'assurer aux enfants de Gadifier la possession d'Ephéson.

Le lendemain, au soleil levant, l'armée se met en marche. Cassanius engage Alexandre à aller d'abord prier et sacrifier dans le temple de Mars et demander au dieu ses prédictions. Le roi se conforme à ce conseil, et nous avons une assez curieuse description de la cérémonie.

Jusqu'au temple Marcus bellement chevaucha (3),
Li rois i descendi quant il s'en avisa;
De ce fit molt que sages, qu'à son droit s'atorna (4) :
Blanche roube vesti, et deschaus i entra;

(1) La mort de Gadifier tué par Eumenidon est racontée dans la partie du *Roman d'Alexandre* intitulée : *Combat de Perdicas et d'Akin*, édition Michelant, p. 134 et suiv.

(2) Brisebarre, dans le *Restor du Paon*, manuscrit 20045, f° 121 r°, v. 5, dit, parlant des exploits d'Alexandre :

En Inde ala conquerre le rice roy Porron (Porus)
Et Porrun son neveu, le fils al roy Clarvon (Clarvus).

(3) Manuscrit 14972, f° 6 v°, vers 8. Cf. éd. Ritchie, vers 323.

(4) Il se conduisit comme il convenait.

Quanque mestier (1) li fu avecque lui porta.
Emenidon d'Arcarde par dehors demora.
Quant li rois fu dedenz, tantost s'aperilla (2) :
Devant l'autel s'en vint et si se despoilla,
Huille et miel et blanc let (3) contreval reversa,
Seur le marbre liois (4) de ses .ij. mains hurta,
Et aus .iiij. cornons (5) .iiij. espées dreça,
Trois tours entor l'autel humblement tornoia,
Entre les .iiij. brans (6) tous adans (7) se coucha,
Le chief vers Orient, à dieu merci cria,
Que il li doint respons comment se maintendra
Contre les Yndiiens, et s'il ce combatra.
Quant sa priere ot dite, .j. petit soumilla :
Volentiers c'endormi, que matin se leva.
En son soume premier une vois c'escria:
« Bons rois de Macedoine, lieve sus, si t'en va
« Au siege d'Ephezon, qui tant esté i a.
« Aide à Gadifier, qui grant mestier en a,
« Et saches que Clarvus a toi se combatra;
« Mez, ainz (8) que tu le vainques, grant poine te fera,
« Et de tes milleurs homes assez i ocirra;
« Mez en la fin moura et desconfis sera. »
A iceste parole, li bons rois se leva;
A ceu qu'il a oï molt durement pensa,
De l'autel descendi, et puis l'uis defferma.
A l'issue du temple ses compaingnons trouva.

L'oracle a donc prédit à Alexandre la victoire sur Clarvus. Le Roi va rejoindre ses compagnons; puis Cassanius, qui prend congé de lui, part sur un destrier rapide, et arrive sur les bords du Faron. L'eau est haute, et il n'y a ni gué ni passeur, hormis un seul nautonier qui consent

(1) Besoin.
(2) S'apprêta.
(3) Lait.
(4) Blanc et dur, épithète de nature.
(5) Coins.
(6) Épées.
(7) Face contre terre.
(8) Avant.

à le prendre dans sa barque et lui apprend que Clarvus l'Yndois a commencé le siège d'Ephéson et fait dresser ses engins contre la ville. Mais, comptant sur l'aide promise par Alexandre, Cassanius expose les raisons qui lui donnent confiance dans la victoire; il énumère les ressources de la garnison, vante la vaillance de ses défenseurs : Gadifier « qui est moult bon guerrier » et son frère Bétis. Dans Ephéson se trouvent aussi « trois gentes pucelles (1) :

Edée et Edeus, filles Antigonier,
Fezonie la belle, où il n'a qu'ansaingnier (2),
Qui d'armes et d'amors sèvent molt bien plediier.

La rivière est traversée : Cassanius entre dans la cité où il règne « paor, noise et desroi », voit ses deux neveux, Gadifier et Bétis, et leur annonce le prochain secours d'Alexandre. Bétis et Cassanius proposent de tenter le jour suivant un coup de main contre les troupes de Clarvus; mais ce projet est vivement combattu par Gadifier.

Oncles (3), dit li donziaux (4), vous pensez à folie.

Cassanius entre alors en fureur :

... tous li sanz li formie
D'orgueil et de despit...
Fil à putain, dit-il, et plein de couardie...

Il ne renoncerait pas à son projet « pour tout l'or de Roussie ». Mais l'intervention de la belle Fezonnie calme son oncle, qui déclare d'ailleurs s'être emporté par manière

(1) Ms 14972, f° 7, v°. Éd. Ritchie, v. 396. Il faut corriger *Edeus* en *Ydorus*.
(2) Qui est parfaite.
(3) Ms 14972, f° 8 v°. Éd. Ritchie, v. 447.
(4) Damoiseau.

de jeu et de « gaberie ». Il rappelle les illustres ancêtres de sa famille, où l'on trouve les noms de Ménélas, Troïle, Anchise, Hercule, Tantale, etc.; puis il dénombre à la jeune fille les chevaliers qui vont arriver avec le roi des Grecs. Fezonnie demande comment est le Roi. Cassanius répond :

Sages (1) est et cortois, et à point enparlez (2),
Jones et avenans et de cors bien molez (3),
Simples et gracieux, si com vous le verrez,
Larges seur toutes riens : mainz biaux dons a donnez,
Hardis comme lions, en les fez avisez (4) :
Tous maus a, à un cop (5), en sus de lui boutez,
Et tous les bienz qui sont a en son cuer plantez.

Le lendemain, au jour, Gadifier, Bétis et le vieux Cassanius sont armés par la belle Fezonnie et les deux autres pucelles, Edeus et la courtoise Ydorus. Les assiégés, au nombre de quatre cent cinquante environ, font une sortie. A cette nouvelle, Clarvus s'arme, harangue les siens (6), et les entraîne à la rencontre de l'ennemi. La bataille se décompose en une série de combats singuliers entre les principaux héros. Clarvus se bat d'abord contre Gadifier et a son cheval tué. A son tour Cassanius l'attaque, l'abat, s'empare de son cheval et charge un varlet d'aller à Ephézon l'offrir à Édeus, qui le remercie. Bétis ne se distingue pas moins par sa vaillance. Cassanius exhorte ses gens et fait connaître à nouveau sa fabuleuse généalogie. En face d'eux est une armée de dix mille Gadrains et Médiiens. Gadifier et Cassanius se signalent par leurs exploits;

(1) Ms 14972, f° 9 v°. Éd. Ritchie, v. 507.
(2) Emparlé, causant.
(3) Bien moulé, bien fait.
(4) Avisé en ses faits, en ses actions.
(5) En un mot.
(6) Je supprime, dans cette analyse, les discours, d'ailleurs sans intérêt, qui sont mêlés au récit.

ce dernier livre encore une fois un combat singulier à Clarvus. Mais le moment est venu, ainsi que l'en avertit un varlet, de rentrer dans Ephéson, si l'on ne veut pas que la retraite soit coupée par les ennemis, qui sont en très grand nombre.

Oncles (1), dist li varlès, tanz est de revenir;
Or retraions arriere por nos cors garantir.

Cassanius, en se retirant, parle à ceux qui l'accompagnent de son amour pour Edea.

Por (2) l'amor Edea, qui tant a belle chiere,
Abandonnai le cors, de volonté entiere :
Hui matin, quant vesti ma grant broigne doubliere (3),
Par l'anel de son doi, où tant a riche piere,
Me fist de s'amor don; si l'en ai trop plus chiere...

Mais, ainsi que nous le verrons, Cassius le Baudrain aime aussi Edea. Il appartient à l'armée ennemie que commandent Clarvus et Merciien le Persan. Cependant, Alexandre et ses troupes approchent de la ville d'Ephéson.

Li (4) gentieus rois des Grieux, qu'Alixandre out non,
Descendi sus la roche de l'iaue du Faron (5)
Qui avoit V^c^ piés de l'yaue jusque en son (6),
Et choisi les degrés entailliés on perron (7)...
Là se fet avaler qui va en Ephezon (8),
Et, quant il vient aval, si vient en .j. ponton.
Alixandre le montre le (9) preu Emenidon,
Le grant flun de la mer où vienent li poisson,

(1) Ms 14972, f° 17 r°. Éd. Ritchie, v. 970.
(2) Ms 14972, f° 17 v°. Éd. Ritchie, v. 988.
(3) Tunique à double tissu de mailles.
(4) Ms 14972, f° 20 r°. Éd. Ritchie, v. 1142.
(5) Var. du ms 20045 : *Descendi de la roce* [*roche*] *ki siet sur le Faron.*
(6) Ms 20045 : *Bien avoit V° piés del aighe jusk'en son.* La roche avait cinq cents pieds de hauteur.
(7) Perron, grosse pierre. Le Roi descend par un escalier taillé dans la pierre.
(8) Ms 20045 : *Là couvient aler ki voet à Efezon.*
(9) Au.

Les vingnes et les prez, dont il i out fuisson (1);
Et d'autre part choisi (2) maint autre pavillon,
Maint hiaume, maint escu et maint riche penon,
Et voit les assalans encontre les dongons (3),
La riviere et les prez et les ruis (4) jusqu'an son (5),
Baudrains et Mediiens et la grant gent Clarvun;
Et es lices dedans Gadifier et Beton (6)...
Cassanius du Larris et li dui compaignon
Ont vëu la grant ost au roi Macedonon :
« Oncle, dist Gadifier, or est bien de saison
A fere aucun bel coup; et, se nous nel faisson,
Nous en serons blamé ici et en mezon,
Car je voi aparant le [lieu] (7) et l'ochoison (8) ».

Cassanius accepte la proposition de Gadifier. La jalousie l'anime d'ailleurs contre Cassius le Baudrain, son rival en amour auprès de la belle Édéa.

Et (9) verrons le Baudrain qui a non Cassias :
Chalengier (10) li voudrai les amors Edeas.

La bataille s'engage; un combat singulier se livre entre Gadifier et Merciien le Persan. Cassias se signale par ses prouesses, que de loin Alexandre admire avec son ami Philote. Non moins vive est l'admiration des jeunes filles qui, du haut des murs d'Ephézon, sont témoins des ex-

(1) Foison.
(2) Aperçut.
(3) Donjons.
(4) Ruisseaux.
(5) Jusqu'au haut.
(6) Ms 20045 : *Et d'autre part coisi tant rice gonfanon,*
*Maint elme et maint escu et maint doré pignon,*
*Baudrains et Indoiiens et le grant gent Clarvon;*
*Et, par dedens les lices, Gadifier et Beton.*
*Signour, dist Alixandres,* etc.

Le manuscrit 14972 a oublié ici quatorze vers (Éd. Ritchie 1158-1171).
(7) Ms 20045 *leu;* ms 14972 *rol.* L'édition Ritchie a *loi.*
(8) Occasion.
(9) Ms 14972, fº 21 rº. Éd. Ritchie, v. 1199.
(10) Disputer.

ploits de Cassius et de Merciien. Édéa a prié les dieux pour appeler leur protection sur Cassius :

A (1) nos Deus le commant (2), que j'ai hui aourez (3),
Que li siens cors n'i soit honnis ne affolez (4).

Après cette sortie les Ephézonnais opèrent leur retraite.

Or (5) s'en vont Fezonnois qui sont pleins de barnage (6),
Sagement combatant entrent en lor passage;
Et Clarvus si les vit, qui de despit enrage,
Vitement lor cort sus à tout sa gent sauvage.

Mais il les poursuit sans succès, et un de ses lieutenants les plus vaillants, Cassius le Baudrain, fait prisonnier, est emmené dans Ephézon, où il est traité avec honneur.

Gadifier (7) et Betis, Cassanius et leur gens
Menarent le Baudrain el chastel là dedans.
Quant il fu desarmez, molt fu et biaux et gens,
Jones et avenans et vermaux et rouens (8),
De simple esgardeure (9), de biau contenemens (10).
Gadifier commanda .j. de ses chambellens
Qu'on li aporte roube et riche garnemens.
Volentiers i ala li varlés tout riens (11).
Coste et mantel de soie, .ij. riches paremens
Li a on aportez, molt fu biaus li presens.
Cassiaus les vesti, qui n'en fu pas dolens.
Quant il fut atornez de ces aornemens,
N'out plus biau bacheler (12) entre M et .vij. cens.

(1) Ms 14972, f° 23 v°. Éd. Ritchie, v. 1349.
(2) Recommande.
(3) Adorés.
(4) Blessé. Ms 20045 : *Que li suens cors ne soit ne plaiiés ne navrés.*
(5) Ms 14972, f° 24 r°. Éd. Ritchie, v. 1378.
(6) Courage.
(7) Ms 14972, f° 25 r°. Éd. Ritchie, v. 1442.
(8) Ms 20045 *rouvelent*, éd. Ritchie *rouvens*. Le mot semble désigner la fraîcheur du teint.
(9) Physionomie.
(10) Maintien.
(11) Riant.
(12) Jeune chevalier.

Cassanius lui adresse un discours très courtois et lui propose de le présenter à la belle Edea, dont cependant il a en ce jour reçu lui-même et l'anneau et l'amour. Mais Cassanius reconnaît qu'il est trop vieux pour rivaliser avec ce jeune et vaillant chevalier :

Biaux (1) niés (2), dist Cassanius, par les Dieux de la mer,
Jel (3) di au milleur sens que je puisse avisser (4) :
Trop sui mez (5) anciiens por pucelle acoler.
Mez cil est biaux et jones, s'a (6) grant terre à garder,
Et preus seur toute riens, piesa (7) ne vi son per,
Et on ne puest preudome de cuer trop honorer.
Leans le tenons pris, cel (8) devons solacer (9).

Cassius le Baudrain est donc présenté aux pucelles. Fezonas l'admire. Retenez-le pour vous, dit Edea, je ne veux pas d'autre amour que celui de Cassanius. De son côté la belle Ydorus a donné son cœur à Bétis. Seule Fezonas n'a pas d'amoureux.

Il faut transcrire *in extenso* la scène de la présentation du Baudrain aux pucelles. Cet épisode nous retrace un tableau de la vie courtoise telle que l'imagine pour cette époque lointaine Jacques de Longuyon, en se contentant de transporter dans l'antiquité, avec plus ou moins de fidélité, les coutumes et mœurs du Moyen Age.

Cassanius (10) du Larris, Cassiés li Baudrains,
Et Betis li donziaus, qui fu de joie plainz,
En la chambre s'en vont, dont li mur en sont paint :
D'or music (11) et d'arjant et d'asur fu li tainz.

(1) Ms 14972, f° 26 r°. Éd. Ritchie, v. 1483.
(2) Neveu.
(3) Je le.
(4) Aviser.
(5) *Mais* renforce *trop*.
(6) Ms : la.
(7) *Piéça*, il y a longtemps que.
(8) *Si le*, aussi le.
(9) Consoler.
(10) Ms 14972, f° 26 v°. Éd. Ritchie, v. 1519.
(11) *Or music*, or émaillé.

Là estoit Ydorus et dame Fezonnainz,
Et la belle Edea qui ne vaut mie mainz.
Quant elles virent ceux venir auques prochainz (1),
Si se levarent sus com elles pourent ainz (2).
Chascune prist le sien doucement par la main,
Puis les font bienvaingnans de leurs dieux soverainz (3).
Sus les tapis de soie et sus les jons marainz
S'asient dui à dui (4) et en route et en rainz (5).
Cassiés li Baudrains fist amour primerainz (6),
Dejouste (7) Fezonnas, qui iert (8) des .ij. açainz (9);
D'autre [part] Ydorus et Betis li Caldains,
Et la belle Edeus et li vieux hermitainz (10).
La (11) pucelle tenoit par .j. bras par les rainz.
Doucement li a dit : « Pucelle, je vous ainz,
Sanz penser vilain tor, ne sanz mauvez reclain :
De ce soit vostre cuers assëur (12) et certainz. »
Molt par (13) fu Cassanius sages et engingnous (14),
De belle compaingnie et de hutin joious.
Por joie decervir, por commencier estours,
Dou Baudrain festoiier estoit molt curious (15).
Un poi le vit pencer, ceu fu contralious (16) :
« Sire », dit Cassanius, « qu'esse que pencez vous?
Ceste chambre ne veust ne ire ne courous.
Seenz (17) convient amer, li lieus [est] (18) amourous.
Riens n'i vaut li pencers, ne fere le hontous. »

(1) *Auques prochainz*, assez près.
(2) Aussi vite qu'elles purent.
(3) Elles leur souhaitent la bienvenue au nom de leurs dieux souverains.
(4) Deux à deux.
(5) *En route et en rainz* peut se traduire par : successivement, chacun à sa place.
(6) Le premier.
(7) A côté de.
(8) Était.
(9) Entourée (exactement *aceinte*).
(10) Hermite.
(11) Le manuscrit 14972 a oublié avant ce vers le vers suivant (1534 de l'éd. Ritchie) :

Cassanius du Larris, qui sist tous li darrains.

(12) Sûr.
(13) *Molt par*, tout à fait. A joindre à *sages et engingnous*.
(14) Avisé.
(15) Je comprends : Cassanius s'entendait à recevoir et à égayer ses hôtes. Pour commencer la fête, il désirait vivement faire plaisir au Baudrain.
(16) Il le vit un peu pensif, et il en fut désolé.
(17) Céans.
(18) Manque ms 14972.

— « Sire », dist li Baudrainz, « cortois estes et prous.
De vous oïr parler sui forment desirous. »
— « Et moi », dist Cassanius, « du dire tous joious (1).
Dirai je, damoizelle? » — « Oïl, biaus sires dous ».
— « Certes », dist Cassanius, « je par sui trop estous (2).
Mez c'est droit de villart qu'i soit contrarious (3).
Or soit honnis de Dieu qui en sera irous!
Baudrain », dist Cassanius, « ne soiiés mervillous :
Veez ci .iij. pucelles qui molt font le pitous (4),
Et nous .iij. d'autre part vaillant et vertuous :
Par les Deux de la sus et par ceus sa (5) desous,
Les .iij. en ainment .ij., et ausi font il vous.
Mes or me veul oster del pencer amourous :
Vous en les le mestier, qui estes gracious (6) :
Trop sui viez à ce, mègres, iriés et riotous » (7).
— « Sire », dist li Baudrains, « trop vous estes escous (8),
Et moi avez charchié d'un fez aventurous (9);
Mez bien le porterai, n'en sui pas poverous (10),
Et prie à Damedieu (11) que je n'aime pas sous (12). »
— « Par Dieu », dist Cassanius, « se seroit vilenie
Se vous amiés seus, ne failhés à amie (13) :
Se j'en ière creus, vous n'i faudriés mie (14). »
Par mi la blanche main a Edea saisie,
Et li a consilhé basset delez l'oïe (15) :
« Pucelle, cilz est preux et de grant seignorie,
Et jones et biaux et plainz de cortoisie :
Cestui anmerez vous (16), de par lui vous en prie. »

(1) Et moi, je suis tout à fait content de parler (si vous êtes très désireux de m'entendre).
(2) Je suis vraiment trop (par trop) audacieux.
(3) Mais c'est le droit d'un vieillard, un vieillard a le droit d'être contrariant.
(4) Qui sont tout à fait compatissantes.
(5) Ça.
(6) Je vous en laisse le métier (d'aimer), à vous qui êtes gracieux.
(7) Je suis trop vieux pour cela, trop maigre, trop grognon et querelleur.
(8) Il semble qu'il y ait là un emploi plaisant d'un terme juridique : vous vous déchargez pour me charger avec trop de sans-gêne.
(9) Vous m'avez chargé d'un poids (faix) hasardeux.
(10) Pris au dépourvu? Le manuscrit 20045 a *pereçous*, paresseux.
(11) Ms 20045 : *Or prie au Dieu d'amour.*
(12) Seul (sans être payé de retour).
(13) Et si vous manquiez d'amie.
(14) Si j'en suis cru, vous n'en manquerez pas.
(15) Et lui a conseillé tout bas, près de l'oreille.
(16) Comprendre : c'est lui qu'il faut que vous aimiez.

— « Sire », dit Edeas, « j'en serai concillie,
Quant il me requerra, et respons sanz folie
Se de par vous le fas, n'en serai avillie.
Vous m'avez à garder, si requier vostre aie (1). »
— « Par Dieu », dit Cassanius. « bien estes consillie (2). »

Le Baudrain voit alors par la fenêtre le camp d'Alexandre et demande quelles sont ces troupes. On le lui explique.

Aprez (3) ce parlement ce leva Cassanius,
Et a dit à consoil (4) Betis et Ydorus :
« Compaingniés le Baudrain, si n'alés pas ensus (5);
Fetes l'acointement de li et d'Edeus :
Mariage en ferons quant li rois iert venus,
Après la grant bataille de nous et de Clarvus.
Cortoisie sera — chacuns i est tenus —
De damoiselle aidier qui a les siens perdus ».
Aprez ceste parolle est de la chambre issus.
Cil qui sont demoré alarent seoir jus (6)
Seur les tapis de soie et seur les jons menus,
Et ce sont fet entr'elz et demande et jus (7),
Enquestes et respons, prieres et salus
D'amors et de ses biens et de ses loiaux drus (8),
Et au *Roi qui ne ment* (9) fu Betis esleus (10),
Parmi le sairement Diane et Nepturnus
Qu'il sera droituriers, puis qu'il iert au desurs.
Quant il fu rois entr'eulz (11), tantost l'a Ydorus

(1) Seigneur, dit Edea, je n'oublierai pas votre conseil, quand il me déclarera son amour; et, si je réponds [oui] par votre conseil, ce ne sera pas folie, et je n'en serai pas déshonorée. Vous êtes responsable de moi, et je requiers votre aide.

(2) J'en atteste les dieux, dit Cassanius, c'est en tout bien tout honneur que je vous conseille.

(3) Ms 14972, f° 28 r°. Éd. Ritchie, vers 1604.

(4) *A consoil*, en cachette. Suppléer *à* devant *Betis*.

(5) *Ensus*, à l'écart.

(6) A terre.

(7) *Jus*, jeux. Il s'agit de « petits jeux ».

(8) *Dru* a la valeur d'amant et d'amante.

(9) Le jeu du *Roi qui ne ment* fut fort à la mode dans la société courtoise du XIII[e] et du XIV[e] siècle. Il consistait à élire un roi qui avait tout pouvoir d'interroger celles des personnes présentes qu'il désignait. Celles-ci devaient répondre avec une entière franchise.

(10) Betis est élu *Roi*.

(11) Ms 20045 : *Quant il fu rois nommés.*

Cointement corouné de jons et de festus;
Puis si a demandé que bien soit entendus (1).
Le singneur contrefet; c'est en haut estandus.
Et puis a demandé primiers à Edeus,
Par la force du geu où tant a de vertus (2),
S'elle sentoit les maus d'amour et les argus (3).
« Sire », dist la pucelle, « ancor nes (4) ai sentus,
Mez de tres grant pensers ai ne ses quans eus (5) ».
— « Par Dieu », dit Fesonnas, « petit vaut cis escus (6).
Ne vous en puest couvrir ne lance ne escus.
Vous enmez (7) de fin cuer, se onques vous connus. »
— « Sire », dist la pucelle, « ne vous en dirai plus :
Se j'aing et s'ai enmi, mie ne le refus (8),
Ainz en merci .M. fois Cupido et Venus. »
A ce mot soupira, li sanz li est meus,
Et li viaires (9) clers enbrasez comme fus (10);
Lors fu assez plus belle qu'ainz jors n'ot esté nus (11).
Li Baudrain esgarda (12); li fu au cuer ferus
D'Amors et de Biauté, qui li corurent sus,
Et Force de Desir, qui s'i est enbatus (13).
« Et vous », ce dist li rois, « belle suer Phezonnus,
Avez or point d'ami, foi que devez Marcus,
Nostre dieu souverain qui nous a porvëus? »
— « Sire », dit la pucelle, « ne sui Gautiers ne Hus (14).
Nus ne me veust anmer, ne je n'en ainme nus. »
Et quant li rois l'entent, si s'est bien aperçus

(1) Je comprends : Puis Ydorus demande qu'on lui obéisse bien. Le manuscrit 20045 porte : *Puis commanda li rois que bien fust entendus.*

(2) Ce vers signifie que cette question est précisément l'essence (vertu) même du jeu.

(3) *Argu*, pensée, et ennui, peine.

(4) [Je] ne les.

(5) *Ne ses quans*, je ne sais combien, très nombreux. Le manuscrit 20045 a : *de tres dous pensers.*

(6) Excuse. Le manuscrit 20045 a *refus.*

(7) Aimez.

(8) Si j'aime et si [j'] ai ami, je ne le refuse pas.

(9) Visage.

(10) Feu.

(11) Alors elle fut beaucoup (*assez*) plus belle qu'elle n'avait jamais (nul jour) été auparavant (ainz).

(12) Le Baudrain la regarda.

(13) *S'embattre*, se précipiter.

(14) Je ne suis ni Gautier ni Hus, je ne suis pas la première venue. On trouve Gautier et Martin, Colin, Guillaume, etc.

C'uns poins (1) de jalousie i estoit acorus.
Quant Betis voit sa suer, Phesonnie au cors gent,
Qui ranspone (2) Edeas, si en rist bonnement.
Le Baudrain apela, si li dit doucement :
« Par (3) la force du geu où nus hons ne se prent,
Que dites vérité à vo (4) Roi qui ne ment
Là où pencez de cuer plus loiaument (5).
« Sire », dist li Baudrain, « par le haut serement
De vostre Roiauté et du geu qui ne ment,
Et par la foi que dois Amors premierement
Et loial Désirier qui à Anmors m'aprent,
Que je n'ai en ce mont (6) d'amor nul pencement
Que la belle Edeas, où m'outroi bonnement (7).
Or li pri qu'elle m'aint, car mon cuer li present » (8).
— « Sire », dist la pucelle moult debounerement,
« Je ne vous refus pas, ne n'ai rien en convant (9).
Et de ceu qu'avez dit .M. mercis vous en rent. »
— « Par Dieu », ce dit li rois, « en cest acointement
Ne vois riens fors qu'amors et bon acointement (10). »
Puis regarda sour destre et dit molt doucement :
« Belle dame Ydorus, dirons nous ensement? (11)
Oïl, de moie part; de vous, ne sas comment (12).
E! dous cuer enseingniés d'enneur (13) parfitement,
Confortez vostre ami d'un seul outroiement! »
— « Sire », dit la pucelle, « je n'ai nul pencement
Que je devaingne amie de parler seulement;
Quant j'en ferai outroi, c'iert (14) si très franchement

(1) *Piqûre.*
(2) *Ramposner*, railler avec aigreur.
(3) Le manuscrit 14972 a omis, avant ce vers, le vers suivant (1652 de l'éd. Ritchie) : *Amis, or tient à vous à cel commencement.*
(4) Votre. On peut aussi lire *no :* à nous, Roi qui ne ment.
(5) Le vers est faux. Ms 20045 : *Là où vous pensez plus pour amer loiaument.*
(6) Monde.
(7) A laquelle je m'abandonne entièrement.
(8) Maintenant je la prie qu'elle m'aime, car je lui offre mon cœur.
(9) Je n'ai pas d'autre engagement.
(10) Tous les autres manuscrits portent : *accordement.*
(11) Ainsi.
(12) De mon côté, c'est : oui; du vôtre, je ne sais quelle sera la réponse.
(13) Honneur.
(14) Ce sera.

Qu'aveuc le don donrai cuer et cors et talant :
Jà ne m'en maintendrai vers Enmors (1) fauscement.
Mes or (2) lessons passer le grant tornoiement
Du roi et de Clar[v]us et de la nostre gent,
Et commencier proesce au preus et hardement,
Les amans maintenir (3) chevallereusement;
Et se li dieu vous donnent force et amendement,
Bien revendrons ensemble à nostre parlement.
Et si vous fas ancore .j. autre outroiement :
Quant je voudrai anmer, s'Amors ne me sosprent,
Que je vous enmerai trestout premierement. »
— « Par Dieu », dit le Baudrain, « ci a bon convenant
Et pour les ennemis .j. mal arguement (4).
Or recevez, biaux sire, ce cortois paiement,
Et je pri à nos dieux et prierai souvant
Qu'il gart tous nos amis de vostre encontrement (5). »
— « Sire », ce dit li rois, « je l'outroit bonement.
Molt me plet li voloirs qui de son cuer descent,
Dont on reçoit en gré la paine et le torment (6);
Et, s'on ne le tenist à aucun ventement,
Je deisse jà tel chose, que tout communalment
Deissent que se fut trop outragousement,
Et tant dirai je bien, se je vis longuement,
Mar i entra Clarvus en nostre tenem[en]t (7). »
— « Sire », dit le Baudrain, « dites hardiëment.
Bien sai que vostre amor conparont plus de .C. (8),
C'au coup de vostre épée nus autres ne se prent (9). »
— « Non ferai », dit Bétis, « mez de tant m'en repant (10).

(1) Amour.
(2) Mais pour le moment.
(3) Se conduire.
(4) Une mauvaise parole (parce qu'elle excitera Bétis à des exploits).
(5) Rencontre.
(6) La phrase semble signifier que même la peine et le tourment, venant de son amie, lui seraient agréables; à plus forte raison ses bonnes paroles.
(7) Si je ne craignais pas que cela fût considéré comme une vantardise, je dirais (*deisse*) maintenant une chose — je crains que tout le monde ne dise (*deissent*, ms 20045, *pensassent*) que je parle trop orgueilleusement — pourtant je le dirai : si je vis longuement (ms 20045 : *s'Amours me le consent*), c'est pour son malheur (*mar*) que Clarvus est entré dans nos possessions.
(8) Je suis sûr que plus de cent ennemis paieront pour votre amour, périront sous vos coups, enhardi que vous serez par votre amour.
(9) *Se prendre*, se comparer.
(10) Je ne le dirai pas, fait Bétis, au contraire, je me repens d'en avoir dit tant.

Mez cil qui aime bien et cui Desirs esprent (1)
Et en espoir de joie vit anmoureusement,
Ne puet mie tousjours celer son pensement (2).
Et quant je voi icelle devant moi en presant,
Que j'aing de loial cuer et d'amoureux talent,
Se [je] (3) sui tres muez à pencer hautement (4).
Pour entendre à Anmor et à avancement,
Nus n'en deveroit parler trop mervilleusement (5).
Et tant en sa (6) je bien, ansi c'om le m'aprent,
Quant cuer en fine amor c'enracine et enprent,
Que soffrir l'en estuest maint grant tribolement (7),
Joie et duel (8) et froideur et maint eschauffement.
Et por tant, vous en jur tous les dieux d'Orient,
Qu'an tel point ai usé juque ci mon jouvent (9)
Qu'ainz mais n'ou ocoison de gehir mon talent (10);
Et, se j'en ai parlé trop descouvertement,
La merci en requier de bon cuer hunblement. »
« Amis », dist Ydorus, « parlés plus sagement.
Or anmez et gardez vostre amor loialment,
Car vous avez mon cuer sanz nul retraiement (11). »
— « Dame », ce dit li rois assez (12) joieussement,
« De ce don ne pendroie (13) ne or fin ne argent. »
— « Par Dieu », dist le Baudrain, « or vous va gentement.
Plus avez conquesté en cest outroiement
Que Priant ne pardi à son destruement (14). »
— « Sire », ce dit li rois asez cortoisement,
Ainsi vous en puist il avenir cortement! (15) »

(1) Celui que Désir enflamme.

(2) Ce vers manque dans le manuscrit 14972 et dans l'édition Ritchie. Il est indispensable au sens.

(3) Ms 20045.

(4) Alors je suis tout à fait disposé à penser (ms 20045 : *parler*) orgueilleusement.

(5) Celui qui connaît les règles de l'Amour courtois et qui veut faire des progrès en courtoisie ne devrait pas parler avec trop d'orgueil (*desmesuréement*, ms 20045).

(6) Je sais.

(7) Qu'il lui convient souffrir mainte agitation.

(8) Deuil.

(9) Jeunesse.

(10) Que jamais auparavant je n'eus l'occasion de confesser mes sentiments.

(11) Restriction. Le manuscrit 20045 porte *delaiement*, délai.

(12) Très.

(13) En échange de ce don, je ne prendrais ni or fin ni argent.

(14) Que Priam ne perdit à sa destruction.

(15) Puisse-t-il vous arriver rapidement le même bonheur!

« Amis », dist li Baudrain, « à celi m'en atant (1)
Qui le cuer m'a navré el cors si soustilment
Que le coup ne la plaie ne le dolor n'en sent.
De vostre compaingnie et del compaingnement
Me doi je bien loer à tous souvrainnement. »
En la chambre Venus (2), à fin or entaillie (3),
Fu la joie entr'elz .v. doucement conjoie;
Chascuns out à son gré et anmi et enmie,
Fors la suer Gadifier, la belle Fezonnie :
Celle n'out point d'enmi, fet i avoit faillie (4).
Mez la pucelle estoit et jone (5) et ensaingnie,
Si c'en sout bien couvrir juqu'à [i]celle fie
Tant qu'amors li resoit par amors conjoie (6).
Li Baudrains a la feste de nouvel commencie :
« Sire », feit-il au roi, « en ceste seingneurie,
Vous convient confesser à vostre baronnie.
Nous avons de coustume en Baudre et en Medie,
Puis que (7) gens sont ensenble en une compaingnie,
Et on veut jouoir (8) au Roi qui ne ment mie,
Si tost com li rois a demandé sa maingnie (9),
Si se veullent (10) savoir aucun peu de sa vie.
Assez li demande on et savoir et folie,
Et li rois li respont, qui a chascun otrie.
Biaux sire, or vous demanz, par vostre cortoisie,
Et pour la roialté qui vous est enchachie (11),
Que vous me dites voir, n'i ait losengerie (12),
Li queus des .ij. vous a plus de joie envoïe (13) :
De veoir vis à vis (14) la très belle Ydorie,

(1) Je compte pour cela sur celle qui m'a blessé (navré) le cœur.
(2) La chambre de Vénus, c'est la chambre où l'on fait l'amour.
(3) Aux murs incrustés d'or fin.
(4) En cela, il y avait un manque.
(5) Ms 20045 : sage.
(6) La jeune fille était bien élevée; elle sut (*sout*) dissimuler très bien [sa déconvenue], en attendant le jour où elle aurait le bonheur de voir un amour répondre à son amour.
(7) Quand.
(8) Jouer.
(9) Aussitôt que le roi a interrogé ses sujets. Le manuscrit 20045 intercale après ce vers le vers suivant : *Et que chascun li a sa demande fornie.*
(10) Ils veulent en échange (*re*).
(11) *Enchargier,* confier à quelqu'un.
(12) Mensonge.
(13) Causé.
(14) Au propre : visage à visage.

Por qui loial amors vous destraint et mestrie,
Ou li très dous pencers, tous seus, sans compaingnie (1). »
— « Sire » ,ce dist li rois, « se jà me soit merie
La paine que je trai de Desir enforcie (2),
Trop mieus et plus souvent me viennent en aïe (3)
Li penser amoureus à la belle envoisie (4),
Que de regarder la en la faise polie (5).
Et bien i a reson, s'il est qui le vous die (6). »
— « Par foi », dit li Baudrains, « trop volontiers sauroie
La reson de cestui (7), car certes je cuidoie
Qu'an .j. tout seul regart eust .M. tanz de joie
Qu'an trestous les pencers que je pencer pouroie (8). »
« Sire », ce dist li rois, « vostre gré vous outroie.
Comment que vous aimez, vostre amors n'est pas moie,
Or vous en est ansi, à moi une autre voie (9).
Mes tant dirai je bien, et que dire le doie (10) :
Quant je regart à plain la fasse qui rougoie (11),
Les ieus vairs (12) et rians, la crine crespe et bloie (13),
La bouche et le menton, la gorge qui blanchoie,
Et la belle por qui bonne Amor me mestroie (14),
Je sui si très mués (15) qu'il n'est riens que je voie :
Riens ne voi, riens ne sent, ne riens ne sentiroie
S'en tel point devant li tout mon vivant estoie.
Et par ceste reson entent et entendoie

(1) Le problème est donc celui-ci : lequel est le plus agréable, de voir son amie, ou de songer à elle?

(2) Aussi vrai que je veux obtenir la récompense des maux d'amour que je souffre, accrus encore par le Désir.

(3) Me viennent en aide, m'apportent quelque soulagement.

(4) Ravissante.

(5) Que de voir sa charmante figure.

(6) Et j'ai d'excellentes raisons pour cela, que je vous développerai, s'il est nécessaire.

(7) Cela. Ms 20045 : *cest point.*

(8) Je pensais avoir mille fois plus de plaisir à regarder une seule fois mon amie qu'à songer à elle toute ma vie.

(9) Quelle que soit votre façon d'aimer, elle n'est pas la mienne; pour vous, il en est ainsi; pour moi, il en est autrement. Ce dernier vers est remplacé dans le manuscrit 20045 par le vers suivant : *Tel est vostre pensée, mais ce n'est pas la moie.*

(10) Pourtant je vais le dire — et c'est mon devoir de le dire.

(11) Quand je regarde en face le visage rougissant.

(12) A la couleur changeante.

(13) Les cheveux bouclés et blonds. Ms 20045 : *la crine qui ondoie.*

(14) Me *maîtrise,* me possède.

(15) Ému, bouleversé.

Que regars esbaljit amant et li toult joie (1).
Mez quant je sui tous seus en chambre clere et coie,
Et je pens et repens, et tous jourz penseroie (2)
A (3) se que j'ai veu, se jamés le veoie,
Miex et plus sagement ver li me contendroie (4),
Et mes biens et mes maus coiement li diroie,
Lors pens et contrepens, recort et estudoie (5),
Et les ieux de mon cuer en pensant li envoie,
Si que tout mon desir en pensant me resjoie.
Quant plus sui loing de li, Anmors plus me mestroie :
Tous su (6) siens sanz parçon (7); dieux doint qu'elle soit moie (8)!
Ansi me va d'amors et mon tens i enploie. »
— « Sire », dit li Baudrains, « drois est c'om vous en croie,
Et bien m'avez monstré tout ce que je voloie.
Dame, « dist le Baudrains », or povois (9) demander
Au Roi se qui vous plet, que bien se set mener
De reson et de droit respondre, et bien prouver.
Madame Phesonnas, venez au roi parler. »
— « Sire », dist la pucelle, « ce ne doi je veer (10). »
Lors dresce contremont (11) son dous viaire (12) cler
Qu'elle ot bel, et bien fet por gens enenmourer (13) :
« Sire », dist elle au roi, « ne me devez celer,
Par la foi que devez à vos homes porter
Et la haute couronne dont vous vi courouner (14),
Or me dites le voir, ne me devez celer,
Quez .ij. choses vous font plus de bien à amer? »
— « Par mes dieus », dit li rois, « tant bien le sai montrer.
Espoir et Souvenir me vienent conforter (15),

(1) Et c'est pour cette raison que je pensais — et que je pense — que la vue de l'Amie étonne l'Amant et lui enlève toute joie.
(2) Ce vers manque dans les manuscrits 14972 et 20045. Éd. Ritchie, vers 1784.
(3) Ms 14972 et 20045 : *Et.*
(4) Quand je pense à ce que je ferais, si je pouvais être plus calme en sa présence.
(5) Alors je pense et je repense encore, je réfléchis et je médite
(6) Je suis. Ms 20045 : *sui.*
(7) Je suis tout entier à elle, sans partage.
(8) Dieu m'accorde qu'elle soit un jour à moi !
(9) Vous pouvez.
(10) Je ne dois pas refuser cela.
(11) Alors elle lève. Le manuscrit 20045 porte : *lors dresce en sousriant.*
(12) Visage.
(13) Son visage qu'elle avait beau, et bien fait pour éveiller l'amour.
(14) Ms 20045 : *Et par celle couronne dont vous voi couronné.*
(15) Ms 14972 : *me vient reconforter.*

Quant je sui à meschief de mes maus endrurer (1),
Et por ce me lo plus et plus me doi loer,
Que (2) de quanques je puis envers Amors trouver (3).
Souvenirs me semont encontre Desperer (4),
Souvenirs si me maine, quand il me voit irer (5),
Dous Espoirs savoureus por moi reconforter.
Et quant ces .ij. ce pueent (6) en mon cors (7) assembler,
Il n'est riens en ce mont (8) qui me poïst (9) grever.
Ansi me va d'amors, por voir (10) le puis jurer. »
— « Sire », dist Fezonnas, « bien savez recorder
D'Amors et de ses biens et le dous fait d'aimer (11). »
Quant dame Fesonnas ou (12) tout dit son plaisir
Au Roi qui pas ne ment ne ne doit pas mentir,
Dont parla Edeus, par sens et par loisir :
« Sire », dist elle au roi, « ne [me] puis plus tenir.
Or vous veul demander, — gardez vous de faillir,
Se jà vous puisse Amors nus cervisse merir (13) —,
Quex .ij. choses vous font plus de dolor soffrir
Enz el mestier d'amors et en son porsuir? »
— « Dame », ce dit li rois, » bien m'en puis descouvrir,
Et, se j'en mens de riens, Amors me puist honnir!
Desiriers et Paors me font del sens issir,
Qu'an desirant m'estuet estre mors et morir,

(1) Quand je souffre trop de mes durs chagrins. Ms 20045 : *de mes gries maus porter.*

(2) Éd. Ritchie, vers 1812. Ms 14972 : *et.* Le manuscrit 20045 a passé ce vers et le précédent.

(3) C'est Espoir et Souvenir que je préfère et que je dois préférer à tous les autres soulagements que je puis trouver contre les maux d'amour.

(4) C'est Souvenir qui me défend contre Désespoir.

(5) Ce vers, dans le manuscrit 14972, est mis par erreur sept lignes plus loin, dans la bouche de Fézonnie. Il est suivi du vers suivant : *Bel vis, bel semblant, bel venir, bel aler,* que je ne sais où placer. M. Ritchie le met, d'une manière peu heureuse, avant le vers 1815. Le manuscrit 20045 abrège tout le passage.

(6) Peuvent.

(7) En moi.

(8) Monde.

(9) Pourrait.

(10) Vrai.

(11) Ms 14972 : *D'Amors et de ses les dons et les amer.* L'éd. Ritchie porte : *D'amours et de ses biens et le dons et l'amer* (v. 1821).

(12) *Ot,* eut.

(13) Gardez-vous de mentir, ou qu'Amour ne vous récompense alors d'aucun service (amoureux)! Le mot *service* est pris plaisamment dans son sens féodal.

Deffendre ver Paor qui me vient assaillir (1).
Paors me fet cuidier que ne puisse venir
A nul bienfet d'anmer, por don ne por cervir
De travaux perilleux k'Amors fet departir,
Et aus commandemens de grans biens eslargir
Que on voit aus amanz acroistre et departir (2).
Dame, « ce dit li Rois, qui gita ij. sopir »,
Ainsi le voille Amors par son gré consentir! (3)
En la chambre Venus, plaine de grant doulor (4),
Ramée de cyprés entremellés (5) de flors,
Sus les tapis de soie fez en Ynde major,
Tindrent leur parlement li leal ameor,
Les .ij. contre les .iij., à leesse et à baudor (6).
Mainte belle demande ont demandé le jor (7),
Et el Roi qui ne ment ot cortois anmeor (8),
Sage et bien delivrant et bon delivreor (9);
Et li Baudrains fu sages, si ot bon parleor.
Ydorus regarda, à la fresche coulor :
« Dame », dit li vasaus, « venue estes au tor (10),
Or povez demander, bien en avez loissor (11). »
— « Sire », dit Ydorus, « volentiers m'i ator. »
Lors apela le Roi et « anmi » et « seignor »
( Comme le Roi sot du monde le millor,
Savoir veust à ce coup de son sen le retor) (12).
« Amis », dit la pucelle », foi que devez Honor

(1) Il faut comprendre : quand Désir m'attaque, il me faut mourir, et encore me défendre contre Peur qui vient m'assaillir. Le manuscrit 20045 a modifié le second vers : *Je ne m'en peux deffendre quant me vient asalir*. Il semble que les copistes n'aient pas compris les subtilités de l'auteur.

(2) Le sens général est celui-ci : Peur me fait craindre que, malgré tous mes efforts, je n'arrive, en amour, à aucun succès. Le manuscrit 20045 met un point après *servir*, et termine ainsi : *Et cil doi ne me laissent ne nuit ne jour joïr*.

(3) Puisse Amour vouloir qu'il en soit ainsi! Ce vers se rapporte évidemment à l'idée des grands biens dont les amants sont gratifiés.

(4) Ms 20045 : *dousor*. De même éd. Ritchie, v. 1842.

(5) Ms 14972 : *entremellée*.

(6) Avec liesse et grande joie.

(7) *Le jor*, ce jour-là. Ms 20045 : *y ot faite le jor*.

(8) Et, dans le Roi qui ne ment, il y avait un amant courtois. Ms 20045 : *bel respondeor*, un beau *répondeur*.

(9) Ms 20045 : *entendeor*.

(10) Votre tour est venu.

(11) Licence, permission.

(12) Comme le Roi qui ne ment savait autant qu'homme au monde, elle veut, cette fois, connaître jusqu'où va sa science. — Le premier vers est faux.

Et le gentil roiaume et ceulz qui sont entor,
Trois choses me nommez, dont je sui en error (1) :
Les .iij. plus souffissans à garder bonne amor
Et qui miex le maintient en force et en vigor. »
Li rois fu tres meus de honte et de paor,
Du respondre esbaubis, et du tere en tristor (2).
Cortoisement li dist : « Franz cuers plainz de dousor,
Ne sui pas bien certainz, ne ne sont li plusor (3).
Mez je vous en dirai qu'an dient li auctor :
Boesce le philosophe, et la gent paenor.
Science est la première où tant a de valor,
Qui l'ensaingne et aprent à garder son labor (4);
Loiautez les conduit à durer sans retor;
Et Celers si les garde desous son couvertour
Pour Mesdit le felon (5), le mauvez traïtor,
Qui aus amans a fet soffrir mainte dolor.
Ce sont les .iij. vertus où tant a de valor
Por les branches d'amors soustenir en vigor.
Et qui miex seit, si die, jà n'en aura iror (6),
Mes ansi le tesmoingnent nostre bon ancessor (7). »

Assez ont entr'eus tous joué et deraisnie (8),
Et amiablement se sont entr'acointie
De regars enmoreus (9) simplement envoiie,
Gries regars destraingnant en parfont cuer puissie (10),
Et pencers mi partis joieus et courecie
Orent à grant foisson (11), ne sont mie espargnie.
En tel prison a l'en le Baudrain efforcie
Qu'il a devant ses ieux tel mireour drecie

(1) Dans le doute.

(2) C'est une très grave question. Y répondre est difficile, se taire est humiliant.

(3) Et la plupart des auteurs ne le savent pas non plus d'une manière certaine.

(4) Science enseigne l'amour et les travaux de l'amour.

(5) Discrétion protège l'amour en le cachant aux yeux de Médisance (*Mesdit*).

(6) Et, si quelqu'un sait mieux dire, qu'il parle, je ne m'en fâcherai pas (*aura*, j'aurai, forme lorraine).

(7) Ms 20045 ajoute : *Et de toute science li plus sage doctor*. Puis le manuscrit a une lacune de plusieurs feuillets.

(8) Discuté.

(9) Amoureux.

(10) Lourds regards douloureux (étreignants) tirés (puisés) du plus profond du cœur.

(11) Ils eurent en grande quantité des sentiments à la fois (mi parti) joyeux et tristes.

De joie et de soulas conduis par anmitie (1) :
Grelle et par raison gras (2), a droit conpas taillie (3),
De nouvel parcreu (4), de membre alignie (5),
Le chief out crespe et sor (6), le viaire esclairie (7),
Gracieux et plaisant, debonnaire et drecie (8),
Gentement coulouré, en cler blanc asegie,
Un teint vermeil rosé, deliie et purgie (9).
Mieux a or li Baudrains, le temps plus aaisie (10)
Que [n'a] Clarvus l'Indois, qui pleure son meschie (11)...

Cette transition ramène l'auteur dans le camp de Clarvus, où le récit se poursuit. Les Baudrains arrivent éplorés, croyant que lor « seigneur souverain, Cassiel le Soudan », est mort. Mais Clarvus leur répond qu'il est prisonnier et se distrait en la compagnie des trois pucelles, Ydorain, Édeus et Fezonais, ce qui lui vaut les reproches de son neveu Mercien :

« Oncle » (12), dist Merciiens, « c'est trop mal respondu.
De dire vilenie sont maint mal avenu,
Et bele parolle a maint home deseü.
Parlez cortoisement, trop vous voi esmeu. »

Je supprime dans mon analyse de longues conversations et disputes, d'où il résulte que Clarvus est haï de tous. On se réunit pour le conseil dans la tente royale où entrent les quatre fils de Clarvus : Caleos, Canaus, Salphadin et Porus. Ce dernier, dont un portrait fort élogieux a été tracé dans un passage précédent, va devenir désor-

(1) Ce miroir, c'est son amie.
(2) Elle est svelte et elle a de l'embonpoint, chaque chose en sa place.
(3) Elle est faite comme « au compas ».
(4) Jeune.
(5) Bien faite.
(6) Elle avait les cheveux frisés et blonds.
(7) Le visage joyeux.
(8) Éd. Ritchie : *haitié*, de bonne humeur.
(9) Son teint était blanc et d'un rose délicat. Le ms 14972 a *fin*.
(10) Agréable.
(11) Malheur.
(12) Ms 14972, f° 33 v°; éd. Ritchie, v. 1933.

mais le héros du poème. Je rappelle qu'il est le neveu de Porus, roi de l'Inde, tué par Alexandre. On propose à Clarvus de dresser une embuscade. Ses fils, avec trente compagnons choisis, se présenteront devant la ville d'Ephézon

Demain (1) au matinet, quant l'aube iert esclairie.

Quatre cents vassaux seront cachés dans un bois; quand ceux de la ville sortiront, les trente compagnons prendront la fuite, puis reviendront tous, après cette feinte, et s'empareront de la porte.

Mais un valet qui était d'Ephézonnie a surpris ce projet et va tout raconter à Cassanius. Celui-ci se rend dans le camp d'Alexandre pour solliciter son aide. Il est accompagné de Gadifier, qu'il décide à oublier son ressentiment envers le roi de Macédoine, dont un des lieutenants, Emenidon, a tué son père; il l'exhorte à se montrer aimable et déférent envers le roi. Ils trouvent celui-ci jouant aux échecs. Il leur fait le meilleur accueil et s'entretient longuement avec eux, demandant des nouvelles de toutes sortes de gens, en particulier des trois pucelles, qui sont parentes de Dauris et de Floridas. Après avoir répondu à ses questions, Cassanius lui annonce l'embuscade préparée et lui demande le secours de ses gens, qu'Alexandre lui accorde. A Gadifier, le roi de Macédoine exprime son profond regret de la mort de son père et lui promet réparation. Emenidon s'offre à faire une cérémonie expiatoire de cette mort, cérémonie qui est décrite en un passage assez curieux et qui est supprimée complètement dans le manuscrit 20045 :

Quant (2) Emenidon out du varlet qui disoit
Nouvelles du villart (3) qui revenus estoit,

(1) Ms 14972, fo 35 vo; éd. Ritchie, v. 2063.
(2) Ms 14972, fo 40 ro; éd. Ritchie, vers 2329. *Out,* entendit.
(3) Cassanius.

Et Gadifier, ses niés, que volentiers verroit,
Ses compaingnons apelle, comment ouvrer poroit
Du varlet obeir, tant que son ami soit (1).
« Sire, dist Licanor, vous en parlez à droit.
Du varlet honorer cortoisie seroit. »
Lors soupira li dus, qui durement pensoit,
Et puis a respondu que volentiers iroit
Devant li à genoux, et si li offeroit
D'aïe et de cervisse (2), et s'amor li donroit
Lonc (3) le fet avenu, se molt grant tort n'avoit,
Et XII compaingnons avecque li menroit,
Tous deschaus et en cors (4), dont chascuns porteroit
S'espée par la pointe, et puis si li diroit :
« Sire, prenez l'amende plus cruel que doit (5). »
Et dont li dient tuit que molt très bien feroit.
Beneois soit li cuers dont tez bontez issoit (6) !
Lors apela li dus les queux (7) que il voloit.
XII furent parconté (8); chascuns el poing tenoit
S'espée par la pointe, qui bien senefioit (9)
Missericorde et mort où il s'umelioit.
Cil qui voit telle amende forment se mervilloit :
Tuit dient en commun (10) que mervelle fassoit
Si fors hons et si riches, qui tel chose amendoit
La où guere ne paz n'amende n'afferroit (11).
Et li autre respondent que de bien li venoit (12)
Et de très grant franchisse (13) qu'an son cuer norissoit,

(1) Il appelle ses compagnons, et leur demande comment il pourrait faire en sorte de satisfaire le jeune homme, si bien que celui-ci se réconcilie avec lui. Var. : *obtenir*.

(2) Il lui offrirait son aide et son service.

(3) Selon. Var. : *N'out*.

(4) En personne? Ou : en chemise (*corset*) ?

(5) Var. : *plus cruel c'on ne doit*.

(6) Béni soit le cœur qui imagina une si noble chose !

(7) Ceux (lesquels).

(8) *Parconter*, compter entièrement.

(9) Signifiait.

(10) Communément.

(11) Tout le monde s'étonnait qu'un homme si puissant et si riche fit amende honorable pour un fait qui ne l'exigeait pas, ni suivant les lois de la guerre, ni suivant les lois de la paix.

(12) Cela partait d'un bon sentiment.

(13) Noblesse.

Et por ce que l'amor de Gadifier voloit
Sanz fraindre et sanz guenchir (1), que bien i avenoit.
Molt fut Emenidon franz de cuer et gentilz,
Preux et vaillanz de cors, courageus et hardiz.
De veoir Gadifier estoit entalentilz (2);
Por la trés grant franchisse dont il estoit noriz,
Desiroit durement à estre ses anmis.
A XII compaingnons c'est à la voie miz (3),
Deschaus et nues testes, en costes de samiz (4);
Chascun tenoit s'espée toute nue à son piz (5),
Deci au metre tref (6) au roi Macidonniz.
Alixandre le voist, si en fust esbahiz.
Puis si c'est apencez, comme hons de sens garniz,
Que c'estoit por la mort Gadifier du Larriz,
Qu'i ce veust apaissier franchement à son filz.
Le villart Cassanius a par la manche priz,
Se li monstra le duc et les XII marchiz,
La grant humilité dont chascuns est espriz.
Et li prodons respont, com sages et soutilz :
« Sire, il paie son droit (7) et ceu qu'il a apriz.
Un mauvez hons cuidast (8) tantost estre honniz;
Et il semble à cestui, qui est de sens garniz,
Que ce soit granz honors, granz sens et granz porfiz. »
— « Par mes dieux », dist li rois, « Nepton et Mercuris,
Cis proverbes est bons, si doit bien estre oïs,
Que li bon font le bien et li mauvez le pis.
Molt doit estre preudons amez et conjoïs. »

Devant le roi de Gresse, à l'issue du tré (9),
Furent li XII per noblement aüné (10) :
Emenidon devant, et aprez Aristé,
Lioyne, Perdicas, Danclin et Tholomé.
Emenidon parla et si a demandé :

(1) Sans faiblir et sans se détourner de son but.
(2) Désireux.
(3) Mis en route.
(4) En cottes de samit (étoffe de soie sergée).
(5) Poitrine.
(6) Jusqu'à la tente principale.
(7) Il s'acquitte de son devoir.
(8) Penserait.
(9) Tente.
(10) Réunis.

« Li queux est Gadifier, que tant ai desierré (1)? »
— « Vez le la », dist li rois, « à ce mantel foré (2). »
Emenidon li dist (quant il l'out avisé,
A genoillons ce mist surs le marbre lité (3),
S'espée li offri, quant il l'out conjuré
Par les dieux de son regne, Venus et Dyané)
Qu'il fasce de son cors toute sa volenté,
Ou de mort ou de vie ou lui emprizonné.
Adonques c'escriarent Macedenois et Gré (4)
« Sire, em pardon recoif le preu Emenidé! »
Li varlés fu honteus, qui l'avoit esgardé,
Por la trés grant franchisse et pour l'umilité;
Jone fu et cortois, si out force á planté (5).
Emenidon embrace par en .ij. lez costez,
Ausi le lieve en haut com il fuit nouviau né (6).
« Sire », dist li varlés, « de vostre grant bonté
Avez hui me corous et ma dolor maté.
Je vous outroi m'amor sans nulle fausceté,
Mon cors et mon avoir à vostre volenté. »
Emenidon respont : « Bien ert gueredonné (7).
Car je vous en croistrai encui (8) vostre hérité (9)
De toute Thiebanie, que ju ai conquesté
Encontre Amiragon, qui tient le grant costé
D'Inde et de Mesonnie, où jadis furent né
Vostre bon ancessor, qui si sont assemblé.
Je vous donré moillier (10) qui iert de grant bonté :
Lydoyne, ma cousine, qui iert suer à Pierré,
Que vostre pere ocist devant Gadres el pré.
Lors serons de bon cuer moi et vous acordé. »
Gadifier d'Efezon l'en a molt mercié.
Quant Cassanius l'entent, s'a de pitié ploré;
A terre s'agenoille ausi com devant Dé,
Mez li dus le leva, qui molt l'ot honoré.

(1) Lequel est Gadifier, que j'ai tant désiré?
(2) Voyez le là, avec ce manteau fourré.
(3) *Lité, listé*, se dit du marbre : veiné?
(4) Grecs.
(5) *A planté*, en abondance.
(6) Il l'élève en l'air, dans ses bras, aussi facilement que si c'eût été un nouveau-né.
(7) Vous en serez récompensé comme il faut.
(8) Aujourd'hui.
(9) Héritage.
(10) Épouse.

Après cette réconciliation solennelle entre Emenidon et Gadifier, on revient à la demande que vient faire Cassanius à Alexandre du secours de son armée. Les barons du roi de Macédoine appuient cette demande et s'offrent à combattre pour Cassanius et aussi pour Édea, Ydorie et la belle Fezonnie. On retourne à Éphézon, non sans qu'Alexandre ait prié Gadifier de présenter ses hommages aux pucelles. Plusieurs barons grecs accompagnent Cassanius : ce sont Aristée, Perdiccas, Caulus, Floridas, Lioine. Ils engagent avec les pucelles une conversation courtoise; mais les attentions dont la belle Édea est l'objet excitent la jalousie du Baudrain, qui, pourtant est aimé. Son ancien rival le constate non sans quelque amertume :

**Enhan (1), dist Cassanius, qui grand joie a eüe,**
**J'ai bastu le buschon (2), uns autres prist la grue.**

Nous assistons de nouveau à des conversations qui roulent toutes sur l'amour, pendant que Perdiccas joue aux échecs avec Cassanius. Celui-ci remarque la rougeur qui couvre les joues d'Édea et lance ce propos plaisant :

**Par Dieu (3), dit le villars, ci a bon tainturier**
**Que li rouge coulor set tost apareillier.**

C'est toujours de l'amour qu'il est question dans les entretiens avec les pucelles, entretiens qui dégénèrent parfois en discussions.

**Cassanius (4) en sourist, si commence à jurer**
**Que langue malparlierre (5) est male à atremper (6).**

(1) Ms 14972, f° 45 r°. Éd. Ritchie, vers 2642. C'est ici que finit la lacune du manuscrit 20045.
(2) Buisson.
(3) Ms 14972, f° 47 r°; éd. Ritchie, vers 2743.
(4) Ms 14972, f° 47 v°; éd. Ritchie, vers 2791.
(5) Qui parle mal.
(6) Difficile à modérer.

Aprez ceste parole commensa à chanter,
Por ce qu'il voloit [mieus] la chose anoianter (1).

C'est avec la belle Fezonnie que le Baudrain converse et fait une partie d'échecs assez longuement décrite. Comme quelqu'un s'étonne que, quoique prisonnier, il jouisse de toute sa liberté et soit « pris sans prison », Cassanius justifie sa conduite chevaleresque.

De la salle où Grecs et Éphéziens ont goûté le charme de la conversation et des plaisants devis :

Après (2) le jiu d'eschés et la joieuse vie,

nous sommes ramenés dans le camp de Clarvus, où s'achèvent les préparatifs pour l'attaque du lendemain. Nous voyons cette attaque se déclencher. Porus, l'un des fils de Clarvus, se signale par ses exploits. Du haut des murs d'Éphézon, les pucelles assistent à l'engagement et échangent leurs impressions. Finalement, les Indiens sont forcés de se retirer, mais Porus protège vaillamment leur retraite. Bétis vient le défier en combat singulier, mais est vaincu et fait prisonnier.

Or (3) s'en va Merciens, qui enmoine Betis;
Moult en est en son cuer joians et esbaudis.
Des chevaliers de Baudres fu maintenant (4) saizis,
Et dient que molt ont gaingnié et conquis :
Lor singnor en rauront que Cassanius tient pris (5)
Au pié de la grant tor, en la chambre Venus.
Mez, ainsi com je croi, lor cuidier iert failli (6),

(1) Faire oublier (réduire à néant).
(2) Ms 14972, f° 49 r°; éd. Ritchie, vers 2883.
(3) Ms 14972, f° 58 v°; éd. Ritchie, vers 3418.
(4) Tout de suite.
(5) On échangera Bétis contre le Baudrain, leur roi, qui est prisonnier de Cassanius.
(6) Leur espérance sera trompée.

Car Pourus est enclous en mi ces ennemis.
Par mi les gens de pié c'est à force flatis (1);
Or ne puest retorner, car bien est envaïs (2),
Et devant [et] deriere, de gent de petit pris.
Et, quant il aperçoit qu'il est ainsi sopris (3),
Li cuers li est el cors de hardement espris.
A .ij. mainz tint la hache, dont le fer fu massis (4),
L'escu gete à son coul por estre guarentis,
Et devant ce deffent com chevaliers hardis;
Entor lui fet .j. parc tel que c'ıl fucent .x. (5),
Et vilains, mal armez et d'armes mal apris,
Li vont de loing lançant guavelos et espis (6),
Tant que en petit d'eure (7) fu son cheval ocis.
Et, quant Porus se sent du cheval aflebis,
A la terre descent, ainz ne fu esbahis,
Et escrie : « Olimpi ! » aus vilains desconfis.
A destre et à senestre les a tous departis,
Et cil s'en vont fuiant ausi comme berbis.
Porus regarde avant .iiij. toises ou .vi.,
Et voit .j. viel mur qui fu de marbre bis;
Il estoit de son tans (8) sages et plains d'avis,
Celle part est venus, à garant s'i est mis;
La lance mist en feutre (9), l'escu devant son pis,
La grant hache à son poing, seur ces piés est essis (10),
Aus cous que il départ ne semble pas faintis (11).
De la gent d'Epheson fet tel abateïs (12)
Qu'antor lui en gisoit plus de .XV. estordis,
Ne ne l'ose aprochier, tant soit fors ne hardis (13),

(1) Élancé.
(2) Pressé.
(3) Surpris.
(4) Massif.
(5) Autour de lui il fait un vide comme s'ils avaient été dix.
(6) Javelots et épieux.
(7) En peu de temps.
(8) Pour son âge.
(9) En arrêt. Le manuscrit 20045 porte : *Le mur mist à son dos.*
(10) Il est solidement établi (assis sur ses pieds). Le manuscrit 14972 porte : *seur ces piés qu'il out chis*; l'éd. Ritchie : *sus ses piés estancis* (vers 3446).
(11) *Feintif*, lâche.
(12) Massacre.
(13) Personne, si fort et si hardi soit-il, n'ose l'approcher.

Mes assez li gitoient pierres et kailleus (1) bis,
Et il se ceuvre bien de son escu voutis (2).
Tant com hante li dure, en va sor aus li pis (3),
Mais li fers en brisa et li fus encroissi (4),
Si que à terre li volle enmi les prés floris.
Adonc rencommensa et la noise et li cris;
Tuit li coururent sus, de tous fu asaillis;
Il seus (5) va contre tous, bien les a requellis (6).
Devant .j. vies murail de pierre et de croion (7)
Fust Porus assaillis du commun d'Epheson.
Après lui ont gité maint fust (8) et maint baston,
Et il se cuevre bien, dès le pié juques en son (9),
De l'escu fet chastel et de l'escu (10) donjon,
Et du mur forteresse et de le vies meson;
Du poing, où tout le branc, refet son champion (11).
Tout detranche et deront (12), char et os et braon (13),
De poing, de piés, de teste fasoit sa venison (14);
Le champ lor fet widier, oui vousist ou non (15),
Pui revint à guarant au mur à reculon.
Entor lui vont criant les fames à haust son :
« Bonne gent! Or avant! A la mort! Au larron! » (16)
Li une plaint son fil, li autre son baron (17).
Les pucelles, qui sont aus muraux (18) du donjon,

(1) Cailloux.
(2) Bombé.
(3) Tant que sa lance (ms 20045, *hache*) résiste, la chose va mal pour eux (ceux d'Epheson).
(4) (S')*encroissir*, se briser.
(5) Lui seul.
(6) *Recueillir*, recevoir, en parlant d'un ennemi.
(7) Craie.
(8) Morceau de bois.
(9) Jusqu'en haut. Pour la mesure, corriger *juque*.
(10) Ms 20045 : *del heaume*.
(11) Du poing, avec lequel il a tiré l'épée, il fait maintenant sa défense.
(12) Brise (du verbe *dérompre*).
(13) Muscles.
(14) Ms 20045 : *fait grant abatison*.
(15) Qu'ils le veuillent ou non.
(16) Le manuscrit 20045 n'a qu'un vers : *Et les fames escrient : « A la mort! Au larron! »*
(17) Mari.
(18) Sur les murs.

Se mervilloient molt qui puest estre tez hom (1)
Qui ainsi se deffent touz siaus (2) sans compaingnon,
Et touz les desconfit et retient sa raison (3).
« Certes », dist Edea, « il est des gens Clarvon,
C'est cil au noir sangler (4), bien le reconnissons,
Qui orendroit (5) jousta au vasal Floridon,
Et Floridon ò lui, par tel devision (6)
Qu'il versarent andui (7) on champ à ventrillon (8). »
— « Voire », ce dist Fesonnas, « mes se voir en dison (9),
Il remonta premier en son destrier gascon,
Et puis le refist il enbronchier (10) sur l'arçon;
Mort l'ëust, s'il vousist; il ne tint s'a lui non (11).
Molt est preus par semblant, car li fet en sont bon.
Pleust ore à nos Dieus que ci le tenisson!
Si seroit vos amis avec l'autre prison (12)! »
— « Dame », dist Edea, « nous le vous otrion.
Je n'en quier jà tencier ne fere mesprison (13).
Et ainsi fut il ore com nous le devison (14)! »
— « Voire », fet Fezonnas, « qui qu'il (15) soit ne qui non,
S'il avient qu'il soit pris, aurai le en ma prison.
Se vous le me laissiés, bon gré vous en sauron;
S'en ferai mon ami, puis que miex ne poon. »
— « Dame », dist Edea, « et nous le vous lesson. »
— « Granz mercis », dist Fezonne, « et nous le retenon. »
Et Porus se combat en guise de lion.

Cassanius revient avec les varlets, appelle Porus, le

(1) Se demandaient avec admiration qui pouvait être un tel homme.
(2) Seul.
(3) Avantage.
(4) Le sanglier noir représenté sur son écu.
(5) Tout à l'heure.
(6) De telle manière que.
(7) Tous deux.
(8) A plat ventre.
(9) A dire vrai.
(10) Renverser.
(11) Il l'eût tué, s'il avait voulu; la chose ne tint qu'à lui.
(12) Prisonnier.
(13) Je ne veux pas vous le disputer ni vous le prendre injustement.
(14) Puisse la chose arriver selon nos désirs.
(15) Ms : *qu'il qui soit*. Le sens est : quel qu'il soit.

somme de se rendre, puis lutte corps à corps avec lui. L'issue du combat reste douteuse, mais les Grecs accourent en grand nombre et finissent par s'emparer de Porus. Cassanius apprend de lui que son neveu Bétis a été fait prisonnier. On rentre à Ephézon. Ici, l'auteur trace de Porus le portrait le plus flatteur, exaltant sa vaillance et sa loyauté. Présenté aux trois pucelles, le héros reçoit d'elles l'accueil le plus sympathique; mais c'est à Fezonnie surtout qu'il a su plaire. Elle s'entretient avec lui :

Fesonnie (1) va seoir dejoste se costé (2);
Parmi les doiz le prent (3), si l'a bel apelé :
« Sire », dit la pucelle, « molt m'avez hui grevé
Des travaus perilleux qu'avez tant anduré (4).
Male gent sont vilain et à mal avisé (5).
Se trop ne fussiés preus, mar vous fust encontré (6).
Il vous eussent mort, ocis et desmembré;
Mes très haute proesse vous en a delivré. »
— « Dame », ce dist Porus, qui .j. pou out pensé (7),
« Vous distes cortoisie... »

Dans l'autre camp, les trois fils de Clarvus rentrent avec leur prisonnier et racontent les exploits et la capture de leur frère Porus. Bétis est désarmé et présenté à Clarvus, qui s'écrie, à la nouvelle que son fils est tombé aux mains de l'ennemi après s'être vaillamment défendu :

Mieux (8) l'ain (9) pris à honor (10) que par fuite eschaper.

(1) Ms 14972, f° 62 r°; éd. Ritchie, v. 3628.
(2) A côté de lui. Ms 20045 : *Fezonas l'a assis d'encoste son costé.*
(3) Ms 20045 : *Par la main si l'a pris.*
(4) *Ibid. : Forment m'a hui grevé Li travaus perillous que avés enduré.*
(5) *Ibid. : Et très mal avisé.*
(6) Si vous n'aviez pas été aussi preux, il vous serait arrivé malheur.
(7) Après avoir réfléchi un peu. Ms 20045 : *Quant .j. poi ot pensé.*
(8) Ms 14972, f° 64 v°; éd. Ritchie, v. 3760.
(9) Je l'aime.
(10) Avec honneur.

On décide de conclure avec les Caldains (Chaldéens) une trêve, pendant laquelle on discutera de l'échange du prisonnier.

Ici, on trouve dans le manuscrit 14972 (f° 65 v°, v. 9), une initiale très ornée. Elle marque une deuxième partie du poème. Dans le manuscrit 20045, la division des *Vœux du Paon* en deux parties est nettement marquée. Outre l'initiale ornée qui est en tête de la seconde, elle est séparée de la première par un feuillet blanc, sauf, au recto, deux vers qui terminent la première partie. La seconde débute par une description du printemps.

Se fu el mois de mai, qu'iver va à déclin,
Que cil oisillon gai chantent en lor latin (1);
Bois et prés renverdissent contre le doux temps prin (2),
Et Nasture envoisie (3), par son soustil engin (4),
Les revest et florist (5) de maint divers florins,
Vert et blanc, vermeil, jaune et ynde et sanguin.

L'auteur résume d'abord tout ce qui précède; puis commence l'épisode qui a donné son titre au poème *Les Vœux du Paon.*

Devant (6) la salle avoit .j. lorier verdoiant.
Là se sont asanblé li baron plus sachant (7),

(1) On trouve deux vers assez semblables dans le *Roman d'Alexandre.* Bataille de Babilone, p. 144, v. 27 de l'édition Michelant:

Ce fu el mois de mai, que florissent gardin,
Que cil oiselet cantent souef en lor latin.

(2) Reverdissent en la saison du doux printemps.
(3) Nature, tout à la joie.
(4) Par son art subtil. Le manuscrit 14972 porte : *par son soustil latin.*
(5) Ms 14972 : *repest.*
(6) F° 66 r°, vers 24. Voyez dans le *Bulletin de la Société des Anciens Textes français,* 1876, p. 112, le même texte, publié d'après le manuscrit 189 d'Épinal.
(7) Les barons les plus savants. Le manuscrit 20045 porte : *vaillans.*

Et Porus par la cort va melencoliant.
A tant es .j. varlet decoste lui passant
Qui porte .j. arc d'auborc, de coi il va traiant (1) :
Pies et oisillons de collons (2) va tuant.
« Varlés », ce dist Porus, « par amors, vien avant;
Preste (3) moi cel archet. » — « Sire, je le creant. »
Et Pourus a pris l'arc, si le va entesant (4);
Dedans la coche mist .j. caillouel (5) pesant,
Et vat parmi la court, haut et bas regardant.
Sus la chambre Venus voit .j. paon alant,
Qui, par devant la keue, s'aloit molt cointoiant,
La roue et la ventaille encontrement faisant (6).
« Sire », dist Cassanius, « traiés (7), à mon guarant. »
— « Non ferai », dist Porus, « ne seroit avenant. »
— « Si ferez », dist li vieux, « ne l'alez espargnant;
Encore en a leans (8) plus de XXX volant. »
Porus entoise et trest (9), bien le va avisant;
Le paoncel ataint en la teste devant,
Les ieux li fist sallir, le cervel li espant;
Li paons chiet aval, des elles (10) fretillant.
Seingnors et damoizelles i vienent acorant,
Et Fezonnas la belle, qui fet molt bon senblant;
Porus prist par la main, si li dist en riant :
« Sire, vous estes pris mon domage fazant. »
— « Dame », ce dist Porus, « la merci en demant.
Si me rent à vous pris de ce jor en avant. »
— « Sire », dist la pucelle, « et je plus ne demant.
Je retaing le prisson (11) jusques acontrement (12). »

(1) Voici qu'un varlet passe à côté de lui, portant un arc d'aubour, avec lequel il lance des traits.

(2) Cette expression bizarre désigne des pigeonneaux. Le vers tout entier manque dans le manuscrit 20045.

(3) F° 66 v°.

(4) Il tend l'arc.

(5) Caillou.

(6) Un paon qui, la (ms 20045 : *sa*) queue ramenée en avant, se promenait fièrement, faisant la roue et l'éventail (*l'aventaille ?*).

(7) Tirez.

(8) Ms 20045 : *seans* (céans).

(9) Porus tend l'arc et tire.

(10) Ailes.

(11) Prisonnier.

(12) Arrangement (en justice).

Ansi fu li paons à sa mort conjoïs.
En la cuisine fu par .j. varlet tramis.
Ver la salle s'en vont li Caldain et li Gris (1),
Grant honor s'entrefont, comme gent bien apris;
Aus tables vont seoir sus les riches tapis.
Les .iij. pucelles ont les .ij. prisonniers pris,
Entremellé se sont et au mengier assis.
De (2) geu et d'esbenoi (3), de soulas et de ris
Fasoient entremés (4), ansi com par devis (5),
Et de pensers, d'esgars et de gracieus dis.
« Sire », dist Fezonnas, « mon paon est ocis. »
— « Dame », ce dist Porus, « et, se g'i ai mespris,
Miens en est li meffez, et vostre la mercis (6).
C'est bien droit que je soie du tout vostre sougis (7),
Et, après ceste guerre, si serai vos amis,
S'il plet au destinées que je en eschape vis.
Mes encontre reson ne vous doi estre aidis (8). »
— « Sire », dist la pucelle, « jà ne fassiés vous pis ! (9)
Et bien sachiés que molt i voudroie avoir mis
Par si que ne fussiés du tout nostre ennemis (10).
Et Cassanius escrie : « Est li. paons rostis ? »
— « Oïl », dist li varlés, « et brochies et farcis. »
— « Singneur », dist li villars, « par mes dieux, je vous (11) dis
C'on doit fere au paon l'usage du païs :
Chascuns i doit vouer son bon et son avis.
Laans (12) a des plus preus c'on peüst trouver vis (13);

(1) Grecs.
(2) F° 67 r°.
(3) Divertissement.
(4) Intermède (en attendant que l'on serve le paon).
(5) *Par devis,* à plaisir.
(6) Si j'ai mal agi, tout le tort est de mon côté, toute l'amabilité (de m'avoir pardonné) est du vôtre.
(7) Sujet.
(8) Mais je ne dois pas être votre partisan (*aidif*) contre *raison*.
(9) Je vous souhaite de ne jamais agir plus mal (que vous n'avez fait en tuant mon paon).
(10) Sachez que je sacrifierais beaucoup de ce que je possède pour que vous ne soyez pas mon ennemi. Le manuscrit 20045 porte : *Par si que vous fussiés à tous jours nos amis.*
(11) Ms 14972 : *Vi.*
(12) Ms 20045 : *Céans.*
(13) Il y a ici des hommes, les plus preux qui soient sur la terre.

A ceste table siest (1) outrages et despis,
Prouesse, et Hardemens, qui est ses ainés fis,
Et vigeurs et villesce (j'en sui li pis partis),
Et biautez et jonesce, et amie et amis.
C'est quanque afiert en armes, quant hiaumes est vestis (2). »
Adons i out risée, chacuns est esbaudis,
Et responnent (3) ensemble : « Jà n'en soit contredis ! »
— « Singnor », dist Cassanius, « puisque chascuns l'otrie,
Je los que nous tenons la jornée envoisie (4).
Et vous, sire Pourus, par amors vous en prie,
Qu'otez de vostre cuer toute mérancolie.
Vos (5) serés delivrés, j'en ai nouvelle oïe,
Et, par trestous mes dieus, je ne voudroie mie
Que j'eüsse vostre ost en ma prison loie
Par tel couvant com je vous ai en ma bailie (6) :
Trop seroit la citez d'Epheson desgarnie;
La vostre grant proesse a la nostre abessie (7). »
— « Sire », ce dist Porus, « n'est drois que vous desdie (8);
Mes je voudroie bien tous les jors de ma vie
User mon convenant en ceste compaingnie,
Par si que d'entre nous fust la guerre faillie (9). »
— « Vasal », dit Cassanius, « vous dites cortoisie. »
Lors escrie Elyost, qui est jone (10) et jolie,
(C'estoit une pucelle de molt haute lingnie
Qui cervoit Gadifier et sa suer Fesonnie) :
— « Aportez le paon au droit de Mesonnie (11). »
La pucelle se lieve et uns juglers la guie (12),

(1) *Sied*, est assis.

(2) C'est tout ce qu'il faut à un chevalier quand il a revêtu son heaume. La plaisanterie est celle-ci : il est à table, avec des jeunes filles, etc.; au lieu de dire : j'ai tout ce qu'il faut pour festoyer, il dit : j'ai tout ce qu'il faut pour me battre.

(3) Répondent.

(4) Je suis d'avis que nous passions une journée joyeuse.

(5) F° 67 v°.

(6) Au prix où j'ai payé votre capture (en blessés et en morts), je ne voudrais pas avoir toute votre armée en ma prison.

(7) Abaissée.

(8) Il ne serait pas poli de ma part de vous contredire (Ms 20045 : *c'on vous desdie*).

(9) Pourvu que la paix fût faite entre nous. Ms 20045 : *Par ensi que de nous fust la guerre finie*.

(10) Ms 20045 : *noble*.

(11) Suivant l'usage de Mésonnie.

(12) Un jongleur (Ms 20045 : *jougleres*) la précède.

Devant li vat jouant à une chifonie (1);
Par devant Cassanius estoit agenoillie;
Li villars s'esjoït et de fin cuer s'escrie :
« C'est la viande au preus, à ceux qui ont envie (2),
Si doit on bien vouer et paier aatie (3)
Et d'armes et d'amors et de chevallerie,
Et je commencerai premiers la vouerie. »
— « Sire », dist Elios au vaillanst Cassanius,
« Vous estes li annés (4), si seez au desus,
Je vous commans le veu : estes vous porvëus? »
— « Belle », dist li villars, « n'i doi mestre refus.
Mez je veu et promès à nostre deu Marcus
Qu'à la grosse bataille, quant li rois iert venus,
Se par nous est li chanz desconfis et tenus (5),
Et (6) je truis à meschief le riche roi Clarvus,
Que il soit entrepris ne entre piés chëus (7),
Qu'il sera de par moi aidiés et secourus
Tant qu'il iert à guarant; puis me trerai en sus (8),
Et tout ce cera fet por l'amor de Porus
Qui est par sa proesse et pris et retenus. »
— Et Pourus li respont, qui ne fu mie mus (9) :
« Biaus sire, grant merciz, et de tant et de plus.
C'il avient que se soit, que jà nel voie nus (10),
Ancor vos en sera li guerredons (11) randus :
Car bonstez ne bons dis ne puest estre perdus (12). »

Suivent les vœux d'Aristée, de Perdicas, de Fezonnie

(1) *Symphonie*, instrument de musique.

(2) Désir de faire de grandes choses? Le manuscrit 20045 porte : *amie*.

(3) Maintenant il faut faire des *vœux* (sensationnels) et lancer des défis (extraordinaires).

(4) Aîné.

(5) Si nous sommes vainqueurs. Ms 20045 : *desconfis et vaincus*.

(6) F° 68 r°.

(7) Si je trouve le riche roi Clarvus en fâcheuse situation, entouré d'ennemis ou tombé à terre. Ms 20045 : *En peril de son cors ne entre piés chëus*.

(8) Jusqu'à ce qu'il soit en sécurité; ensuite, je me retirerai.

(9) Muet.

(10) Et que personne ne s'en aperçoive. Ms 20045 : *qu'ensi soit*.

(11) Récompense.

(12) Ms 20045. *Car bons dis ne bons fais ne fu onques perdus*.

(qui « voue » de n'accepter un mari que de la main d'Alexandre).

Devant (1) Pourus revient Elios arester (2) :
« Sire », dist la pucelle, laissiés vostre muser (3) :
Si paiés au paon le droit d'aventurer. »
— « Belle », ce dist Porus, « je ne m'en doi meller
De veu ne de promesse, car je n'ai que donner,
Tant com je soie pris; mez, à mon delivrer,
Me voudrai, se je puis, en veu vous acorder (4).
Et si, ne sas en moi ne veer ne trouver (5)
Ne veu ne aventure que je puisse vouer. »

Floridas fait alors l'éloge de Porus et l'exhorte à « vouer ». Porus répond. Floridas insiste.

Et (6) quant Porus l'entent, color prent à muer;
Uns desirier d'amors li vat on cuer entrer
Que (7) pour Fesonnias prenoit molt à chauffer (8),
Si en voudra son veu efforcier et doubler,
Et, quant force d'Amors le veust endoctriner,
A très haute proesse le convendra voer.
Elios le semont et prant à engrecer (9) :
« Biaux sire, cestui veu ne povés trespasser. »
— « Belle », ce dist Porus, « bien m'i veul acorder.
Je veu et si promés et veul encor jurer
A vaincre la bataille, se dieux me veust sauver
De mort et de meschief (10) et de menbre afoler (11);
Et à Emenidon voudrai promiers jouster,

(1) F° 69 r°, vers 5.
(2) Ms 20045 : *Droit par devant Porrus vient Elyos ester.*
(3) Mélancolie.
(4) Ms 20045 : *à vous tous acorder.*
(5) Je ne sais ni refuser ni trouver un vœu.
(6) F° 69 r°, vers 29.
(7) F° 69 v°.
(8) Ms 14972 : *eschauffer.*
(9) Presser.
(10) Accident.
(11) Blesser.

Et s'aurai son cheval, qui qu'an doie peser (1). »

Suivent quatre vers prononcés par Lyone.

Quant Pourus ou voué, chascuns le resgarda (2),
Et puis dient entr'eus : « Outrageus veu ci a,
N'onques mes chevalier si hardi ne voua.
Où sera pris li cors qui ceu asevira (3),
Grant paine, grant ëur, grant force i convendra.

Les vers suivants ne font que délayer cette idée.

Fezonne (4) le regarde et .j. petit pensa
Qu'il n'est pas sanz grant cuer, qui tel fés enpris a (5);
Eureuse iert la dame qui tel mari aura.
S'il ne parest si biaus, si grant vigor il a
Que desus tous les autres sa proesse para (6).
Molt est liie (7) la dame, quant on dist que ves la (8)
Celi (9) que le plus bel et le plus loial a.

Ici se trouvent, dans le manuscrit 14972, une dizaine de vers qui sont évidemment en contradiction avec ce qui précède et qui, dans le manuscrit 20045, sont placés dans la bouche d'Ydorus. Le copiste du manuscrit 14972 a sauté un feuillet.

Suivent divers vœux, ceux de Lioines, du Baudrain, de Gadifier, etc. Ce n'est que dans le manuscrit 20045 que

(1) Ms 20045 : *quoi qu'il doie couster.*
(2) *Ibid.* : *s'esmerveilla.*
(3) Accomplira.
(4) F° 69 v°, vers 24.
(5) Entrepris. *Fés,* faix : charge.
(6) Ces deux vers signifient que Prouesse passe Beauté. Le manuscrit 20045 délaie cette idée (je modifie l'ordre des vers) :

*Si ne parest si biaus, si grant proiaice y a,*
*Et en jeu et en fieste cescuns le loera.*
*Biautés faut à maint homme, mès proece y vivra.*
*Et, se l'hons est biaus, tous jours embielira.*

(7) Heureuse.
(8) Voilà.
(9) Celle.

l'on lit le vœu suivant, prononcé par Edea et qui, introduit par Brisebarre, sera le point de départ du poème *Le Restor du Paon,* composé par lui, et qui est, comme on l'a vu, la continuation des *Vœux du Paon.*

Et (1) Elyos en vint par devant Edea.
« Dame », dist la pucelle, « or vous tournés deça;
Si voés au paon chose k'il vous plaira. »
— « Certes (2), ce dist la dame, nel refuserai jà,
Et jou veu au paon que restorés sera
Del plus fin or d'Arrabe que on trouver pora;
Sour .j. piler de marbre uns ouvriers le metra.
Si sera le restor; ensi en souvenra
A celui et à celle ki le paon vera.

On se met à table.

Or (3) sont li Greu (4) en joie; mangiés est li paons :
Or li veu sont voué par diverses resons.

Le poème va maintenant nous raconter leur accomplissement.

Avant d'aller accomplir son vœu, Lioines réunit ses amis, puis part seul d'Ephezon, va trouver Alexandre et lui annonce qu'il veut jouter avec le fils aîné de Clarvus, Canaus. Arrivé au camp de celui-ci, il mande par un valet celui qu'il a dessein de combattre. Sur ces entrefaites, Mercien revient au camp avec son prisonnier Bétis; ils conversent ensemble.

La joute commence entre Lioines et Canaus; chacun d'eux est renversé de son cheval. On songe à conclure une trêve. Mercien propose à Clarvus de reconduire son

(1) Ms 20045, f° 53 r°, vers 13.
(2) Ms : *Douce ?*
(3) Ms 14972, f° 73 v°.
(4) Grecs.

prisonnier à Ephezon et de discuter avec les chefs ennemis les conditions d'une suspension d'armes. En attendant, Bétis sera traité avec une grande courtoisie. Clarvus ayant consenti, Mercien se met en route, arrive à Ephezon; les dames descendent au devant de lui. Il s'entretient avec elles, avec Porus et le Baudrain, confère avec Cassanius qui, après avoir consulté son conseil, lui accorde l'échange de deux prisonniers, le Baudrain et Porus, contre son neveu Bétis. Il consent à une trêve qui doit durer jusqu'au lundi suivant. Le samedi il y aura « parlement ». Mercien retourne au camp de Clarvus, auquel il rend compte de sa mission, délivre Bétis et le reconduit à Ephezon, où il déclare à Cassanius que, comme lui, il désirerait la paix, mais que Clarvus veut la continuation de la guerre. Avant de quitter Ephezon, Porus voit Fézonie en cachette; elle lui reproche, mais sur le ton de l'amitié, la mort de son paon favori. Porus, en compensation, promet d'être « son chevalier tous les jours de sa vie ». Il l'aime, et elle ne lui dissimule pas qu'il est payé de retour. Avant de la quitter, Porus l'embrasse et emporte son image au fond de son cœur. Ceci est exprimé en des vers assez délicats :

Congié (1) a pris Pourus et paié son ostage (2) :
Pensée et volenté y a mis en paage (3).
Més aveo lui emporte .j. tres bel contregage :
L'ymagynacion (4) du gracieux visage
Ma dame Fezonnas, qui est belle à outrage (5).
Or la voit quant il veust, si a tel aventage,
Des biaux ieux de son cuer, qui ne sont pas volage;
Mesdisant ne li pevent tolir (6) cest aventage.

(1) Ms 14972, f° 84 v°.
(2) Hospitalité.
(3) Paiement.
(4) Souvenir.
(5) *Belle à outrage*, excessivement belle.
(6) Enlever.

De son côté, le Baudrain fait ses adieux à Edea.

Nous sommes, d'Éphezon, transportés dans le camp de Clarvus. Des discours moraux s'échangent entre celui-ci et Mercien. On y trouve des sentences comme la suivante :

Or (1) le sai vraiement, c'est bien chose esclairie (2),
Que miex vaut bonne gent, de longue main norie,
Que trestout l'or du mont (3) en une enfermerie (4).

Clarvus prépare son plan de combat pour le mardi, jour où expire la trêve, et distribue ses « batailles » (5) entre Porus, le Baudrain, Canaus, Calios, Salphadin, puis donne ses ordres, exhorte ses troupes. Mercien fait dresser l'étendard.

Dans l'autre camp, Alexandre harangue aussi ses soldats, se met en marche vers Ephezon, passe le Faron, et Cassanius, prévenu de son arrivée, descend avec ses hommes au-devant de lui. On lui présente la belle Fezonnie, près de laquelle il s'assied pour deviser, « la prenant par la doie ». Le lendemain, on lui présente aussi Porus et le Baudrain qui s'apprêtent à rejoindre Clarvus. Puis il tient conseil avec Cassanius, Bétis et Gadifier. De nouveau, avant de quitter Fezonnie, Porus lui adresse des paroles d'amour.

Nous sommes ramenés au camp de Clarvus, où Porus et le Baudrain sont assez mal accueillis, puis nous revenons auprès d'Alexandre, qui prend ses dispositions de combat, bientôt rejoint par les troupes qui occupaient Ephezon. Les deux armées sont maintenant en présence. Porus, se détachant du gros des troupes, provoque

(1) Ms 14972, f° 85 v°.
(2) Certaine.
(3) Monde.
(4) Coffre-fort.
(5) Corps de troupes.

Eumenidon et accomplit son vœu en luttant contre lui. Mais, avant que la joute ait été décidée en faveur de l'un ou de l'autre, la mêlée générale s'engage, longuement décrite, chaque *bataille* ayant sa laisse, et avidement suivie du haut des remparts par les trois pucelles qui en commentent les péripéties. Clarvus est aux prises avec Cassanius et va succomber, mais son adversaire arrête le combat, le fait remonter sur son cheval, et s'acquitte ainsi du vœu qu'il avait formulé sur le paon. Le Baudrain se mesure avec Alexandre et s'empare de son épée, et ainsi accomplit à son tour son vœu.

Devant (1) les demoiselles Ydoire et Fezonnor,
Qui lieent (2) ais fenestres en l'ombre d'un aubor,
Commencent li Grieu (3) molt perilleux estor (4).

La bataille se poursuit. Clarvus et le Baudrain sont défaits, et Gadifier lui aussi accomplit son vœu. L'admiration des pucelles redouble à la vue des exploits de Cassanius et de Porus. J'abrège un long récit des combats livrés sous les murs d'Ephezon, au cours desquels Clarvus est tué par Cassanius. Les Indiens sont en déroute. En vain Porus lutte en désespéré et cherche la mort pour ne pas survivre à la défaite. S'attaquant à Eumenidon, il le fait tomber de cheval, et, celui-ci ayant retrouvé une autre monture, il l'attaque de nouveau. Maintenant c'est avec Alexandre qu'il lutte; il abat le roi de Macédoine, dont le cheval a la tête coupée.

Quant (5) Alixandres a la force connëue (6)
De Pourus, qui sa gent fiert (7) et mehaingne (8) et tue,

(1) Ms 14972, f° 111 r°.
(2) Sont étendues.
(3) Grecs.
(4) Combat.
(5) Ms 14972, f° 125 r°, vers 28.
(6) Ms 20045 : *Si tost qu'Alixandre ot la force connëue.*
(7) Frappe.
(8) Blesse.

Le (1) destrier où il sist des esperons arguë (2),
Et li va au devant, el poing l'espée nue.
Porus, qui rout la soie contremont estendue (3),
Li donne sor le hiaume tel coup en sa venue
Qu'il en abat le cercle, et la targe a fendue.
Devant l'arson princier (4) est l'espée corue :
Au cheval Alixandre a la teste tolue,
Et li rois est chëus adans (5) sus l'erbe drue.
Lors vëissiés c'eschielle (6) dolante et esperdue,
La Porus, par semblant, saine, hetie et drue (7).
Cis cous a si lor force alevée et crëue (8)
Que grand part d'eus escrient : « Avant ! l'eure est venue
Que cest ost contraire desconfite iert et vaincue,
La citez d'Efezon contre terre abatue,
Et la gent qui la garde escorchie ou pendue.
Pourus aint (9) Fezonnas, si en fera sa drue :
Or soit del cors honnis qui ne s'i esvertue,
Tant que ceste bezoingne soit isi (10) avenue ! »
Lors oissiés grant noise (11), si comme on crie et hue,
Et rapersenefiés (12) bataille bien ferue,
Tant (13) hyaume decerclé, tante lance rompue,
Tant chevalier gisant mort sus l'herbe drue,
C'un home espoventast seulement la veue (14).
Les Yndois le roi voient qui jadis conquist Tir
Par son grant hardement contre terre gesir;

(1) F° 125 v°.

(2) Presse, aiguillonne.

(3) Porus, qui de son côté (*rout*, de : ravoir) avait relevé la sienne.

(4) L'arçon de la selle du prince? Ms 20045 : *premier*.

(5) Tombé face contre terre.

(6) Alors vous auriez pu voir le corps de troupes qu'il commandait (son *échelle*) désolé et éperdu.

(7) Celui de Porus (son *échelle*), d'apparence, fort, en bon état et bien fourni.

(8) Ce coup a tellement augmenté et accru leur force. — Les vers suivants, mal disposés dans le ms, semblent corrompus.

(9) Aime.

(10) Ainsi. Ms 20045 : *ensi*.

(11) Alors vous auriez pu entendre un grand bruit.

(12) Vous auriez vu de nouveau (Ms 20045 : *raperçëussiez*).

(13) Tant de.

(14) Tellement qu'un homme se fût épouvanté, rien que de le voir.

Commununement commencent Porus à benëir (1),
Qui pout (2) Emenidon son bon cheval tolir,
A .ij. fois ensuant l'avoit jus fet flatir (3).
Si durement se prent leur gent à esbaudir (4)
Qu'an (5) criant lor ensaingnes (6), c'on puest de loin oïr,
Font plussers des fuians (7) ariere revenir.
Por sauver Alixandre et por son cors garir (8),
Oissiés les tabors (9) et trompes retentir,
Et vëissiés (10) d'espées menuement (11) ferir,
Hachestes et coustiaux sus atre resortir (12),
Haubergons et gorgières fauscer et desmentir (13),
Homes mors et navrés contre terre gisir,
Sans (14) vermeil couloré fors de plaes issir
Et fere au desvaler l'erbe verde rougir.
Le viguereux Pourus, qui por autre envaïr (15)
Out laissié Alixandre, où ne pout avenir (16),
Desirans de son veu la jornée acomplir (17),
Par les plus drues presses aler et revenir,
Les miex vaillans de cuer vistement asallir,
Hiaumes oster de testes, escus aus poins saisir,
La champaingne (18) entor lui de chevaliers couvrir
Qu'il abat des destriers em peril de morir;

(1) Ils commencent tous à couvrir Porus de bénédictions.

(2) Put.

(3) Deux fois de suite l'avait renversé à terre.

(4) Se réjouir.

(5) F° 126 r°.

(6) Cri de guerre.

(7) Un certain nombre de fuyards.

(8) Préserver.

(9) Vous auriez pu entendre les tambours.

(10) Vous auriez vu.

(11) A coups redoublés.

(12) Hachettes et couteaux rebondir les uns sur les autres. Au lieu de *atre* (autre), le manuscrit 20045 porte : *acier*.

(13) Se fausser et se briser.

(14) Sang.

(15) Attaquer.

(16) Il ne peut parvenir jusqu'à Alexandre (à cause de la presse).

(17) Voulant accomplir son vœu ce jour-là. Ou bien : désirant, pour réaliser son vœu, obtenir la victoire.

(18) Campagne.

Riens n'a ver lui durée qu'il puisse aconsuir (1);
Sa trés aspre vistesse, dont il est au guenchir (2),
Fet au lonc des batailles homes armez vertir (3),
Les uns d'eus trestorner, les autres resortir (4).
A briés mos (5) puest on dire, se on n'en veust mentir,
Que c'il out folement voué à son plaisir
(S'aucun dist qu'il ne puisse à celle fin venir),
Au mains au miex faissant le devroit on tenir (6) :
Car (7) puis que (8) Dieux out fet Adant à son plaisir,
Et Eve, sa moillier (9) por compaingne tenir,
Ne nasqui chevalier qui en fet maintenir
D'une seule jornée pëust autant sofrir.

Ici commence l'énumération des neuf preux si souvent cités depuis et qui sont classés pour la première fois, à ce qu'il semble, dans les *Vœux du Paon,* dans l'ordre qu'il conserveront désormais.

Voirs (10) est qu'Ector fu preus (11) desmesurement (12).
Car, si com li prophete (13) nous vont ramentevant (14),
Quant li rois Menelaus, o son efforcement (15),
Vint assegier en Troie le noble roi Priant
Por Elayne, sa fame, qu'il amoit durement,
Que Paris out ravie ainz cel assemblement (16),

(1) Aucune chose qu'il puisse atteindre n'est capable de lui résister.
(2) *Au guenchir*, au moment où il fait tourner son cheval.
(3) Tourner.
(4) Ms 20045 : *Li uns fait trestourner, les autres fait fuir.*
(5) En un mot.
(6) Son vœu était fou, puisqu'il n'a pu le réaliser : mais on doit dire qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour l'accomplir.
(7) Le passage suivant a été publié, d'après le manuscrit B. N. F. Fr. 1590, par Paul Meyer (*Bulletin de la Société des Anciens Textes français*, 1883, p. 49).
(8) Depuis que.
(9) Épouse.
(10) Ms 14972, f° 126 v°.
(11) Ms 14972 : *larges.*
(12) Corriger : *desmesuréement* (le vers est faux).
(13) Ms 14972 : *poestes.*
(14) Rappelant.
(15) Avec ses armées. Ms 14972 : *a son efforcement.*
(16) Avant cette guerre.

Hector de la cité prist le gouvernement;
Es issues qu'on fist par son enortement (1)
Tua .XIX. (2) rois sus son cors deffendant
Et amiraus et conte, ce croi-je, plus de .C.;
Puis l'ocist Archiles molt traitreusement.

Alixandre li roys (3), dont je vois ci parlant,
Qui vainqui Nicolas et Daire le persant
Et oscist la vermine des desers d'Oriant (4),
Et saisit Babiloine, la fort cité plesant,
Où il morust après par empoisonnement,
Dedans .XII. ans conquist (5) très vigueureussement
Quanque (6) l'on puest trouver desous le firmament.
N'ancor ne li plust mie, ains dist apertement (7)
A ces barons, .j. jour qu'il tenoit parlement,
Qu'il avoit poi (8) de terre en son gouvernement.

César prist Angleterre, qui tout communement
Iert (9) nommée Bretaingne; il ala longuement
Et soumist aux Roumains le roi Casibalant.
Pompée, son serouge (10), qui l'aloit guerroiant
Desconfist il en Gresse et tel planté (11) de gent
Qu'il n'est home qui onques en veïst autretant.
Puis prist Alixandrie, la riche et la menant (12),
Aufrique, Arabe, Égypte et Surie ensement (13),
Et les ylles de mer de ci en Occidant (14).

(1) Conseil.
(2) Ms 20045 : XXII.
(3) Ms 14972 : *le large.*
(4) Ms 20045 : *Et occist le marmore es desers d'Abilant.*
(5) Ms 14972 : *Reconquist en .XII. ans.*
(6) Tout ce que.
(7) Et encore cela ne lui suffisait-il pas, mais il dit ouvertement (Ms 20045 : *outréement*).
(8) Peu.
(9) Était.
(10) Beau-frère.
(11) Quantité.
(12) Puissante.
(13) Aussi.
(14) De là jusqu'en Occident.

Paien (1) furent cil .iij., dont je puis dire tant
Que millors ne naqui après eus ne devant.

Escrist truis (2) en la Bible et el (3) viés Testament
Les nons des .iij. Juïs (4) qui ansïenement
Firent tant c'on les loue partout communement,
Et louera, je croi, juq'au definement (5).

Josué vous devons nommer premièrement.
Par sa sainte priere, par son souhaitement (6),
Partit le flun (7) Jordain à travers droitement,
Et passèrent à sec, sans nul encombrement
Les Juïs qu'il avoit en son commandement.
Vers midi guerroia cil proudons (8) longuement,
Où .XII. (9) roi conquist [assez] parfectement (10),
Lesquez il destruisit tous asez (11) honteusement,
Et ne lor laissa terre, cité ne chasement (12)
Qu'il ne fëist torner à son coumandement.

David remist à mort Goulias le jaiant (13),
Qui de lonc out .vij. coutes, ou plus, mien esciant (14);
Et maint felon paien fist venir à noiant,
Et fu en grans batailles partout si bien cheant (15)
C'onques hons nel pout rendre vaincu ne recreant.
De cestui puest chascuns dire certainement
Qu'il fu .j. sains pichieres (16) de hardi convenant (17).

(1) Ms 14972, fo 127 ro.
(2) Je trouve.
(3) Ms 14972 : *es*.
(4) Juifs.
(5) Jusqu'au bout.
(6) Souhait.
(7) Ms 14972 : *du* flun (fleuve).
(8) Ce héros.
(9) Ms 14972 : .XLI.
(10) Ms 20045 : *certainement*.
(11) Corriger : très, pour la mesure.
(12) Possession.
(13) Géant. Ms 14972 : *Goulias Brialant*.
(14) Qui avait sept coudées (Ms 20045 : *toises*), ou (ms 20045 : *et*) plus, à ma connaissance.
(15) Chanceux.
(16) Pécheur.
(17) Ms 20045 : *contenant*.

Judas Macabeüs restoit (1) de tel talant
Que, se tous ceus del sciecle li fucent au devant,
Armez com par bataille fellenesse et nuisant (2),
Jà, tant comme il ëust o (3) soi de remenant
Un home contre .X., nel veïst on fuiant (4).
Cil Judas Makabée, dont je vois rimoiant,
Mist Apolinius à mort en combatant.
S'ocist (5) Anthiocus qui l'aloit guerroiant (6),
Et Nicanor ausi, et maint autre tirant.

Trois crestiiens resai (7) teus (8) c'onques hons vivant
Ne vist nul (9) millor d'eus porter hiaume luisant (10).

D'Artus qui tint Bretaingne va le bruit tesmoignant
Que il mata Ruton, .j. jaiant, en plain champt,
Qui tant par estoit fort (11), fier et outrecuidant
Que de barbe de rois fist fere .j. vestement,
Liquel roy li estoient par force obeïssant;
Si vout avoir l'Artus, mais il i fust faillant (12).
Sur le mont saint Michiel en rocist (13) .j. si grant
Que tuit cil del païs en furent mervillant.
En plusseurs autres lieux, si l'estoire ne ment,
Vainqui cis rois Artus maint prince outrecuidant.

Charles ki douce France ot tout à son commant (14)
Suppedita (15) Espaigne, dont morust Azolant,
Desiier de Pavie toli son tenement (16),

(1) Était de son côté (*re*). Ms 20045 : *estoit*.
(2) Bataille cruelle et violente, lutte sans merci.
(3) Ms 14972 : *ou*.
(4) Judas Macchabée, eût-il eu contre lui tous les soldats du monde, pourvu qu'il lui fût resté un homme contre dix, on ne l'eût pas vu fuir.
(5) Il tua aussi.
(6) Ms 14972, f° 127 v°.
(7) Je sais aussi.
(8) Tels.
(9) Ms 14972 : *a*.
(10) Ces trois chrétiens étaient tels que personne au monde n'a vu plus brave qu'eux porter le heaume luisant.
(11) *Par* retombe sur *fort*.
(12) Il voulut aussi avoir celle (la barbe) d'Artus, mais il n'y réussit pas.
(13) Il tua de nouveau.
(14) Ms 14972 : *Charlemaingne de France out tout à son commant*.
(15) Subjugua.
(16) A Desier, de Pavie, il enleva ses possessions.

Et sormonta les Saines (1) si très parfetement
Par maintes grant batailles, par maint toueillement (2)
Qu'ils furent, maugrés eus, à son commandement.
El lieu où Dieux morust por nostre sauvement
Remist il le bastesme et le saint sacrement (3).

Bien redoit on nommer haut et apertement
Godefroi de Bouillon, qui, par son hardement,
Es plains (4) de Roumenie desconfist Solimant,
Et, devant Anthioche, l'amirant Corberant,
Le jor que on (5) ocist le fil au roy Soudant.
De Jerusalem out puis le couronnement,
Et en fu reis (6) clamez .j. an tant seulement:

Or ai-je devisé tout ordonéement
Les (7) .IX. millors qui fucent puis le coumencement (8)
Que Dieux out fet le ciel et la terre et le vent (9).
Il se maintiendrent bien et asés longuement;
Mais onques (10) en lor vies, en .j. jor seulement,
Ne souffrirent tel paine ne tel encombrement,
Ne tant de paine n'ourent en jor de lor vivant,
Com Porrus, qui ainz (11) out voué si hautement,
Por les dames qui estoient devant lui en presant,
Souffri en la jornée dont je taing parlement.

Or (12) fu, si com j'ai dist, Porus el grant estor (13),

(1) Saxons.
(2) Engagements. Ms 20045 : *aïrement.*
(3) Il rétablit le baptême et le Saint-Sacrement (en reconquérant les lieux saints sur les infidèles).
(4) Plaines.
(5) Ms 14972 : *il.*
(6) Roi.
(7) Ms 14972, f° 128 r°.
(8) Ms 14972 : *commandement.*
(9) Ms 14972 :

*Que Dieux out fet et le vent et la terre*
*Ne qu'il out fet le tour du firmament.*

(10) Jamais.
(11) Auparavant.
(12) Ici s'arrête la publication de Paul Meyer.
(13) Ms 14972 : *fort.*

Où l'en peüst trouver maint hardi poingneor (1),
Maint vaillant prince, maint duc et maint contor (2).
Là fiert (3) et tue et maille (4), par si très grant vigor
Qu'espoentez en sont des Grieus tuist li millor (5).
Si home, d'autre part, resont (6) en tel labor
Qu'il ne finent ne cessent de chaspler celui or (7)
Por oscire Alixandre le riche empereor (8),
Que li plus reposé se baingnent en suor (9):
Car li trés nobles rois, qui fu bon fereor (10)
Et sout de l'escremie (11), dont apris out maint jor,
Ne se laisse aprochier ne prendre à nul des lor...
Ainz entoise souvent le branc sarezinor (12)
Et fiert sus celle gent ver cui n'ot point d'amor,
Par si trés grant vertu et si trés grant vigor
Que s'alaine li moille (13) le noir et la blanchor.
A destre et à senestre sont ci deffendeor (14)
Qui descendent espée sur hiaumes pains à flor (15),
Desqués il ist fumée (16) et si fiere chalor
Qu'il semble que chascun ait la bouche d'un for (17).
Chascuns (18) i a afere, nuis n'i est à sejor (19);
A tel meschief i sont li duc et li contor,
Et, d'une part et d'autre, chascuns, por son singnor,
Tant i souffrent de poine, tant i ont de langor,
Que je ne croi que nus poïst soffrir gringnor (20).

(1) Combattant.
(2) Conte.
(3) Frappe.
(4) Assomme.
(5) Tous les meilleurs des Grecs.
(6) Sont, de leur côté (*re*).
(7) Qu'ils ne cessent de se battre de ce côté.
(8) Ms 14972 : *Alixandre qu'il asaillent entor.*
(9) Les plus dispos sont baignés de sueur.
(10) Combattant.
(11) Et qui savait l'escrime.
(12) Mais il brandit souvent son épée sarrasine.
(13) Son haleine lui mouille.
(14) Ses (ms 20045 : *bons*) défenseurs.
(15) Qui abattent leurs épées (ms 20045 : *si se fièrent des brans*) sur les heaumes.
(16) Desquels il sort de la fumée.
(17) Four.
(18) F° 128 v°.
(19) Personne n'a de repos.
(20) Que je ne crois pas que personne pourrait supporter une peine plus grande.

Les trompes, li flageus (1), li cor et li tabor
Sonnent plus haut assez et à gringnor freor (2)
Et plus oriblement qu'il n'orent fet le jor (3);
Car li gentil de cuer, li bon combateor,
Li vaillant damoizel, li noble poingneor,
Ausqués (4) chose que soit ne puest fere peor,
Ne ne s'enorgueillissent quant il ont le millor (5),
Akeurent celle part où voient l'oriflor (6)
Au bon roi qui conquisse out toute Ynde major,
Les uns pour lui aidier à force et à vigor,
Et les autres por fere qu'il en ait le pior (7).

C'est ainsi que la bataille continue. Jamais il n'y eut telle mêlée.

Que (8) puis que (9) Dieu out fait de l'iaue le vin,
Le jor qu'il fust au noces du saint archedeclin (10),
Ne fut vëue telle, nes (11) dès le temps Kayn (12).

Nouveaux exploits de Porus, qui engage un combat singulier avec Cassaniusa, près l'avoir défié, et l'abat. Porus lui adresse un discours très courtois et poursuit le cours de ses hauts faits. Mais il est grièvement blessé par Emenidon et a « l'os de la jambe rompu outreement ». Les Grecs reprennent l'avantage. Porus, fait prisonnier, est présenté au roi de Macédoine qui l'accueille très courtoisement : « Remenez (13) avec moi, lui dit-il, prenez la belle feme (14), si soiez acordez ». La guerre est terminée. Clar-

(1) Flageolet.
(2) Avec un fracas plus grand.
(3) Ce jour-là.
(4) Auxquels.
(5) Et qui n'ont point d'orgueil excessif quand ils sont les plus forts.
(6) Oriflamme.
(7) *En avoir le pire*, succomber.
(8) Ms 14972, f° 128 v°.
(9) Depuis que.
(10) *Architriclin*, celui qui préside à l'ordonnance d'un festin.
(11) Pas même.
(12) Caïn. Le manuscrit 20045 remplace ces trois vers par les suivants :

*Que puis le tans k'Abiel fu occis de Caÿn.*
*N'en vit nus hons morteus tant gisant mort souvin.*

(13) Restez.
(14) Fézonnie.

vus l'Indois étant tué, rien ne s'oppose à une réconciliation générale. Elle a lieu en effet et sera scellée par un triple mariage.

Alexandre donne à Fezonnie son mari, Porus; à Edeas le sien, le Baudrain; et à Ydorus le sien, Bétis. Les pucelles acceptent avec reconnaissance et empressement. Porus blessé est ramené en voiture. Les dames le soignent et le *mire* répond de sa guérison prochaine. Après le défilé triomphal des vainqueurs, des fêtes célèbrent les trois mariages. Puis Alexandre quitte Ephezon.

Après (1) celle grant joie que on i demena,
Fist li rois esmouvoir (2) li grant ost qu'il guia (3),
La cité d'Efezon et les dames lessa;
Sa gent le petit pas et par ordre s'en va
Vers la grant Babylone où on l'empoisonna.
Las! dolant le domage quand il si tost fina(4),
Car, puis que li vrai Dieu le siecle comensa,
Tel prince ne nasqui ne jamais ne nestra.

C'est ainsi que se termine le manuscrit 14972. Mais le manuscrit 20045 finit autrement. Cassanius a été tué comme Clarvus et ses trois fils. On porte les cinq corps dans le temple de Diane (f° 115 r°). Puis Alexandre conclut avec Marcien une paix qui est célébrée par un grand repas (f° 116 r°). Tout le monde se rend au temple de Diane où ont lieu les obsèques de Cassanius, de Clarvus et de ses fils.

Cascuns (5) ot rice biere selon son avenant (6);
Puis couvri on cescune d'un drap d'or reluisant.

(1) Ms 14972, f° 138 r°.
(2) Mettre en marche.
(3) Commanda.
(4) Ce fut une douloureuse perte qu'il mourût si tôt.
(5) Ms 20045, f° 116 v°.
(6) Suivant son rang.

Poete et philosophe se vont apparellant (1),
Et apries le siervice vont les cors entierant...
Li roys (2) issi dou temple, plus n'i vait atendant;
Apries monte el destrier k'on li vait aprestant,
O lui les .XII. pers, ki le vont poursivant;
Cescuns ot boin cheval et isnel (3) et courant,
El palais d'Efezon furent tout repairant.

Après ces vers vient la suite de Brisebarre, le *Restor du Paon,* qui commence ainsi :

Signour (4), prince et baron et dames et bourgoys,
On dist en .j. proverbe (et si l'acorde drois) (5)
K'uiseuse est moult nuiseuse (6), et si dist li Englois,
Que poi vaut sens repus ne avoirs enfouois (7).
Dont cieus ki bien le set ne doit pas iestre cois (8);
Et Dieus, ki les biens donne et sans nombre et sans pois,
M'a donné par sa grasse engin (9) — c'est biaus envois (10) —
De rimer les biaus dis fais en hardis conrois (11).
Or faut en Alixandre encore uns moult biaus plois (12) :
Mes jou, ki sui nommés Brisebarre, à le foys (13),
Li voel mettre et enter (14), ançois que part li mois (15).
Bien fu dit k'Alixandre, li roys macédonois,
Convoita tout le monde (16)...

(1) Se préparant.
(2) Ms 20045, f° 117 r°.
(3) Rapide.
(4) Ms 20045, f° 117 r°.
(5) Et je reconnais que c'est vrai.
(6) Oisiveté (*uiseuse*) est très nuisible (*nuiseuse*).
(7) L'intelligence, quand elle est cachée (*repus*), et l'avoir, quand il est enfoui, n'ont que peu de valeur.
(8) Donc, celui qui est « savant » ne doit pas rester muet.
(9) Talent.
(10) C'est un riche don.
(11) Batailles (?).
(12) Or une expédition d'Alexandre n'a pas encore été racontée.
(13) Cette fois.
(14) Proprement : introduire (ici : introduire ce récit dans l'ensemble du roman d'Alexandre).
(15) Avant que le mois ne soit passé.
(16) Après ces premiers vers, Brisebarre résume brièvement le roman d'Alexandre et les *Vœux du Paon,* en un mot, comme il dit, tous les faits « *du devant contenus* ».

Brisebarre reporte à la fin du *Restor du Paon* la conclusion que Jacques de Longuyon avait mise aux *Vœux du Paon*, en disant en des termes presque semblables :

Et (1) li preus Alixandre en Babilone ala,
(Las ! pour quoi i aloit), où lui empuisonna.
Por force tout le monde [il] prist et conquesta,
Et lues (2) qu'il ot conquis, la mors le desevra (3).

Il ajoute :

Chi finent dou paon li veu c'on i voa.
Benoit soit qui de cuer pour celui priera
Qui la matere en prist d'Alixandre et rima,
Et qui en sa priere l'aconpaignera
Celui qui dou paon les [vœux] i ajousta
Et especialement [celui] qui i enta
Le restor du paon que cils entroublia
Qui tous les autres veus emprist et commença (4),
Et comment Marcien Elyot espousa,
Et comment E. (5) sa nièce maria
Au jone G. (6) quant à lui s'accorda.
Explicit dou paon; bien ait qui le lira,
Et qui en tous endrois li dit em prisera,
Et du bien doit on bien dire coi dire pieça (7).

## III

En analysant les *Vœux de Paon*, j'ai glissé rapidement sur une partie assez considérable du poème, celle qui contient les récits de batailles. Il s'y trouve, comme dans

(1) Ms 20045, fº 159 rº.
(2) *Lues que*, après que.
(3) Dépouilla.
(4) Et particulièrement celui qui y introduisit le *Restor du Paon*, que l'auteur des *Vœux du Paon* avait oublié.
(5) Eumenidon.
(6) Gadifier.
(7) Vers inintelligible. Peut-être faut-il lire : *c'on dit pieça*. Et de ce qui est bien, on doit dire le bien que l'on en dit depuis longtemps. Toute la fin du manuscrit est négligée.

la plupart des poèmes du Moyen Age, des longueurs, des redites, des banalités insipides pour nous, mais qui ne rebutaient pas l'attention patiente et curieuse de détails des lecteurs du temps. Ces batailles, le plus souvent, se décomposent, ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de le dire, en une succession de combats singuliers entre les protagonistes de l'action, combats dont le narrateur ne prend guère souci de varier les péripéties. Seuls les vilains y périssent en grand nombre. Mais les héros du roman, à part quelques blessures assez tôt guéries, sortent indemnes des mêlées les plus sanglantes et des duels les plus furieux. Seul, parmi les personnages de premier plan, le moins sympathique de tous, Clarvus l'Yndois (1), est tué (2).

Les combats se livrent avec une courtoisie toute chevaleresque. C'est avec le plus grand égard que sont traités les prisonniers. On voit le Baudrain et Porus reçus le plus gracieusement du monde par les trois pucelles, parmi lesquelles tous deux trouveront l'amante et bientôt l'épouse de leur choix. Les loisirs de la captivité, ils les passent à discuter avec les pucelles sur de subtils problèmes dont l'amour est l'objet, ou bien à pratiquer des jeux de société qui leur permettent de faire connaître, d'une manière plus ou moins détournée, leurs sentiments à la dame de leurs pensées.

On peut dire, d'une façon générale, que les *Vœux du*

(1) Dans le *Parfait du Paon*, Jehan de Le Mote représente Clarvus comme le plus avide des oppresseurs (vers 13138 et suivants) :

Cil qui tant amoit ses deniers,
Clarvus d'Ynde, là fut occis :
Onques n'eut homme en son paÿs
Qui de sa mort ne fust joians
Et qui n'en fust ses dieux loans.
Car onques Clarvus à nul jour
De desreuber ne fist sejour,
De tolir, de deshireter,
N'onques ne voloit rien donner :
Sa gent mist toute à povreté.

(2) Dans le remaniement de Brisebarre, trois des fils de Clarvus et Cassanius sont également tués.

*Paon* ont pour caractère essentiel d'être un roman chevaleresque, courtois et même galant. Les mots *courtoisie, courtois,* reviennent à maintes reprises sous la plume de Jacques de Longuyon. C'est précisément parce que ce roman, comme le dit Gaston Paris (1), était imprégné de la galanterie et de l'esprit courtois et artificiellement chevaleresque alors en vogue, qu'il plut extraordinairement et fut plusieurs fois imité.

Pour nous, nous sommes naturellement plus sensibles aux défauts d'une œuvre prolixe, où l'action languit souvent, où le souffle manque, où les caractères sont faiblement tracés. La psychologie des héros du poème est en effet trop sommaire. Sans doute Porus est un héros plein de courage, noble, généreux, passionné; mais il se distinguerait difficilement d'un Bétis, d'un Baudrain, d'autres encore auxquels de semblables épithètes peuvent être appliquées. A part quelques nuances, ils se ressemblent et lui ressemblent. Porus toutefois, bien que n'apparaissant que dans la seconde moitié du poème, semble être le héros de prédilection de l'auteur. Il est malaisé aussi de discerner quelques traits marquants qui différencieraient les trois pucelles : chez Édéa, Ydorus et Fézonnie, même beauté, même conception de l'amour idéal, mêmes sentiments tendres, même langage. Figures pâles et un peu effacées, mais non dépourvues de charme. Sur ce fond uniforme, un seul caractère se détache avec quelque vigueur, c'est celui du vieux Cassanius. Brave, batailleur, il s'irrite aisément, mais s'apaise de même. Il a le verbe franc et cru, *gabe* volontiers, se plaît à moraliser, à railler, à lancer des adages et des remarques ironiques. Mais il est plein de loyauté et se comporte en ennemi généreux. Épris de la belle Édéa et favorablement accueilli par elle, il a la sagesse de comprendre que son âge ne lui permet

(1) *Esquisse historique de la littérature française au Moyen Age,* p. 176.

plus d'inspirer un amour véritable. Il s'efface devant le Baudrain, son prisonnier, qui aime Édéa et saura bien vite conquérir son cœur.

Alexandre ne joue dans le poème qu'un rôle secondaire. Ainsi que dans les romans dont il est le héros, il se manifeste comme un roi vaillant entre tous, magnanime, plein de munificence. A Porus qui a, dans un combat, abattu la tête de son cheval, il accorde des marques singulières de sa bienveillance : c'est lui qui lui donne pour épouse la belle Fezonnie. On a vu que les trois mariages qui terminent les *Vœux du Paon* se font sous ses auspices.

A considérer l'ensemble du poème, on est amené à conclure que cette œuvre prolixe est d'une valeur plutôt médiocre. Mais, si elle ne peut vivement nous intéresser à un point de vue purement littéraire, elle ne mérite pas moins d'être étudiée, ainsi que je l'ai dit au début de cette notice, en raison de ce qu'elle nous apprend sur les usages des temps où elle a été écrite, et aussi en raison des imitations qu'elle a suscitées et du grand succès qu'elle a obtenu.

Une des parties les plus curieuses du poème est assurément celle qui raconte comment Porus et les autres guerriers firent sur le paon le vœu de se signaler en accomplissant quelque action d'éclat. Nous avons là peut-être l'exemple le plus ancien de ces vœux formés sur un oiseau, sur le paon surtout, que nous retrouverons dans divers poèmes et qui, dans la réalité, furent prêtés, entre autres par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, sur le faisan. *C'est la viande des preux*, a dit Cassanius, parlant du paon. Dans le roman de *Lancelot du Lac*, qui est du XIII^e^ siècle, le roi Artus est loué pour avoir tranché le paon à la table ronde au gré de cinquante chevaliers qui étaient assis au festin, et qui furent tous contents de la part qu'il leur fit. Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, principalement dans le Nord de la France, l'usage s'établit chez les chevaliers, avant de

s'engager dans quelque entreprise de guerre, ou de se distinguer par quelque acte héroïque, de prêter un serment sur un des oiseaux réputés pour nobles, tels que le paon ou le faisan (1). Il semble bien que c'est aux *Vœux du Paon* qu'on emprunta le détail du cérémonial usité en ces circonstances et que décrit ainsi La Curne de Sainte-Palaye (2), en arrangeant sans doute un peu la scène :

« Le jour que l'on devait prendre un engagement solennel, un paon ou bien un faisan, quelquefois rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, était apporté majestueusement par des dames ou par des damoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuse assemblée des chevaliers convoqués. On le présentait à chacun d'eux et chacun faisait son vœu sur l'oiseau; ensuite on le rapportait sur une table pour être enfin distribué à tous les assistants...

« L'auteur de l'ouvrage intitulé *Les Vœux du Paon* qui, tout romancier qu'il était, n'avance rien en cela que de vraisemblable, nous apprend que les dames ou demoiselles choisissaient un des plus braves de l'assemblée pour aller avec elles porter le paon au chevalier qu'il estimait le plus preux. »

Dans plusieurs romans du XIVe siècle nous trouvons des allusions aux *Vœux du Paon* et des imitations, des plagiats même de ce poème, qui prouvent la vogue dont il a joui pendant ce siècle. C'est de lui que s'inspirent les *Vœux de l'Épervier*, poème attribué à Simon de Marville, trésorier du chapitre de la cathédrale de Metz, chapelain du pape Clément V, puis secrétaire et envoyé de l'empereur Henri VII. M. F. Bonnardot n'a pas relevé

(1) On formulait aussi des vœux sur d'autres volatiles tels que le héron, le papegai ou perroquet.

(2) LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, édition de 1781, Paris, Veuve Duchesne, t. I, p. 182.

Voyez aussi *Gaydon* (XIIIe siècle), éd. Guessard et Luce. Paris, A. Franck, 1862, vers 845-858.

moins de quarante vers où cette inspiration est évidente, et dont quelques-uns même sont textuellement transcrits du poème de Jacques de Longuyon.

Le début des *Vœux de l'Épervier* se calque littéralement sur celui de l'œuvre de Jacques de Longuyon.

Après ce que Hanry olt deden Mets conquis,
Et a force de bras de lour guerre acomplis,
Et enver les bourgois accourdez et paix mis,
S'est despartit li cuen, biaul, lièz et jollys,
Et fut en Luczembourg en son chaistiaulz voltiz.

Les *Vœux de l'Épervier* forment un poème de cinq cent soixante-deux vers dont le manuscrit est à la Bibliothèque de Metz. Il a été publié en 1894 par M. Wolfram et M. F. Bonnardot (1). Le sujet est l'expédition en Italie du comte Henri de Luxembourg, l'empereur Henri VII. Dans le manuscrit, le sujet de cette pièce est ainsi exposé : *Si après trouverès les voulz que les nobles princes et seigneurs vowont et firent ondit voiaige de Romme en acompaignant ledit empereur Hanrey ondit voiaige de Romme.*

Les éditeurs du poème lui ont donné le titre de : *Les Vœux de l'Épervier,* tiré du nom de l'oiseau sur lequel les pairs d'Allemagne prononcent chacun un vœu respectif, à l'imitation des vœux prononcés sur le paon par les chevaliers de la cour d'Alexandre le Grand. « Cette assimilation est d'autant plus légitime, écrit M. Bonnardot (2), que notre poème est un décalque de la chanson des *Vœux du Paon,* décalque fidèle jusqu'au plagiat, au moins en ce qui concerne l'affabulation; toute la partie imaginative et chevaleresque suit au plus près la contexture de l'œuvre de Jacques de Longuyon. Dans les deux poèmes, le lieu de la scène est la salle du festin et chacun

(1) *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine,* Metz, Scriba, 1894, p. 177 à 257.

(2) *Ibid., id.,* p. 242.

des preux et des pairs prononce un vœu à l'appel de son nom. Toutefois, à la différence des *Vœux du Paon*, où ce sont « trois gentes pucelles » qui reçoivent les vœux, dans le poème attribué à Simon de Marville, c'est avec un grand seigneur et prélat, Thiébaut de Bar, évêque de Liége (1), que les chevaliers ont affaire, « d'où une différence de ton et d'allure dans le style, de noblesse et d'élévation dans le formulaire des vœux. »

La légende du Paon et des vœux prononcés sur cet oiseau était donc répandue à Metz. Elle était familière chez les écrivains du XIVe siècle. L'usage de prononcer des vœux sur le paon s'est surtout rencontré dans le Nord de la France. La Chanson de Hugues Capet (Huon Chapet), composée dans le premier quart du XIVe siècle, raconte la prestation du vœu que fait Hugues, Huez ou Huon, devant la reine Blanchefleur, d'aller tuer, au milieu de leur camp, les principaux chefs des ennemis qui assiègent Paris. L'auteur rappelle le vœu formulé par Porus et l'imite d'assez près dans les vers suivants (2) :

Par devant la roïne, à l'eure que je dy,
Apportèrent se gent ung paon bien rosty.
Quant la dame le voit, adont ne s'alenty,
Et dist : « Portez à Huez, que là voy devant my :
C'est la viande au preus, et il [l'a] deservy ».
Quant Huez ot la dame, tout ly fronc ly rougy.

Quant Huez ot la dame qui dist à son servant
Qu'il alast à Huon le paon presentant,
Pour tout le plus hardy, lors s'ala hontoiant,
Et ly servans l'ala par devant lui metant,
Et dist : « Tenez, biaus sire, ce present avenant,
« La roïne, ma dame, le vous va envoiant. »

(1) C'est à ce même Thiébaut que Jacques de Longuyon a dédié son poème. Cf. *Romania*, t. XXIV. BONNARDOT (F.), *A qui Jacques de Longuyon a-t-il dédié le poème des* Vœux du Paon?

(2) *Hugues Capet*, édition du marquis de La Grange, Paris, A. France, 1864, p. 59, vers 1117.

Lors le mist devant lui; et Huez au cuer franc
Alla la franque dame doucement merchiant.
Le paon esgarda et moult ala pensant
Du veu que Porrus fist, si ala ramembrant
Du viellart Quassanus, dez aultres ensievant,
Comment les aquievoient en honour exauchant.

Hugues formule ensuite son vœu et l'accomplit par de merveilleux hauts faits.

Une autre preuve du crédit dont jouit au XIV[e] siècle le roman des *Vœux du Paon* nous est donnée par le roman de *Perceforest*, une des plus vastes compositions que nous ait laissées le Moyen Age, qui a dû être composé pendant une longue suite d'années et publié vers 1340 (1). Ce roman s'appuie dans toute sa première partie sur le poème des *Vœux du Paon*, qui lui fournit son point de départ. « Le livre de *Perceforest*, dit Gaston Paris (2), est composé sur un plan étrange. Il s'agit de rattacher l'histoire fabuleuse d'Alexandre à celle du saint Graal... La guerre entre « Clarvus l'Indois » et Alexandre terminée par une réconciliation générale, les héros du récit, Alexandre, Bétis, Porus le jeune, Gadifier, le « Baudrain » Cassiel, sont poussés par une tempête en Angleterre (Bretagne). Les peuples d'Angleterre et d'Écosse attendaient précisément deux rois qui devaient leur venir de la mer : Alexandre leur donne Bétis et Gadifier... » Bétis tue l'enchanteur Darnant qui habitait dans la forêt impénétrable de même nom (ceci est pris aux romans de la Table Ronde) et délivre ainsi le pays, en souvenir de quoi il reçoit le nom de Perceforest (visiblement calqué sur *Perceval*). Suit le récit des aventures d'Alexandre en Bretagne. On donne de magnifiques tournois où douze nouveaux chevaliers remplissent

(1) Gaston PARIS, *Le conte de la Rose dans le roman du Perceforest* (*Romania*, t. XXIII, p. 84).
(2) *Ibid.*, p. 85.

vaillamment leurs vœux (1). Enfin Alexandre, avec Porus et Cassiel, s'embarque et retourne à Babylone, où il devait trouver la mort. Ainsi le roman de *Perceforest* rejoint par un saut extraordinaire Alexandre à Arthus et parcourt l'espace de huit siècles en trois générations.

« Il est très curieux, ajoute Gaston Paris (2), que plusieurs manuscrits des *Vœux du Paon* contiennent à la fin, avant le départ pour Babylone, les vers suivants :

Que vous diroie-je? Le roys tant séjourna
Que Porus fut garis; Illande lui dona,
Au Baudrain Cassiel Norvege octroia,
Et à l'enfant Bétis (3) Engleterre donna. »

Interpolation assez difficile à expliquer, puisqu'elle se retrouve sur des manuscrits qui peuvent appartenir à la première rédaction des *Vœux du Paon,* antérieure à 1313, et ne contenant pas l'épilogue de Thibaud et Henri. C'est le cas du manuscrit de Londres add. 16888 (Wand, p. 151). Il faudrait, pour arriver à une solution satisfaisante, établir la classification des nombreux manuscrits des *Vœux du Paon.*

La vogue de ce roman, attestée par ces nombreux manuscrits, l'est encore par le fait qu'il a donné lieu à deux continuations successives, le *Restor* (renouvellement ou restauration) *du Paon,* par Jean Brisebarre de Douai, et le *Parfait du Paon,* par Jean de Le Mote (1340), qui était aussi du Nord de la France.

(1) « Vous verrez, dit le prologue de *Perceforest*, douze chevaliers, tous filz de roys, venir en estat privé, dissimulans leur royalle origine, pour plus à liberté exercer chevalerie. Vous leur verrez vouer douze veux, le moindre plus difficile que les douze Labeurs du grant Hercule. Vous verrez iceulx veux accomplis et mis à fin. Vous y verrez douze triomphans tournoys, où à chascun d'iceulx l'ung emporte le prix et obtient celle pour laquelle il avoit fait le veu. » (Réimpression du premier chapitre de *Perceforest* d'après les deux éditions gothiques de 1528 et 1531, Mâcon, Protat, 1907.)

(2) *Ibid.*, p. 86, n. 1.

(3) Betides, fils de Bétis, qui a reçu le surnom de Perceforest.

Ce poème semble bien encore avoir suggéré au duc de Bourgogne Philippe le Bon l'idée du vœu qu'il prêta à Lille en 1453 sur le faisan, avec plusieurs autres grands seigneurs, chevaliers et gentilshommes, au moment où ils se préparaient à une croisade contre le Grand Turc. Olivier de La Marche, qui nous expose tout le détail de la cérémonie (1), rapporte la formule des vœux que chacun prononça, après que Toison d'or, roi d'armes, leur eut présenté un faisan « vif et orné d'un très riche collier d'or très richement garni de pierreries et de perles » : « Je voue, dit le duc, tout premièrement à Dieu notre créateur et à la glorieuse vierge Marie, sa mère, et après aux dames et au faisant, que, se le plaisir du très chrestien et très victorieux prince mon seigneur le Roy est de prendre croisée et exposer son corps pour la deffense de la foy chrestienne, et resister à la dampnable emprise du Grand Turc et des infidelles..., je le serviray en ma personne et de ma puissance audit sainct voyaige... » Dans toutes les formules de vœux qui suivent, au nombre de vingt et un, se retrouvent ces mots : Je voue aux dames et au faisant (2).

Toison d'or rappelle d'ailleurs en ce passage que « c'est la coutume et a esté anciennement que aux grans festes et nobles assemblées on présente aux princes, aux seigneurs et aux nobles hommes le paon, ou quelque autre oyseau noble, pour faire veuz utiles et valaibles », ce qui semble impliquer la continuité de la tradition créée par le poème de Jacques de Longuyon en ce qui concerne les vœux du paon et leur cérémonial.

(1) *Mémoires d'Olivier de La Marche*, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire, publiés pour la Société de l'Histoire de France, par Henri Beausse et J. d'Arbaumont. Paris, Renouard, 1884. t. II, p. 381.

(2) On lit un récit presque identique à celui d'Olivier de La Marche dans la Chronique de Mathieu d'Escouchy (édition G. du Fresne de Beaucourt, t. II, p. 116, chap. CIX) : Comment les entremès, joustes et vœux furent faits aux banquets des ducs de Bourgogne et de Clèves. Cf. *Chronique de l'abbaye de Floreffe*, dans de Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, Hainaut et de Luxembourg*, t. VIII, p. 168 : Comment le bon duc Philippe, désireux de aler sur les Turcks, fist le veu du faisan, etc.

Dans les *Vœux du Paon,* on trouve aussi le point le départ d'une tradition qui sera observée jusqu'au commencement du XVI[e] siècle et inspirera de nombreux écrivains et artistes. C'est là que pour la première fois se présentent à nous énumérés dans l'ordre qu'ils garderont désormais les neuf preux, c'est-à-dire les neuf héros qui furent réputés les types de la vaillance et de l'honneur chevaleresque. Ce sont trois païens : Hector, Alexandre, César; trois juifs : Josué, David, Judas Macchabée; trois chrétiens : Arthur, Charlemagne, Godefroi de Bouillon. C'est dans cet ordre que les neuf preux sont représentés, entre autres, sur une vieille gravure retrouvée aux Archives de Metz et qui paraît avoir été exécutée entre 1421 et 1430, dans le *Ditz des neuf Preux,* courte énumération en prose qu'on lit sur divers manuscrits, entre autres dans un recueil ayant appartenu à la famille Desch, l'une des plus anciennes familles paraigiennes de Metz (XV[e] siècle) et provenant de l'abbaye de Senones (1). On les voit encore se succéder dans le même ordre dans le *Triomphe des neuf Preux,* composé sous Charles VIII, imprimé à Abbeville (in-folio, 1487) par Michel Le Noir et à Paris par Pierre Gérard (1507, in-folio).

« Un des témoignages les plus certains de l'immense succès de la légende des neuf preux, écrit M. Guiffrey (2), est l'empressement qu'on mit à lui donner une sorte de pendant avec les neuf preuses. Les neuf preux et bientôt après les neuf preuses ont été l'un des sujets les plus communément représentés dans les tapisseries depuis la seconde moitié du XIV[e] siècle jusque vers le commencement du XVI[e]. » C'est aussi un des sujets qui reviennent le plus

(1) BONNARDOT (F.), *Notice du manuscrit 189 de la Bibliothèque d'Épinal* (*Bulletin de la Société des anciens Textes français*, 2[e] année, 1876, p. 85).

(2) *Notice sur une tapisserie représentant Godefroy de Bouillon et sur la représentation des preux et preuses au XV[e] siècle* (Société des Antiquaires de France, t. XL, p. 97).

fréquemment dans les inventaires royaux ou princiers de la fin du xiv[e] et du xv[e] siècle (1).

« L'époque de la plus grande popularité des neuf preux coïncide avec la découverte des cartes à jouer : c'était donc tout naturel de donner aux figures du nouveau jeu les noms des héros à la mode. Et, de fait, on en retrouve plusieurs sur les plus anciens exemplaires connus des cartes à jouer. Les jeux qu'on fabrique aujourd'hui ont retenu quelques noms de l'origine. Les trois preux du paganisme sont restés; des trois héros empruntés à l'histoire sainte, il n'en a survécu qu'un seul, David. Le Moyen Age n'est également représenté que par Charles. »

Quant aux *neuf Preuses*, la liste n'en a sans doute jamais été fixée d'une manière précise. Judith (dame de cœur) y figurait certainement. Peut-être faut-il y comprendre Pallas et même Rachel avec Argine (2).

La légende des neuf preux a été sans doute une des causes de la popularité dont jouit le poème de Jacques de Longuyon. Je ne serais pas non plus éloigné de croire qu'une des raisons qui ont contribué à cette vogue, c'est qu'il expose longuement tout le détail d'un jeu qui fut en grande faveur aux xiii[e] et xiv[e] siècles, le jeu du *Roi qui ne ment*. Nous avons analysé et reproduit en partie ce curieux passage qui met en scène Bétis remplissant le rôle du roi, le « Baudrain » qui dirige le jeu, et les trois pucelles qui sont mises tour à tour sur la sellette. La première est

(1) Si la légende des neuf preux classés dans l'ordre qui sera dorénavant toujours suivi remonte aux *Vœux du Paon*, cependant, déjà avant Jacques de Longuyon, on avait eu l'idée, comme le fait remarquer P. Meyer « de prendre dans l'histoire un certain nombre de personnages illustres et de les présenter comme des types de prouesse. Dès le premier tiers du xiii[e] siècle, nous rencontrons un texte qui nous offre déjà le choix de types empruntés à l'antiquité païenne, à l'antiquité juive et au monde chrétien. Les types sont au nombre de trois seulement. Mais l'idée fondamentale est toujours la même, et, de plus, deux des types adoptés, Hector et Judas Macchabée, sont de ceux que nous retrouverons plus tard au nombre des neuf preux. Dans ce passage, qui nous est fourni par la chronique de Philippe Mousket, le troisième preux est Ogier. » P. Meyer, *Bulletin de la Société des anciens Textes français*, 1883, p. 53.

(2) Guiffrey, *op. cit.*, p. 104.

aimée de Bétis, la seconde du Baudrain. Quant à Fézonnie, c'est Porus qu'elle aimera. On se souvient que la règle du jeu donne au roi tout pouvoir d'interroger et oblige celui ou celle à qui il s'adresse à répondre en toute sincérité. Ce n'est pas toutefois sans réserves et circonlocutions que les pucelles font l'aveu de leurs sentiments intimes, et la conversation n'est le plus souvent qu'une discussion courtoise sur des sujets analogues à ceux que l'on traitait dans les cours d'amour.

De même, chez les autres écrivains à qui nous devons quelques renseignements sur le jeu du *Roi qui ne ment,* « l'amour fournit le thème habituel des questions échangées entre le roi et ses sujets des deux sexes, et à plus d'un joueur l'occasion a dû paraître propice de dévoiler sa flamme à qui l'avait allumée. Ce n'est pas seulement dans les romans qu'on voit l'interrogatoire porter sur les secrets les plus intimes du cœur : on jouait « pour dire vérité du nom de l'amie ». C'est la dame de La Tour Landry (1) qui nous l'apprend, dans un livre écrit par son mari pour l'éducation de leur fille (2). »

Avant Jacques de Longuyon, on rencontre déjà plusieurs mentions du jeu du *Roi qui ne ment,* qui prouvent que dès le XIII^e^ siècle il fut un des divertissements favoris des salons, comme il continuera de l'être au XIV^e^. Il est fréquemment cité dans la littérature de cette époque. « Deux des plus anciens témoignages de son existence sont celui des *Tournois de Chauvenci,* écrits par Jacques Bretel en 1285, et celui d'un jeu-parti de la seconde moitié du XIII^e^ siècle... » Mais ce sont des mentions assez sommaires. De plus amples renseignements nous sont fournis par le *Sentier battu* de Jean de Condé, dont on place la

(1) *Le Livre du chevalier de La Tour Landry,* publié par A. de Montaiglon. Paris, Jannet, 1854, in-16, p. 261.

(2) LANGLOIS (E.), *Le Jeu du Roi qui ne ment et le Jeu du Roi et de la Reine* (*Mélanges Chabaneau*), Erlangen, Fr. Junge, 1907, p. 167.

composition entre 1310 et 1340 (1). Il est encore question de ce jeu, comme faisant partie des distractions de la haute société, dans le *Joli Buisson de jeunesse* de Froissart (2).

A toutes les preuves de la popularité au XIVe siècle du poème de Jacques de Longuyon que je viens d'énumérer, il faut joindre, ainsi que je l'ai dit plus haut, les deux continuations des *Vœux du Paon.* J'ai parlé de la première, *Le Restor du Paon,* dont l'auteur est Jean Brisebarre de Douai. Je dirai quelques mots de la seconde, *Le Parfait du Paon,* œuvre de Jehan de Le Mote, qui était un trouvère également du Nord de la France. Il est plus connu que ceux dont il prétendait achever l'œuvre et eut même de son temps quelque renom. Il avait composé en 1339 un poème, d'ailleurs sans valeur, intitulé : *Li Regne Guillaume, comte de Hainaut* (3), qui contient de claires allusions au poème de Jacques de Longuyon, car il parle de personnages qui ne figurent que là, comme Clarvus d'Ynde (vers 3130 et suivants),

Qui estoit père à Porus,
Qui vint assallir Ephezon,
Pour avoir à son abandon
Phezosie, la suer Gadifier...

Il eut donc l'ambition de compléter le roman. C'est en ces termes qu'il cherche, au début de son poème, à justifier son dessein.

Bourgois (4), canoine et prestre, gent de religion,
Dames et demisielles, et petit enfanchon,

(1) Langlois (E.), *op. cit.*, p. 163-164.

(2) Puisse-di au Roy-qui-ne-ment
Juames nous moult longement.

*Poésies de J. Froissart*, publiées par J.-A. Buchon. Paris, Verdières, 1829, p. 477, vers 4427-4428.

(3) Publié d'après le manuscrit unique de lord Ashburham par Aug. Scheler, Louvain, J. Lefevre, 1882.

(4) B. N., F. Fr., ms 12565, f° 188 v°. *Hugues Capet*, par le marquis de La Grange. Paris, Franck, 1864, préface, p. XVIII. Collection : *Les anciens Poètes de la France.*

Vous avés bien oÿ tous les *Veus du Pauon*,
Et les faiz lesquelz fist JAQUES DE LONGUION.
Or laissa il l'ouvrage et sans conclusion,
Car, je croi, de plus faire n'avoit dilection;
Car, s'il l'ëust ëu en memoration,
Trop mieus l'ëust ouvré c'ains autres ne vit-on (1).
Mais li sages nous dist, et aussi le troeve on,
C'on lait maint bon ouvrage, par mainte region,
Par deffaute d'argent, car escar sont li don (2).
Et BRISEBARRE apriès, qui Dieus fache pardon!,
I enta le *Restor* par sa discretion.
Ensi firent cil doi mouvement (3) et moilon (4),
Mais il nous ont laissiet le plus maieur coron (5)...

Jehan de Le Mote explique à la fin du poème le titre qu'il lui donne :

Ensi est li paons parfais, pour mieus parfaire
L'ouvrage de devant...

Il se nomme en acrostiche et date ainsi son œuvre :

L'an mil .CCCXL. volt ceste branche faire.

Le *Parfait du Paon* nous mène vers la moitié du XIVe siècle. « Le succès des derniers rejetons de la légende d'Alexandre, écrit Paul Meyer (6), allait s'affaiblissant graduellement. Les copies du *Restor du Paon* sont déjà beaucoup moins nombreuses que celles des *Vœux*. Quant au *Parfait du Paon*, je n'en connais que deux : celle que contient le manuscrit 12565 de la Bibliothèque nationale et celle du manuscrit de la Bodléïenne Douce 165, du

(1) Il l'eût terminée lui-même mieux que personne.
(2) Les présents (offerts aux auteurs) sont maigres.
(3) Commencement.
(4) Milieu.
(5) La plus grande partie, la fin.
(6) *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Age*, t. II, p. 269 et 396 (additions et corrections).

XIVe siècle. Ces trois poèmes ne se rattachent que par un lien assez faible à l'histoire légendaire d'Alexandre. Leur intérêt consiste surtout en ce qu'ils sont de curieux spécimens d'une littérature chevaleresque, très peu héroïque, mais très raffinée, qui se développa dans la Flandre et dans le pays wallon au XIVe siècle et qui forme comme le prolongement de la littérature épique de la France centrale. »

---

## UNE SUITE DE L'*ARGENIS* DE BARCLAY

# ARCHOMBROTE ET THÉOPOMPE

On lit dans un dictionnaire de biographie anglaise (1), article John Barclay, au sujet de son roman latin *Argenis:* « Le *Télémaque* de Fénelon lui est considérablement redevable, et c'est un anneau indispensable de la chaîne qui lie la fiction antique à la fiction moderne. » Un peu moins affirmative est la *Grande Encyclopédie* (2), qui écrit à l'article Barclay : « C'est, dit-on, après la lecture de ce roman politico-allégorique que Fénelon conçut l'idée de son *Télémaque.* » Le même rapprochement était déjà venu à l'esprit de Chevrier qui se demande si l'on ne peut pas se hasarder à dire qu'*Argenis* aurait fourni l'idée du *Télémaque* à l'illustre Fénelon (3).

On trouve assurément dans l'*Argenis* des dissertations politiques et des préceptes sur l'art de régner. On a même pu en extraire une série d'aphorismes destinés à instruire un prince dans la science du gouvernement (4). Mais les analogies qu'on voudrait découvrir entre *Télémaque* et

(1) *Dictionary of National Biography*, Londres, Smith, Elder et C^ie^, 1885.
(2) Paris, Ladmirault.
(3) *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, Bruxelles, 1754, t. I, p. 154.
(4) *Joannis Barclaii Princeps præceptis et exemplis in Argenide nobiliter informatus sive Aphorismi politici ipsis Barclaii verbis necnon conceptis et exemplis ipsi nativis explicati opera Joannis Schmidii-Oldenburgi*, typis Joann. Erici Zimeri, anno MDCCXXIV, in-12, 192 pages.

l'*Argenis* restent très vagues et lointaines. Peut-être ceux qui ont émis cette hypothèse aventureuse ont-ils attribué à Barclay la suite de l'*Argenis, Archombrote et Théopompe*, roman latin de 602 pages, qui est l'œuvre de Bugnot et qui, dans sa seconde partie, dont le sous-titre est *De institutione principis*, traite proprement de l'éducation d'un prince. Cette erreur a été commise en particulier par Niceron (1). A plus juste titre que l'*Argenis*, le roman de Bugnot pourrait dans une certaine mesure être rapproché de *Télémaque*. « Quelques personnes, écrit Lenglet-Dufresnoy, prétendent que c'est d'*Archombrote et Théopompe* que M. de Fénelon a tiré le fond de politique qu'il a si noblement employé dans son *Télémaque* (2). »

Que faut-il penser de cette conjecture? Fénelon aurait-il connu l'œuvre du continuateur de Barclay et peut-on croire qu'il y ait puisé quelques inspirations? C'est ce que je me propose principalement de rechercher en étudiant la suite de l'*Argenis, Archombrote et Théopompe*. On a porté sur cette œuvre des appréciations contradictoires. Suivant le traducteur allemand de l'*Euphormion* et de l'*Argenis*, le Dr Waltz, de Heidelberg, ce ne serait qu'un « pitoyable et méchant ouvrage, plein des exagérations les moins naturelles, de longs discours, de longues considérations, et, dans la mesure où il contient de l'action, une sorte de décalque de l'intrigue et des situations de l'*Argenis*...Si jamais Fénelon lui a dû quelque chose, ce ne sont que les passages empruntés à Barclay. Au surplus, celui-ci n'aurait pu souhaiter pour sa gloire littéraire un meilleur piédestal que cette fastidieuse élucubration (3). » A cette condamnation sommaire opposons les éloges de Lenglet-Dufresnoy qui déclare (*loc. cit.*) que, dans *Archombrote et*

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*, Paris, Briasson, 1732, t. XVII, p. 298.

(2) LENGLET-DUFRESNOY (sous le nom de M. le C. Gordon de Percal [*Bibliothèque des Romans*], Amsterdam, veuve de Poilras, 1734, t. 2, p. 271).

(3) Extrait d'une lettre particulière du Dr Waltz (27 juin 1903).

*Théopompe* « on trouve de fort belles choses », et celui du compilateur anonyme de la *Bibliothèque des romans*, qui estime que la continuation de Bugnot « mériterait d'autant plus d'être traduite dans notre langue qu'elle contient d'excellentes recherches d'érudition, de morale et de politique » (1).

Avant de nous prononcer sur des jugements si peu d'accord, faisons connaître d'abord l'auteur d'*Archombrote et Théopompe*.

## I. Dom Gabriel Bugnot

Dom Louis-Gabriel Bugnot est né à Saint-Dizier, en Champagne, vers 1617 (2). Sa famille était noble; orphelin de père et de mère dès sa septième année, il vécut dans le monde, une fois ses études terminées, et avec toute la fougue de l'adolescence se livra sans frein au plaisir. Mais bientôt, saisi de remords, il résolut de faire pénitence et de se consacrer à Dieu; il entra, tout jeune encore, dans la congrégation de Saint-Maur (ordre de Saint-Benoît) et fit profession le 28 mars 1636 à Saint-Remi de Reims. En plusieurs passages de ses ouvrages on lit un éloge dithyrambique de la vie religieuse opposée à celle du siècle, et c'est sans doute d'un des couvents bénédictins où il séjourna qu'il trace un tableau quelque peu idéalisé au chapitre XII du livre V d'*Archombrote et Théopompe.*

Pendant de longues années Bugnot enseigna la rhétorique dans deux des collèges les plus importants de la congrégation de Saint-Maur, celui de Tiron, au diocèse de

(1) Tome 7, avril 1776, p. 45.

(2) Pour la biographie et les écrits de Bugnot, voir : Moréri, *Dictionnaire;* Dom Félipe Le Cerf de La Viéville, *Bibliothèque historique*, La Haye, 1726; Tassin, *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, ordre de Saint-Benoît*, Bruxelles-Paris, Humblot, 1770.

Chartres (1), et celui de Saint-Germer, au diocèse de Beauvais (2). A défaut même de ces renseignements, nous pourrions assez facilement conjecturer d'après ses écrits que Bugnot avait professé la rhétorique. Non seulement il en a exposé les règles essentielles dans plusieurs chapitres de son roman, non seulement on constate en de nombreuses pages qu'il fait des emprunts au *De Oratore*, à l'*Institution oratoire*, au *Dialogue des orateurs*, dont il est nourri, mais, dans ses discours et ses dissertations, il emploie tous les procédés classiques de la rhétorique, dans le jardin de laquelle il cueille largement les fleurs les plus variées. Sa veine poétique est également abondante. Ses vers se distinguent par l'élégance et la facilité et il ne serait pas indigne d'occuper une petite place dans les anthologies, à la suite de ceux qui au XVIIe siècle cultivèrent la poésie latine, les Vanière, les Pantal, les Commire, les Rapin. Il est vrai que dans les pièces dont est semée la suite de l'*Argenis* le fond est assez mince et que les qualités de la forme ne rachètent pas suffisamment la banalité des idées. Les sujets les plus arides en apparence ne décourageaient pas la souple et industrieuse ingéniosité de ce versificateur fécond. C'est ainsi qu'il mit en vers, à la suite de la *Vie de saint Benoît*, les règles mêmes de son ordre (3). Il publia aussi les *Éloges des saints de l'ordre de Saint-Benoît* (4). Outre l'édition de l'*Euphormion* et de l'*Argenis* et les suites de ces romans, Bugnot, à ce que rapporte Tassin, avait composé plusieurs autres ouvrages demeurés manuscrits et qui ont été perdus. Mais Tassin lui attribue à tort un

(1) Abbaye fondée en 1114 par un saint religieux appelé Bernard et devenue plus tard bénédictine.

(2) Abbaye fondée au VIIe siècle par le saint de ce nom, neveu de saint Ouen, de Rouen.

(3) *Sancti Benedicti vita et regula*, versibus expressæ, a R. P. D. Gabriele Bugnotio. Parisiis, apud L. Billaine, 1662, in-12. Réimprimé en 1665 et 1669.

(4) *Sacra Elogia S.S. ord. S. Benedicti*... Parisiis, apud L. Billaine, 1663, in-12. Réimprimé en 1665 et 1669 avec la vie et la règle de saint Benoît.

ouvrage dont l'auteur, Étienne Bugnot, gentilhomme ordinaire du Roi, était un de ses parents (1).

Bugnot, après avoir passé une grande partie de sa vie dans l'enseignement, où il avait brillé par son savoir (Moréri nous apprend qu'il parlait la langue grecque avec la même facilité que la langue latine), fut appelé à la supériorité dans plusieurs monastères. Il était prieur de l'abbaye de Notre-Dame de Bernay, au diocèse de Lisieux, quand il mourut, le 21 septembre 1673.

On peut extraire d'une pièce insérée dans la deuxième partie de la suite de l'*Argenis* (2) quelques autres détails relatifs à sa personne et à son caractère. En faisant le portrait de Théandre, c'est le sien propre qu'il nous donne. Nous apprenons qu'il a le teint coloré, les yeux bleus, le visage serein, le regard franc, un front élargi depuis que l'âge et une étude assidue l'ont dégarni. Sa chevelure autrefois blonde est devenue châtain et sa barbe peu fournie commence à blanchir. Sa taille est de proportion moyenne. Voici ce qu'il est au moral. Il s'emporte aisément contre le vice, mais ses colères sont courtes. Il paie de retour ceux qui l'aiment; il a foi en celui qui a foi en lui. Ceux qu'il aime, ce sont les amis de la vertu et des lettres. Les écrits anciens et les écrits modernes lui plaisent également. Il chérit la paix, mais fuit l'oisiveté. Il se souvient d'un bienfait et déteste la fraude. Il est crédule, humain et ne sait pas feindre. Profondément attaché à la religion, il lui rend avec ferveur le culte qui lui est dû. Tel est l'homme ainsi qu'il se peint lui-même, sans aucune malveillance sans doute. Passons maintenant à l'écrivain, à l'auteur de la suite de l'*Argenis*.

Quelles furent les raisons qui ont pu faire naître chez

(1) *Histoire récente pour servir de preuve à la vérité du purgatoire*... Vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un abrégé de la vie et de la mort d'André Bugnot, colonel d'infanterie; petit vol. de 100 pages. Orléans, 1665, in-12. (André Bugnot était le frère d'Étienne). Biographie Michaud, article de Pillot.

(2) Page 518.

Bugnot un goût tellement vif pour le roman de Barclay que, non content d'en avoir publié une édition enrichie d'un savant commentaire, il entreprit de donner à ce roman une suite d'une longueur à peu près égale? Sans doute il était porté vers ces travaux par une admiration profonde pour Barclay, dont il ne parle dans ses écrits que sur le ton de l'enthousiasme et qu'il considérait comme un de ceux qui, parmi les modernes, avaient manié la langue latine avec le plus de maîtrise. Mais on peut expliquer aussi ce choix par les relations que Bugnot entretint avec la veuve de Barclay, Louise Debonnaire, et avec son fils aîné, César Barclay. Nous savons par lui-même qu'il fit leur connaissance lors d'un voyage qui les avait amenés d'Italie à Paris pour affaires. Ils résidèrent un assez long temps au faubourg Saint-Germain. C'est peut-être à leur suggestion que Bugnot prépara une édition de l'*Argenis*. Il nous avertit que la *Vie de Barclay* qui est en tête de cette édition a été rédigée en grande partie d'après les renseignements qui lui ont été donnés par sa veuve et par son fils (1). C'est l'édition de 1659, publiée en format in-8° chez Hack, à Leyde, sur beau papier et en beaux caractères (2). Un commentaire copieux explique tout ce qui dans le roman est emprunté à la mythologie, aux mœurs, aux institutions de l'antiquité. On y rencontre d'abondantes citations des auteurs anciens ainsi que des glossateurs modernes, tout un *apparatus* qui atteste l'érudition de Bugnot (3). On peut regretter l'extrême rareté des notes

(1) Quod si scire pluribus cupis, Lector, quis ille fuerit, consule vitam ejus in fronte Argenidis, ubi mores ejus habentur descripti juxta ea quæ ad me ab ejusdem Barclaii conjuge, Aloysia Debonnaire, et a filio ejus natu majore, Cæsare Barclaio, cum ambo negotiorum causa ex Italia Lutetiam venissent, et per aliqua temporis spatia diversarentur in sancti Germani suburbio. » *Euphormio illustratus. De Satyra*, en tête de l'*Euphormion*, édition de 1674, publiée à Leyde chez Hack.

(2) *J. Barclaii Argenis*, nunc primum illustrata (a Theandro Bugnotio). Lugdun Batavorum, ex officina F. Hackii, 1659, in-8, 14 ff., 637 pages. Frontispice gravé. En tête la *Vie de Barclay*.

(3) On trouve expliqué dans cette édition, dit Harduin dans une préface : « quidquid fabulosa antiquitas amœnum habet, quidquid reconditum ». Bugnot se plaint

explicatives des allusions aux faits et aux personnages contemporains que contient l'*Argenis,* notes qui auraient avantageusement remplacé pour le lecteur de ce livre à clef telle citation d'Ovide, de Stace ou de la Bibliothèque d'Apollodore. Il faut relever dans le titre de cette édition ces mots : *a Theandro Bugnotio,* par Théandre Bugnot. Dès cette date Bugnot prend ainsi le surnom de Théandre (l'homme de Dieu), sous lequel nous le verrons jouer un rôle important dans la continuation de l'*Argenis.* Bien que l'action de ce dernier roman soit finie et que rien n'autorise à supposer que dans l'esprit de Barclay ait pu germer l'idée de lui donner une suite, c'est cependant ce qu'entreprit Bugnot, à l'imitation d'un premier continuateur, Mouchemberg. Déjà le succès de l'*Euphormion* avait provoqué la composition d'une suite (1), dont l'auteur, Claude Barthélemy Morisot, vit son livre condamné au feu par arrêt du Parlement de Dijon du 4 juillet 1625 en raison de ses violentes attaques contre les Jésuites. La suite de l'*Argenis* par J. Mouchemberg comprend trois parties, dont la première fut publiée en 1625, signée seulement des initiales de son nom et dédiée à la reine d'Angleterre. Les autres éditions, qui furent nombreuses, parurent sous le nom de l'auteur (2). L'ouvrage, surtout goûté par le public féminin, fut traduit en plusieurs langues (3). La continua-

amicalement que Harduin lui ait dérobé ses notes et publié cette édition avant qu'elle eût reçu le dernier poli. C'est un véritable larcin, que Harduin reconnaît d'ailleurs avoir commis au profit de la république des lettres. Il prend sur lui tout ce qu'on pourra trouver de défectueux dans cette édition. Tout cela paraît bien être une petite comédie concertée entre les deux amis et une sorte d'*excusatio ad lectorem* pour les fautes de l'auteur.

(1) *Euphormionis Satyrici pars V. Alitophili veritatis lacrimæ sive Euphorm. Lusinini continuatio,* imprimé à Dijon sous la date de Genève, P. Aubert, 1624.

(2) Voir mes *Notes sur l'Argenis,* p. 178, 179.

(3) Il fut traduit en latin par L. Gottfried, en allemand par Martin Opitz, d'après la traduction latine de Gottfried, en hollandais par J.-H. Glazemaker. Joseph Pellicer de Salas y Tobar en a fait en espagnol un abrégé en cinq livres, où, à la place des morceaux qu'il retranchait, il a introduit des vers de sa composition, et a publié le tout sous son nom (1626). Schmid, *John Barclays Argenis.* I. Ausgaben der Argenis, ihre Fortsetzungen und Uebersetzungen, Berlin und Leipzig, Émile Felber, 1904.

tion de Bugnot, qui est de quarante-quatre ans postérieure, aura un bien moindre succès. Voici comment un des traducteurs de l'*Argenis* au XVIII^e siècle juge dans sa préface l'œuvre de Mouchemberg (1) : « Le continuateur français est quelque chose d'absurde en tout point. Cette plume féconde a cousu assez plaisamment des lambeaux des vieux romans et d'anciennes versions d'auteurs fabuleux grecs et latins. Ce ne sont que situations bizarres et hors de toute possibilité, qui révoltent la pudeur et la raison; surtout grand nombre de *Diableries* et d'Enchantements, qui dédommagent les lecteurs, s'ils sont fâchés de n'en point rencontrer dans Barclay. » Cette suite de Mouchemberg, œuvre touffue où se rencontrent toutes les banalités des romans d'aventures, tempêtes, batailles, voyages, enlèvements par les pirates, déguisements, etc. (2), fait une part beaucoup plus large que l'*Argenis* à la narration des événements et à la peinture de la passion amoureuse, non plus chaste et noble comme chez Barclay, mais sensuelle et assez libre. On retrouve dans le style de Mouchemberg l'influence et le mauvais goût habituel de la littérature romanesque de l'époque. Voici, par exemple, la plainte d'Archombrote sur la perte d'Élise, son amante, qu'il croit morte :

« Élise, chère Élise, s'écriait-il, belle lumière de mes yeux, t'es-tu donc évanouie? Comme ces oiseaux toujours beaux, toujours volans, toujours célestes, t'en es-tu si vite envolée? O déplorable incendie! ô flammes misérables et malheureuses!... Quoi donc, tu es périe, sans que nous puissions connaître si les feux ou les eaux ont été les auteurs de ta mort et le sépulcre de tes cendres? En te perdant dans les ondes, sais-tu bien que tu m'étouffes

(1) *Argenis*, roman héroïque, à Paris, chez Pierre Prault, 1728. Préface. L'auteur de cette traduction est Louis-Pierre de Longue.

(2) Schmid a relevé, *op. cit.*, p. 132, les emprunts faits par Mouchemberg à Héliodore et à Barclay.

dans mes larmes et submerges mes esprits dans mon deuil?

« Ah! cruels flots de la mer qui comblez mes sentiments d'une mer tout entière d'amertume! Ah! tempête qui engloutis dans tes eaux et la couche nuptiale et celle pour qui l'amour avait dressé cette couche! O désastre incomparable, puisque ma perte n'a jamais rien eu de semblable dans l'univers! O carquois dont l'amour a couronné tous les feux! O feux aveugles, que nous avons senti couler insensiblement dans nos poitrines amoureuses! O roi des amours et des dieux! où est ton bandeau maintenant, pour voiler mes yeux et mes sens, afin de ne plus voir et ne plus ouïr ces tristes sujets de mes désastres! »... (1).

A l'exemple de Barclay, Mouchemberg mêle à son récit quelques discours et des dissertations sur divers points de politique et de morale. Il traitera de la constance dans les afflictions (L. VI, chap. I, p. 247), de l'instabilité des choses (L. VII, chap. 2, p. 289), de la dignité et qualité d'un ambassadeur (L. II, chap. 2, p. 77), des favoris des princes (L. VII, chap. 5, p. 306), des moyens d'étouffer une sédition (L. II, ch. 8, p. 44), etc. Mais ce sont là de purs remplissages où l'on chercherait en vain la pénétration et la vigueur de pensée de Barclay. Quant aux allusions, — et l'on peut induire de la dernière phrase du roman qu'il en renferme quelques-unes, — elles n'apparaissent pas à une première lecture et l'œuvre ne mérite pas qu'on cherche à l'approfondir davantage.

(1) *La seconde partie de l'Argenis*, à Rouen, chez Jean Berthelin, 1643, p. 490. Je cueille encore cette comparaison (L. II, chap. I, p. 373) : « La beauté est un soleil qui par la pointe de ses rais élevant les vapeurs des plus pures affections d'un amant, semble attirer à soi la même terre du cœur malgré la résistance de sa pesanteur naturelle. »

Il faut ajouter, pour être juste, que ce style amphigourique n'appartient pas en propre à Mouchemberg. Combien de romanciers et d'auteurs dramatiques du temps nous offrent de semblables exemples d'un goût détestable! Dans la comédie de *Lydgamas*, pour me borner à cette citation, Scudéry fait dire par un amoureux à sa belle :

Pouvez-vous voir de l'eau sans penser à mes larmes?

Le vent de ses soupirs, affirme-t-il, courbe les arbres de la contrée.

De Longue, justement sévère pour Mouchemberg, ne traite pas non plus avec bienveillance la *suite* de Bugnot et n'en parle qu'avec une sorte d'ironie dédaigneuse : « Bugnot, dit-il, non content de donner une espèce de commentaire de l'*Argenis*..., en a composé un second volume. Mais cet ouvrage n'a de rapport au premier qu'autant qu'il répète les expressions de Barclay et présente les mêmes noms... Bugnot, partisan déclaré des allégories, puisqu'il a donné une clef de l'*Argenis,* dit hautement à Louis le Grand, dans la dédicace de la première partie de sa continuation, que, comme Sa Majesté voit Henri le Grand dans *Poliarque,* elle doit se reconnaître elle-même dans *Archombrote;* mais on ne s'en apercevrait jamais s'il ne le disait pas. En tête de la seconde partie, l'Épître annonce au Dauphin qu'on lui dédiera sous le nom de *Théandre* ce que la réflexion humaine a imaginé de plus merveilleux touchant l'instruction des fils de Rois. Si cet *Homme de Dieu* tient ses promesses, l'auteur de *Télémaque* et d'autres Prélats qui ont élevé nos Princes lui avaient bien de l'obligation! Mais je doute qu'ils aient seulement connu ce professeur de Tiron (1). »

Avant d'examiner ce que ce jugement sommaire peut avoir de fondé, indiquons, pour n'y plus revenir, un autre travail de Bugnot se rattachant à l'œuvre de Barclay. C'est le commentaire qu'il fit du premier roman de celui-ci, l'*Euphormion,* dont il prépara une édition nouvelle. Elle ne parut qu'après sa mort, en 1674, précédée d'une dissertation *De Satyra* et d'une clef (2).

(1) Préface, *op. cit.*

(2) *Jo. Barclaii Satyricon nunc primum notis illustratum.* Lugd. Batav., ex officina Hackiana, 1674, et veneunt Parisiis apud Fredericum Leonard, in-8, 10 ff., 720 pages.

Contrairement à ce que prétend Ménage (*Remarques,* p. 233), M. Dukas (*Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay,* p. 28, note 1) croit pouvoir affirmer que les notes de l'édition d'*Euphormion* de 1674 sont bien de Bugnot. Il aurait pu apporter à l'appui de son affirmation une preuve tout à fait convaincante en se reportant à la note 1 de la page 41 de cette édition, où l'auteur du commentaire parle du livre de *son parent* (*meus... consanguineus*) André Bugnot. Cet auteur est donc bien notre Bugnot.

Enfin, selon Dukas (*op. cit.*), Bugnot est encore l'auteur de l'*Aletophilus castigatus,* qui forme une sixième partie d'*Euphormion* et qui fait suite à la continuation de ce roman par Morisot (éd. Hack, 1674, p. 659 à 720). Peut-être trouverait-on une preuve de l'exactitude de cette attribution dans une phrase de la page 660 de l'*Aletophilus castigatus,* où Alétophile annonce à ses compagnons qu'il va les entretenir de terres tout à fait inconnues et les leur fera parcourir sans aucune fatigue, sans aucun danger, en demeurant assis autour du foyer, terres que ni Vespuce, ni Colomb..., ni aucun des fils de Neptune n'ont découvertes, mais que seul nous a révélées le génie enjoué de Théandre (1) (il s'agit de l'Atlantide et autres pays fabuleux). Or Théandre est, nous le savons, le nom que se donne toujours Bugnot.

Revenons à la suite de l'*Argenis.* Elle fut publiée en 1669, sous le titre : *Archombrotus et Theopompus,* et forme le second volume de l'édition de l'*Argenis,* dite *Variorum,* quoique Bugnot soit l'unique auteur du commentaire (2). Elle comprend deux parties : *Archombrotus et Cyrthæa* et *Archombrotus et Theopompus.* Chacune de ces parties est, comme le roman de Barclay, divisée en cinq livres. Cette suite ne fut publiée qu'une dizaine d'années après sa composition.

Dans l'intervalle qui sépare la date de la rédaction de celle de la publication, la guerre du Droit de Dévolution, celle de la Hollande avec l'Angleterre et la famine qui avait dévasté la Hollande avaient arrêté l'impression du

(1) Et illas quidem terras licet abditissimas, absque ullo labore tamen, vel periculo, etiamnum ad focum sedentes obire potestis; terras, inquam, quas non Vespucius, non Columbus..., non ex aliis Neptunigenis aliquis, sed unus Theandricæ festivitatis genius reclusit.

(2) *Archombrotus et Theopompus,* sive Joannis Barclaii Argenidis secunda et tertia pars, ubi de institutione principis, 1669, 16 ff., 624 pp., 8 ff. Hack, Leyde et Rotterdam. Même frontispice, sauf le titre et la date, que celui de l'*Argenis* (Hack, 1664).

manuscrit à Leyde, et ce n'est qu'après le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) qu'il put être publié. Ce manuscrit ne contenait évidemment que la première partie de la suite de l'*Argenis*. La seconde, celle qui est relative à l'éducation du Dauphin, né en 1661, a été nécessairement composée à une date postérieure. On y trouve même une pièce écrite à l'occasion de la naissance du second fils de Louis XIV en 1668.

Bugnot ne fait pas mystère du but qu'il se propose dans son ouvrage. En son héros, Archombrote, il a voulu glorifier Louis XIV, comme Barclay, dans Poliarque, avait glorifié Henri IV. L'enfant royal qu'il s'agit de former et d'instruire, c'est le grand Dauphin, et le précepteur idéal qu'il lui donne sous le nom de Théandre n'est autre que Bugnot lui-même. En fait, le rôle qu'il s'attribue hypothétiquement, ce sera, à partir de 1671, Bossuet qui le remplira, sans grand succès d'ailleurs.

La dédicace au Roi est un morceau amphigourique, où la phrase est coulée dans le moule de la période cicéronienne. Bugnot s'excuse de lui présenter si tardivement une œuv e qu'il voulait lui offrir lors de la conclusion de la paix des Pyrénées, affermie par son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche : « Je te conduirai, dit-il, très vaillant Roi, à travers mille hasards et périls de guerre; mais ton Théopompe, c'est parmi les exercices de Pallas dignes d'une si grande fortune; bien plus, c'est dans les chastes amours d'une jeunesse pudique que je le guiderai comme par la main, plus heureux que Chiron. Tu auras devant les yeux les combats de la vertu et du vice, qui ne sont nulle part plus acharnés qu'au sein des cours, et dans Archombrote tu admireras ta propre vaillance. » Suit un éloge pompeux du Roi, que dans l'époque présente nul héros ne saurait égaler. Bugnot rappelle les faits glorieux de son règne, ses rapides victoires dans la guerre de Flandre, l'aide qu'il a fournie à Candie assiégée par les Turcs, loue

ses sages édits, ses réformes judiciaires, l'institution des Grands Jours de justice, etc., etc.

Dans un avertissement au lecteur, Bugnot déclare qu'il lui offre un poème en prose, ayant imité chez les anciens Xénophon et Héliodore, chez les modernes Barclay et d'autres plus récents. Il s'est astreint aux mêmes règles que les poètes homériques de son temps, le père Lemoyne, le père Mambrun, Desmarets, Brébeuf, Torquato Tasso, Chapelain, Saint-Amand. Qu'on lui pardonne sa témérité d'avoir osé rivaliser avec des écrivains si sublimes. Il prévient ensuite le lecteur que dans sa prose il a intercalé des vers afin de récréer les esprits par cette variété et de les reposer de la contention qu'impose une lecture sérieuse. Le lecteur trouvera ici tout ce qu'il y a de mystérieux dans la politique, tout ce que l'antiquité présente d'agréable et d'auguste, et il verra comme sur un théâtre les changements qui s'opèrent à la cour. Il sera stupéfait en contemplant tant d'événements divers et soudains dont la fortune des princes n'est pas à l'abri. Bugnot termine cet avis en indiquant que, après avoir enrichi de commentaires l'*Argenis* de Barclay, il s'est interdit toute glose dans cette deuxième partie qu'il a laissée dans sa nuit sans l'éclairer d'un flambeau. Mais la suite de la narration élucidera ce qui aura pu paraître obscur, et peut-être même arrivera-t-on à retrouver la clef du livre. Il promet, si l'on fait bon accueil à son *Archombrote,* de donner d'autres ouvrages en prose et en vers : « Je publierai, dit-il, si Dieu le permet, mon poème épique la *Borbonide,* lorsque j'aurai léché mon ourson avec tout le soin dont je suis capable. » Cette *Borbonide,* si elle a été terminée, fait partie des ouvrages perdus de Bugnot dont parlent ses biographes. C'était sans nul doute un nouveau panégyrique de Louis XIV et de ses ancêtres.

Parmi les pièces liminaires (hexamètres ou distiques) qui suivent l'avis au lecteur, je citerai celle que Bugnot,

à l'exemple d'Horace, adresse à son livre, et où il explique pourquoi, composé en 1659, il n'a été publié que dix ans plus tard :

« O mes écrits, je vous avais crus perdus; mais voici que j'ai la joie de vous retrouver après bientôt dix ans. C'est que, pendant ce temps, un cruel fléau avait empoisonné l'air de la Batavie, la guerre et une terrible famine qui la suivit. Enfin, ô Archombrote, tu as triomphé des âpres destins, tu as échappé à tous les périls qui te menaçaient. Tu gisais dans les ténèbres, l'abandon et la moisissure, quand enfin un jour bienfaisant te rendit à moi. Hélas! en quel état tu me reviens après tant de risques de mort; en quel état tu me reviens après la guerre et la peste! Mais cependant, tel que tu es, entre dans mes pénates et revois ton père, ô mon fils!, ou plutôt envisage ton père que peut-être tu connais à peine et pénètre joyeux dans mes antiques lares. Tu as eu le bonheur, ô mon livre, de t'être échappé des régions boréales et d'avoir regagné ta patrie. Livre d'un homme désormais libre, revêts des mœurs empruntées et couvre notre histoire d'une forme ambiguë!» La pièce se termine par un nouvel éloge de Louis XIV.

Je mentionnerai encore la pièce intitulée : *Nymphe Belgii* (la Nymphe de la Belgique), consacrée à la victoire de Flandre, dont le cadre mythologique fait songer au début de l'épître de Boileau sur le passage du Rhin, postérieure de trois ans (1672), et qui contient beaucoup de vers vigoureusement frappés.

Laissons de côté deux pièces composées à l'occasion de la naissance du second fils de Louis XIV (1668) ainsi que celles qui ont été écrites à la louange de l'auteur; elles sont signées de noms inconnus qui sont sans doute ceux de collègues de Bugnot (1) ou de Bénédictins de ses amis.

(1) Ainsi celui qui seul nous fait connaître sa qualité, Louis Bourget (?), maître ès arts libéraux à Paris : Lud. Burgaeus Parisinus liberalium artium magister laureatus.

Ne nous arrêtons pas davantage devant la dédicace au Dauphin, qui n'est qu'un nouveau panégyrique outré de Louis XIV, en qui revivent les vertus de tous les princes ses prédécesseurs et que le Dauphin devra s'efforcer d'imiter; car il est le modèle accompli des rois.

Je parlerai assez sommairement de la première suite de l'*Argenis : Archombrote et Cyrthée,* me réservant de m'étendre davantage sur la seconde : *Archombrote et Théopompe,* qui présente plus d'originalité. Dans la première en effet, Bugnot emprunte à Barclay non seulement une grande partie de ses personnages, mais des situations et beaucoup d'expressions, voire même des phrases entières.

Avec le dernier chapitre du roman de Barclay, l'action est achevée. L'amour passionné du héros, Poliarque (1), et de l'héroïne, Argenis, leur inébranlable fidélité, leur vaillance au milieu des épreuves de tout genre sont enfin récompensées. Poliarque a obtenu du roi de Sicile Méliandre la main de sa fille Argenis. Son rival, qui la lui disputa longtemps, Archombrote, fils de Hyanisbi, reine de Mauritanie, a dû s'effacer devant lui, car une révélation de la dernière heure lui apprend qu'il est né d'un premier mariage de Méliandre et que par conséquent Argenis est sa propre sœur, qu'il devra désormais aimer d'amitié, mais non plus d'amour. Pour le consoler de cette pénible déception, Poliarque lui offre pour épouse sa sœur Cyrthée, non moins belle, non moins accomplie qu'Argenis, et il semble, quand le roman se termine, que cette union aussitôt résolue est à la veille de se célébrer. Une ère de prospérité va

(1) Rappelons que, d'après les clefs de l'Argenis, Poliarque serait Henri IV, Méliandre, Henri III, Hyanisbi, Élisabeth, reine d'Angleterre. Argenis symbolise peut-être la royauté française. La Sicile est le royaume de France. Archombrote est désigné comme un prince soumis au roi de France, mais dont les vertus héroïques font concevoir les plus hautes espérances. Aneroeste serait le pape Clément VIII. Dans la suite de l'*Argenis,* ainsi que je l'ai dit précédemment, Archombrote représente Louis XIV.
L'action du roman nous reporte aux premiers temps de Rome.

s'ouvrir pour les deux époux. Aneroeste, animé d'un souffle prophétique, prédit que Méliandre n'aura plus à redouter aucun trouble dans son royaume; plus de factieux, plus de conspirations. Sa vieillesse et la jeunesse d'Archombrote inspireront partout la crainte et le respect. Celui-ci triomphera des Brutiens et des Luceniens. Méliandre verra grandir dans ses embrassements ses petits-fils, qui donneront à la Sicile une longue lignée de princes, et sa fille, destinée à régner sur la Gaule, ne lui sera pas plus chère que la bru qui lui viendra de ce pays. Aneroeste ne veut pas révéler toutes les prospérités qui attendent ces deux perles du siècle, Argenis et Poliarque. Les destinées même en cachent aux dieux une partie, de peur qu'ils n'en soient jaloux. Mais il peut dire que l'amour qui les unit demeurera inaltérable jusqu'à l'âge avancé auquel ils parviendront. Et, pour que leur bonheur ne soit pas détruit par la mort de l'un ou de l'autre, tous deux, en un même temps, en une seule nuit, seront affranchis à jamais de la vieillesse. Prédictions magnifiques dont Bugnot se propose de raconter l'accomplissement, mais retardées singulièrement par de nouvelles épreuves dont le récit remplit une partie d'*Archombrote et Cyrthée*. On y voit, entre autres épisodes, celui qui nous montre Argenis exposée aux plus grands dangers, tombant aux mains des pirates, menacée même d'être sacrifiée comme Iphigénie. Aussi Méliandre remarque-t-il fort judicieusement que tous les événements n'ont pas répondu aux prophéties optimistes d'Aneroeste.

La narration de Bugnot reprend à l'endroit où l'a laissée Nicopompe, qui est dans l'*Argenis* le porte-parole de Barclay, ou plutôt Barclay lui-même. Nous allons retrouver Argenis, Poliarque, Méliandre, mais les rôles principaux seront remplis par Archombrote et sa fiancée Cyrthée, fille de Britomandre et sœur de Poliarque, qu'il ne conquerra qu'au prix de longues et périlleuses luttes. L'intrigue qui fait le fond d'*Archombrote et Cyrthée* est tirée

du répertoire commun des romans d'amour et d'aventure dont les romans grecs, et en particulier celui d'Héliodore, *Théagène et Chariclée,* nous offrent le prototype. Deux amants, le plus souvent un prince et une princesse, que maints obstacles séparent, finissent, après de dramatiques péripéties et des épreuves de tous genres, par se rejoindre et par recevoir la récompense de leur courage et de leur constance. Toutefois, il faut remarquer que chez Barclay, comme chez son continuateur et imitateur Bugnot, l'élément sentimental proprement dit ne tient pas une très grande place. Leur psychologie de l'amour est peu approfondie. Leurs héros, chastes, fidèles, généreux, conçoivent l'amour sans raffinement ni subtilité et se donnent tout entiers à leur passion sans trop analyser leurs sentiments. De même que dans Barclay, le roman d'amour se mêle chez Bugnot à un roman d'aventures et on voit reparaître les incidents ordinaires des œuvres de ce genre. Tempêtes, naufrages, guerres, voyages avec leurs périlleux hasards, combats singuliers, enlèvements par des pirates, évasions, scènes de sorcellerie, rencontres surprenantes, songes prophétiques, reconnaissance d'enfants que leurs parents croyaient perdus, rien de tout cela ne manque dans *Archombrote et Cyrthée.* Bugnot ne se fait pas faute d'ailleurs de faire de larges emprunts à Barclay et à son continuateur Mouchemberg. C'est un plagiaire absolument dépourvu de scrupules, ainsi que nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater. Dans sa préface, où il énumère complaisamment ses modèles chez les Grecs, chez les Latins et chez les modernes, il ne cite même pas Mouchemberg, à qui il a dérobé plus d'une page, et se contente sans doute de le comprendre parmi ces auteurs récents qu'il joint à Barclay.

On sait que dans l'*Argenis,* outre la narration romanesque, à laquelle s'apparentent celles des Gomberville, La Calprenède et de bien d'autres, ce qui a contribué pour une

bonne part au succès de Barclay, ce sont les dissertations politiques et philosophiques et les allusions aux événements historiques récents. Ces éléments ne font pas défaut à *Archombrote et Cyrthée*, où Bugnot n'a pas ménagé les développements sur des sujets de morale et de politique, et où il nous avertit qu'il laisse à la sagacité de ses lecteurs le soin de percer le voile de ses allusions et de pénétrer les secrets de son œuvre.

Si Barclay fait discourir ses personnages sur les avantages et les inconvénients respectifs de la république, de la monarchie élective et de la monarchie héréditaire (p. 85), sur le droit qu'ont les rois de lever les impôts sans le consentement du Parlement (p. 480), sur les qualités du bon ambassadeur (p. 535), etc., Bugnot de son côté s'étend plus ou moins longuement sur des sujets de même nature. Suites funestes de l'ambition des factieux (p. 12). Comment un roi doit se conduire avec les grands (p. 6). Moyens d'apaiser les séditions (p. 165). Conseils au roi sur la politique à suivre. Se concilier le peuple surtout au début du règne en le soulageant des impôts trop lourds (p. 169). Discours de Théandre sur les origines et la fin des guerres (p. 219). Discours sur la paix et sur la guerre. Laquelle est la plus avantageuse à un État? (p. 219). Pour et contre le célibat (p. 239). Comparaison entre les gouvernements monarchique, aristocratique et démocratique (p. 241), reprise d'un débat traité déjà par Barclay. J'omets d'autres dissertations et lieux communs.

Bugnot a également suivi Barclay en semant des allusions dans son roman. Mais, comme son modèle, il a tellement pris soin de brouiller les événements, de transformer les personnages, de dépayser l'action en en changeant le théâtre réel et en le reportant à une époque reculée, qu'il faudrait perdre beaucoup de temps à solliciter un texte volontairement énigmatique pour lui arracher un sens certain ou tout au moins plausible. Je me bornerai aux allu-

sions évidentes ou à celles qui sont le plus aisément pénétrables. On a vu déjà que, dans le personnage d'Archombrote, il faut reconnaître Louis XIV, dans Cyrthée Marie-Thérèse d'Autriche, dans Théopompe le grand Dauphin, dans Théandre Bugnot lui-même. On peut supposer que les factieux Autolycus et Lycus représentent deux des chefs des Frondeurs. Page 199, l'allusion à la Révolution d'Angleterre ne saurait faire doute. Il en est de même du passage (p. 211) où Gélanore, déclarant que les rois ne doivent avoir aucun commerce avec les princes et les peuples d'une autre religion que la leur, est amené à parler du supplice de Charles Ier, qu'il désigne sous le nom de prince des Tambriniens. Il trace de Cromwell, sous le nom d'Andromus, un portrait assez vigoureux (p. 212). Quand Poliarque expose (p. 236) comment il a mis fin aux guerres civiles, il fait allusion à la pacification de la France par Henri IV. Le rétablissement de Zaga sur le trône d'Éthiopie, c'est sans doute la restauration des Stuarts (p. 241). En Calaïs, cette princesse accomplie des régions du Nord, qui appelle autour d'elle les savants étrangers, qui, pour se livrer complètement à l'étude, renonce au pouvoir, qui abjure ses croyances pour se consacrer à la vraie religion (p. 250 sq.), comment ne pas reconnaître Christine de Suède attirant près d'elle Grotius, Saumaise, Descartes, Naudé, abdiquant pour voyager dans toute l'Europe, se convertissant au catholicisme, mais une Christine idéalisée?

En dehors de ces trois éléments, intrigue romanesque, dissertations morales et politiques, allusions historiques, *Archombrote et Cyrthée* contient encore des épisodes intercalés et absolument étrangers au sujet principal, ainsi le récit du voyage d'un mathématicien dans la lune (p. 128) ou la leçon d'astronomie que fait Hermès le gymnosophiste sur le soleil, la lune et leurs taches (p. 126).

Mais les hors-d'œuvre que l'on rencontre avec le plus d'abondance dans *Archombrote et Cyrthée*, ce sont les

pièces de vers dont ce roman est farci, à l'imitation du *Satiricon*. Théandre, poète de cour, est toujours prêt à improviser des poésies de circonstance, et dans tous les mètres, hexamètres, distiques, vers iambiques, lyriques, etc. Archombrote a-t-il battu Alexandre, roi d'Épire, vite un chant de triomphe, un *Épinicion* (p. 35). Lucterius a-t-il été vaincu dans un combat singulier, vite une ode sur sa défaite (p. 45). Les plaintes d'Argenis prisonnière des pirates seront traduites en distiques par Aneroeste (p. 112). Le rebelle Poliphile se tue : il aura son épitaphe en vers, mais une épitaphe injurieuse qui invite le passant à se réjouir de la mort de ce factieux (p. 202). Un épithalame sur l'union prochaine d'Archombrote et de Cyrthée et sur les bienfaits de la paix qui en résultera ne comporte pas moins de 188 hexamètres (p. 230). Poliarque relève-t-il de maladie, aussitôt Théandre le félicite de sa convalescence dans un *Sotérion* (p. 203). Ailleurs, c'est une prophétie (p. 88), un *Eroticon* (p. 83), une élégie sur la mort de Tripholaüs (p. 83), etc., etc. Parfois même, sans raison apparente, une pièce est introduite d'une manière assez gauche, comme cette élégie sur la mort d'un moineau (p. 118) où Bugnot avec une emphase plaisante parodie les vers de Catulle et de Stace sur la mort d'un oiseau favori et s'inspire de la pièce de Barclay sur la mort de la petite chienne Aldine (p. 179).

Le roman de Bugnot nous offre aussi des analyses ou des reproductions intégrales de mimes ou de livrets de ballets allégoriques et mythologiques qui sont censés représentés ou dansés chaque fois qu'un événement heureux fait naître l'allégresse chez les héros du roman. Il arrive qu'ils y jouent eux-mêmes un rôle. Ainsi, dans le *Jugement de Pâris*, Archombrote figure le berger phrygien; mais, ayant à décerner le prix de la beauté, il néglige Vénus, Minerve et Junon et galamment présente la pomme à Cyrthée son épouse (p. 243). Pour fêter le mariage d'Ar-

chombrote et de Cyrthée, on danse une pyrrhique dramatique dont l'auteur est Théandre. Le livret, en vers de différents mètres, comporte cinq scènes. Minerve dispute à Neptune le droit de donner son nom à la ville la plus importante de l'Europe. Jupiter décide que celui-là seul aura ce droit qui aura fait à l'humanité le don le plus salutaire. De la terre qu'il frappe de son trident, Neptune fait sortir le cheval, Minerve l'olivier, symbole de la paix, et, comme la paix est le plus précieux des biens, c'est de Minerve (Athéné) qu'Athènes portera le nom. Fureur de Neptune. Minerve victorieuse emmène enchaînés Mars et Bellone frémissants. Les Parques jettent à ses pieds leurs quenouilles et leurs ciseaux, que la déesse et Cupidon brisent et repoussent au loin. Suit, en vers élégamment tournés, l'éloge de la paix par Minerve et un appel à la concorde universelle. Tous les dieux qui président à l'hyménée accourent, couronnent Astrée d'olivier et la replacent sur son trône antique, dont aucun crime désormais ne pourra plus l'arracher. Tous les dieux s'unissent en un cantique de la paix; le siècle d'or va renaître :

Ecce redit Virgo, redeunt Saturnia regna.

Les Muses, naguère désolées et bannies du Parnasse, regagnent leur séjour et reprennent leurs cithares délaissées. Apollon les invite à célébrer en vers lyriques l'heureux hyménée du roi et de la reine. Tour à tour, les neuf sœurs redisent l'éloge de la paix et chantent la gloire du roi. Dans ce long hors-d'œuvre, Bugnot n'a en vue que Louis XIV et son mariage avec Marie-Thérèse.

On voit quelle place les dieux de la Fable occupent dans ces divertissements. Il en va de même dans nombre de pages du roman, où Bugnot montre à quel point la mythologie lui est familière et quelle connaissance approfondie il possède d'Ovide en ses *Métamorphoses,* d'Apollodore en sa *Bibliothèque* et d'autres mythographes.

## II. — De l'éducation d'un prince

L'imitation de Barclay, qu'il est aisé de constater en maint passage d'*Archombrote et Cyrthée,* se poursuit encore en plusieurs parties de la seconde suite de l'*Argenis,* intitulée : *Archombrote et Théopompe.* Mais le sous-titre : *De institutione principis,* nous avertit qu'un élément nouveau va intervenir. En effet, cette seconde suite est un roman didactique ou pédagogique, le roman de l'éducation d'un prince. Tout au plus pourrait-on rattacher à un but d'éducati on les discours sur la politique et sur les devoirs d'un roi qui se lisent dans la première suite. Mais dans *Archombrote et Théopompe* la formation et l'instruction du prince sont l'objet unique du roman, et Bugnot ne nous a pas laissé ignorer que le prince, ici, c'est, sous le nom de Théopompe, le grand Dauphin, et qu'il est lui-même Théandre, le précepteur. Nous le connaissons déjà comme poète officiel et historiographe de la cour. Dans la deuxième suite de l'*Argenis,* il va, avec son disciple Théopompe, prendre le principal rôle.

Le chapitre I du livre V d'*Archombrote et Cyrthée* (p. 215 sq.), nous avait donné les détails de l'accouchement d'Argenis. Le nouveau-né reçoit le nom prophétique de Théopompe (p. 216), qui est celui d'un roi de Sparte d'une rare vertu, *non vulgaris virtutis* (p. 324). Dès sa naissance, on se préoccupe de lui trouver un précepteur. Théandre avait sollicité de Méliandre l'autorisation de retourner chez les Druides (*ad Druidarum consortium,* entendez : à son couvent); mais le Roi le retient et lui confie l'éducation de de son petit-fils. Tous deux discutent sur ce que doit être cette éducation (p. 245). Méliandre voudrait qu'elle ne fût pas trop livresque, car plus d'un prince lettré a été un mauvais prince; ce qu'il désire, c'est une instruction pratique et visant surtout à la formation du caractère. Théan-

dre, lui, est partisan d'une culture littéraire développée. On tombe enfin d'accord sur cette conclusion judicieuse : « Je ne chargerai pas votre Théopompe, déclare Théandre, des arguties des exercices d'école, ni des arguments d'une philosophie qui se torture elle-même, ni des mètres de la poésie, ni d'une excessive diversité de langues; mais je le formerai par l'étude de l'histoire, des mœurs et de l'état des peuples, afin que, d'après la variété des événements, il apprenne la sagesse (1). » On pousse la prévoyance jusqu'à songer dès maintenant au soin qu'il sera nécessaire d'apporter à la recherche pour Théopompe, encore vagissant dans son berceau, d'une épouse digne de lui. Théandre souhaite qu'elle ressemble à cette Calaïs, princesse des régions du Nord, dont il a fait le portrait (2).

L'éducation de Théopompe, âgé maintenant de sept ans, commence avec la deuxième suite de l'*Argenis*. Nous allons nécessairement rencontrer dans ce roman didactique d'assez nombreuses dissertations pédagogiques. La politique, la philosophie et la morale fournissent aussi la matière de plus d'un développement. Au chapitre premier du livre I, il est traité de l'éducation en général et du choix d'un précepteur. En un autre passage, Théandre soutient cette thèse que l'éducation publique est préférable pour un prince à l'éducation privée, et répond aux arguments qu'on lui oppose (L. II, ch. XII, p. 379). Il s'élève contre une instruction trop encyclopédique et insiste encore sur la nécessité pour son disciple de connaître la science politique, les mœurs des différentes nations, l'histoire, laquelle peut être enseignée par des tableaux propres à aider puissamment

(1) Theopompum vostrum non argutiis umbratilis ludi, non argumentis seipsam torquentis philosophiæ, non poeseos numeris, non linguarum varietate nimia onerabo; sed veterum monumentis, populorum moribus et statu informabo, ut ex eventibus variis sapere discat (L. V, ch. IX, p. 249).

(2) On a vu que Calaïs n'est autre que Christine de Suède. La jeune fille qu'épousera Théopompe s'appelera aussi Calaïs; mais c'est une sorte de surnom qui lui a été donné en raison de ses rares qualités. En réalité, elle se nomme Parthénisse : c'est la fille du roi des Celtibériens.

la mémoire (p. 381). Il exhorte son élève à cultiver les belles-lettres (p. 398), dont il lui fait voir le charme et le profit (p. 513). Il va même jusqu'à rédiger pour lui en quelques chapitres le sommaire d'un traité oratoire méthodique. Le professeur de rhétorique du collège de Tiron se plaît à reproduire, d'après Cicéron et Quintilien, les théories et les règles chères à l'antiquité sur l'art de la parole (L. IV, ch. III à V, p. 499 sq.), mais il a le tort d'incorporer à son texte, sans indiquer qu'il fait une citation, les passages qu'il emprunte à ses auteurs favoris. C'est un véritable plagiat, et nous verrons que sur ce chapitre Bugnot avait la conscience beaucoup trop large. Au livre IV, chapitre VII, p. 510, il revient encore sur la nécessité de la connaissance de l'histoire pour un prince (1). Une dizaine d'années plus tard, Bossuet dira à ce même grand Dauphin, qui nous est ici présenté sous le nom de Théopompe : « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, le temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage (2). » Théandre recommande encore à son élève la tempérance et lui décrit d'un manière très réaliste les dégradants et funestes effets de l'ivresse. Il lui enseigne à observer la pudeur (p. 335 et 490), à fuir la volupté (p. 489), à aimer la vertu, sans laquelle ni la beauté ni la noblesse ne sont rien (p. 561). Les préceptes moraux reparaissent souvent dans l'ouvrage et je ne juge pas utile de les énumérer tous. Ce sont au reste, pour la plupart, de purs lieux communs. Parfois Théandre emprunte le langage de la satire; il lance des invectives cinglantes contre les nobles

(1) Barclay dans l'*Euphormion* (p. 96) recommande aussi, d'une manière générale, l'étude de l'histoire.
(2) *Discours sur l'Histoire universelle,* avant-propos.

qui ont dégénéré de leurs ancêtres et n'ont conservé de leur origine que l'orgueil et la morgue (p. 410), contre les vices de la cour et de la ville, contre l'ambition, la cupidité, la dépravation des mœurs, contre le luxe de la table et des vêtements (p. 548, 452). Il prend à partie les prêtres plus soucieux de leur fortune que de l'accomplissement de leurs devoirs (p. 551) et flétrit les hypocrites (p. 552). Il déplore l'affaiblissement de l'esprit religieux (p. 565), condamne les duels (p. 550) et les danses dont la licence n'est qu'une provocation à la débauche (p. 452).

Nombreux également sont les discours relatifs à la religion. Il faut toujours appliquer au christianisme ce que Bugnot écrit de la religion des druides. Rappelons que l'action du roman se passe en effet à une époque lointaine, en un temps où, comme nous le dit Barclay au commencement de l'*Argenis*, Rome était encore assez voisine de ses origines (1). Théandre exhorte donc son disciple à remplir fidèlement ses devoirs envers Dieu. Il lui expose les preuves de l'existence de la divinité (p. 287), après lui avoir expliqué comment, malgré l'opposition apparente entre la Providence et le destin, ils peuvent néanmoins se concilier (2). Il combat ceux qui croient que notre destinée dépend de l'influence des astres (p. 290). Il s'efforce de détourner l'esprit de son disciple des choses terrestres et caduques pour lui inspirer l'amour de ce qui est éternel (p. 293). Seule la religion peut l'instruire de ses devoirs et assurer sa félicité (p. 297). Que Théopompe honore donc pieusement le dieu inconnu auquel déjà on élève des autels et on offre des sacrifices. Un jour viendra, et il est proche, où ce dieu régnera sur la Gaule entière (p. 305).

Sur la politique, le seul discours important de la deuxième

(1) Nondum orbis adoraverat Romam, nondum Oceanus decesserat Tiberi (*Argenis*, p. 1).

(2) Dans l'*Argenis*, Barclay avait fait voir comment le libre arbitre est conciliable avec la prescience divine.

suite de l'*Argenis* est celui où Méliandre instruit son petit-fils des lois les meilleures pour bien gouverner (p. 541). On peut citer encore un autre passage contre l'ambition et la tyrannie (p. 323). C'est, comme je l'ai indiqué, dans la première suite : *Archombrote et Cyrthée*, qu'ont été traitées les questions relatives à la politique.

Quels sont les fruits des leçons que Théopompe a reçues? Nous apprenons qu'il a suivi et pratiqué avec ardeur les leçons de Théandre, qu'il a étendu autant qu'il l'a pu son savoir dans toutes les directions, s'appliquant même à l'étude des langues étrangères (p. 437). Son éducation physique est également l'objet de soins tout particuliers. Il se livre à des exercices de tout genre (p. 341). Il excelle à lancer le javelot. Chaque jour il progresse dans la palestre et conquiert la palme sur tous ses rivaux (p. 541, 577 sq.). Habile et hardi cavalier, il se montre intrépide à la chasse (p. 537) comme à la guerre. Dans le siège et la prise d'une ville rebelle, son courage éclate non moins que sa générosité (p. 583). Pareil à ce Scipion dont l'histoire vantera la continence, il rend une belle captive à son fiancé. A Ségobrige, il l'emporte sur tous par la science comme par l'adresse aux exercices du corps (p. 574 sq.). Enfin cette éducation, fruit d'une sollicitude si éclairée, a été complétée par des voyages, à l'exemple d'Ulysse et d'Énée, ainsi que s'exprime Gobrias, son gouverneur, dans le rapport qu'il fait à Poliarque des résultats obtenus d'un disciple si admirablement doué (p. 532). Mais le moment est arrivé pour l'adolescent devenu jeune homme de se chercher une épouse. Théopompe, très prudent, entend apporter beaucoup de circonspection dans ce choix. Il redoute les défauts des jeunes filles gauloises : « Je sais, dit-il à ceux qui le poussent au mariage, que vous me proposerez mainte jeune fille de mon pays. Mais je connais, et par ce qu'on en rapporte et pour les avoir moi-même fréquentées à la cour, les jeunes filles de notre Gaule, toujours curieuses

de nouveautés, aimant le luxe et la bonne chère, s'arrosant abondamment de vin d'Ibérie, consommant du poivre blanc pour enflammer encore une passion déjà assez ardente en leur cœur, et, une fois mariées, ajoutant souvent des cornes au front de leur pauvre mari » (p. 596) (1). Théopompe avoue qu'il exagère quelque peu et plaisante; mais c'est que son cœur est pris; il brûle de la plus vive passion pour Calaïs, fille du roi des Celtibériens. C'est seulement dans les derniers chapitres de la deuxième suite que l'intrigue amoureuse commence, tandis qu'elle remplit en grande partie la première suite. Le but pédagogique d'*Archombrote et Théopompe* suffit à expliquer cette différence (2). Aussi les péripéties de cette intrigue sont-elles peu nombreuses et peu compliquées. La principale résulte de la rivalité de Théopompe et de Callimaque, épris tous deux de Calaïs. Mais Bugnot, sans se mettre en frais d'invention, amène le dénouement par le même moyen qu'a employé Barclay dans *Argenis*. On se souvient que celui-ci, pour écarter Archombrote qui disputait à Poliarque la main d'Argenis, le fait reconnaître comme étant le frère même de celle qu'il voulait épouser. Les choses chez Bugnot se passent absolument de la même manière. Callimaque apprend par une révélation soudaine que Calaïs n'est autre que sa sœur Parthénisse (3). Il doit dès lors laisser le champ libre à Théopompe qui devient l'heureux époux de Calaïs (p. 591 sq.).

(1) Ubi nuptui datae fuerint, marito saepe addunt cornua pauperi.

(2) Il faut ajouter qu'il y a dans la deuxième suite d'autres histoires d'amour, dont une assez longue, mais qui sont simplement intercalées et sans aucun rapport direct avec l'action principale.

(3) *Archombrote et Théopompe* nous offre d'autres exemples de ces reconnaissances *ex abrupto*. Ainsi Gobrias retrouve inopinément sa fille et Andropitas son fils, dont ils pleuraient la perte (p. 240 sq.). Nul n'ignore combien ces reconnaissances sont fréquentes dans le roman et le théâtre antiques.

## III. — « Théopompe » et « Télémaque »

Après avoir analysé les deux parties d'*Archombrote et Théopompe,* en insistant sur celle où il est traité de l'éducation du prince, je voudrais rechercher s'il est possible d'établir des rapprochements entre le roman de Bugnot et le *Télémaque* de Fénelon.

N'insistons pas sur des épisodes et descriptions que contiennent un grand nombre de romans : tempêtes (*Archombrote,* p. 18, 141, 546), *Télémaque* (L. IV, p. 154 [1]; L. V, p. 239); captivité chez des pirates (*Archombrote,* p. 80), Mentor et Télémaque prisonniers des Égyptiens (L. II, p. 47 sq.). Si Archombrote ne visite pas l'Égypte comme le héros de Fénelon, la description lui en est faite par un voyageur qui l'entretient de l'origine du Nil, de la religion, des merveilles de ce pays (p. 527 sq.), *Télémaque* (L. II, p. 51). Archombrote cherche Cyrthée le long du rivage de la Libye; il côtoie la Lycie, la Phénicie, la Crète (p. 97 sq.), Chypre (p. 526), la Sicile (p. 530), tous pays que visitera Télémaque (L. III, p. 109; L. V, p. 185; L. IV, p. 155; L. I, p. 92). Théopompe aborde au pays des Celtibériens et séjourne en leur capitale Ségobrige (2) (p. 575), non loin de cette Bétique que célébrera Fénelon (L. VII, p. 322). Les deux héros se distinguent pareillement par leur adresse à la chasse et leur vaillance dans les combats. Les chastes amours de Théopompe et de Calaïs font songer à celles de Télémaque et d'Antiope. Théopompe résolvant victorieusement toutes les questions qui lui sont posées à l'Université de Ségobrige et triomphant de ses rivaux dans les luttes de la palestre et dans une sorte de tournoi (p. 578), c'est déjà Télémaque qui l'emporte sur tous ses rivaux aux

(1) Pour Télémaque, nous renvoyons aux pages de l'édition des *Grands écrivains de la France,* par Albert Cahen (Hachette, 1920).

(2) Aujourd'hui Ségorbe (Espagne), province de Valence.

jeux célébrés pour l'élection d'un roi de Crète et se signale entre tous par la sagesse de ses réponses à l'assemblée des vieillards gardiens des lois de Minos (L. V, p. 203).

Si des faits nous passons aux doctrines politiques et morales, les rapprochements suivants se rencontrent, qui d'ailleurs étaient pour la plupart presque inévitables, étant donnée la communauté des sujets. — *Archombrote*. Devoirs envers Dieu qui est le souverain bien (p. 287 sq., 292 sq.). *Télémaque* (L. V, p. 190). — *Arch.* Éloge de la tempérance (p. 308) que chez Fénelon Nosophage préconise aussi (L. XIII, p. 285). — *Arch.* Le bonheur réside dans les vertus (p. 561). *Télémaque* (L. III, p. 99). — *Arch.* Contre le luxe (p. 452). *Télémaque* (L. XVII, p. 466). — *Arch.* L'éducation publique est préférable à l'éducation privée (p. 377). *Télémaque*. Nécessité des écoles publiques (L. XI, p. 186). — *Arch.* Exhortation à aimer les lettres (p. 399). *Télémaque*. Bonheur de ceux qui aiment les lettres et les sciences (L. II, p. 72). — *Arch.* Comment un roi peut se faire aimer de ses sujets (p. 169). *Télémaque*. Que les rois doivent se faire aimer de leurs sujets (L. II, p. 52). — *Arch.* Qu'un roi doit toujours être maître de lui (p. 543). *Télémaque*. Qu'un roi doit toujours éviter les emportements et savoir se maîtriser (L. XVIII, p. 547).

On peut encore établir un certain parallélisme entre les passages suivants : Théandre (p. 423 sq.), pour s'assurer que Théopompe a bien profité de ses leçons, le conduit devant une suite de tableaux représentant des rois de l'antiquité qui furent les uns de bons princes, les autres des tyrans, et lui demande d'expliquer et de commenter ces tableaux. De même, en plusieurs passages de son livre, Fénelon oppose les bons et les mauvais princes, mais surtout au livre XIV, p. 335, où Télémaque peut voir dans les profondeurs du Tartare les tyrans condamnés pour avoir abusé de leur puissance, et, parmi les bocages odoriférants des Champs Élysées, environnés et pénétrés des rayons

d'une pure et douce lumière, tous les bons rois qui avaient gouverné sagement les hommes. Toutefois, dans les deux énumérations, on ne trouve que deux noms qui leur soient communs, ceux de Cécrops et de Triptolème.

Au tableau du pays idéalement heureux que Fénelon situe dans la Bétique (L. VII, p. 322), correspondrait dans une certaine mesure celui où Bugnot nous peint la félicité des habitants de la lune (p. 128 sq.).

Chez Bugnot, les dieux de la fable ne jouent pas, comme dans *Télémaque*, un rôle actif; mais à tout propos leur nom est rappelé. Ils sont les héros des ballets et des mimes dont est mêlé le récit; ils fournissent le sujet des tableaux et des sculptures dont les temples et les palais sont décorés. Ainsi tout un chapitre est consacré à l'explication par Théopompe de douze tableaux représentant la prise de Troie, en remontant jusqu'à l'expédition des Argonautes. Mais, tandis que la mythologie revêt chez Fénelon une grâce et un coloris qui plaisent encore aujourd'hui, bien que ses peintures aient quelque peu perdu de leur fraîcheur, elle est sans charme dans la prose de Bugnot, qui ne quitte guère le ton d'un mythographe érudit, mais sec et pédant. Il faut faire exception pour ses vers, dont la plupart des pièces nous offrent d'agréables tableaux et des détails heureux. J'ai analysé plus haut le livret du ballet, écrit en vers élégants et faciles, qu'on lit au dernier chapitre d'*Archombrote et Cyrthée*. On se souvient que le sujet de cette pyrrhique est la dispute entre Neptune et Minerve revendiquant chacun l'honneur de donner son nom à la ville qui sera appelée Athènes, du nom de la déesse (Athéné) (1). Il est à remarquer que la même dispute est figurée sur le bouclier de Télémaque (L. XIII, p. 269), où elle a remplacé des tableaux représentant l'histoire d'Œdipe et de ses fils,

(1) Cette lutte est rappelée dans Ovide (*Métamorphoses*, VI, v. 75-82), et dans Hygin (*Fables*, 164). Cf. aussi le chœur d'*Œdipe à Colone* (694-715) où l'olivier et le coursier domptés sont célébrés comme deux gloires propres à Athènes.

Étéocle et Polynice. Gueudeville, dans la *Critique générale des Aventures de Télémaque,* « avait blâmé l'histoire d'Œdipe gravée sur le bouclier de Télémaque, qu'il trouvait trop longue et ennuyeuse. Il est difficile, dit Adry (1), de croire que Fénelon ait lu cette critique, cependant il a substitué, dans les copies suivantes de son *Télémaque,* l'histoire de la dispute de Minerve et de Neptune à ce lugubre récit des malheurs d'Œdipe et de toute sa famille qu'on trouve dans toutes les éditions avant 1717 » (2).

J'ai noté avec soin tous les rapprochements que j'ai pu saisir entre l'œuvre de Bugnot et celle de Fénelon : d'abord des lieux communs de morale et de politique qu'il est naturel de rencontrer dans tout roman didactique se proposant pour objet la formation d'un prince : dissertations sur les devoirs d'un roi et sur les vertus qu'on doit développer en lui. Puis des conseils pédagogiques : nécessité de donner au futur roi une instruction étendue, de le fortifier au moral comme au physique par des exercices de tout genre, la chasse, les voyages, l'apprentissage de la guerre; puis, comme conclusion, un amour légitime que couronne le mariage.

Chez *Théopompe* comme chez *Télémaque,* nous trouvons ces mêmes phases de l'éducation. Mais est-ce à dire que Fénelon ait lu Bugnot et s'en soit souvenu? Rien ne permet de l'affirmer, pas plus qu'on ne saurait répondre qu'il n'en a pas eu connaissance, comme l'ont prétendu certains critiques. En tout cas, on admettra difficilement que de cette œuvre si médiocre il ait pu tirer quelque profit.

(1) *Télémaque,* édition Adry. Paris, Duprat-Duverger, 1811, t. 2, p. 356, *Variantes.*

(2) M. Albert Cahen, dans son excellente édition du *Télémaque* (Hachette, 1920, *Collection des grands écrivains de la France*), pense que, indépendamment des auteurs anciens que je viens de citer, « Fénelon avait pu songer à la suite des treize tableaux, représentant l'histoire de Minerve, qui avaient été commandés pour Trianon au peintre Houasse (1645-1709). L'un d'eux, mis en place en 1696, représentait la rivalité de Minerve et de Neptune. D'autres peintres ont encore traité le même sujet à la même époque (Voir Nic. Bailly, *Inventaire des tableaux du Roi,* publié par Engerand, Paris, 1899).

J'ajoute que les critiques pointilleux, comme Faydit et Gueudeville, qui se sont attachés à relever les erreurs ou les faiblesses de *Télémaque,* ne se seraient sans doute pas fait faute de signaler des imitations de Bugnot, si peu qu'elles aient été caractérisées. Ce n'est que tardivement et assez avant dans le XVIIIe siècle qu'on s'est avisé de rapprocher *Théopompe* et *Télémaque.*

Au surplus, que Fénelon l'ait ou ne l'ait pas connu, Bugnot ne doit pas moins être considéré comme son précurseur dans le roman pédagogique ou didactique (1). Le premier, semble-t-il, chez nous, il a, à l'imitation de la *Cyropédie* de Xénophon, mêlé à une fable romanesque une sorte de traité de l'éducation d'un prince. Le *schéma* de *Télémaque* apparaît déjà dans *Archombrote et Théopompe.*

Si dans la *Cyropédie* de Xénophon l'élément romanesque et l'élément didactique sont réunis, ce n'est toutefois que dans le premier livre qu'il est traité de l'éducation d'un jeune prince. Ce qui remplit le reste de l'ouvrage, ce sont des aventures diverses, surtout de combats où Cyrus se couvre de gloire, et des dissertations roulant presque exclusivement sur les choses de la guerre. On sait assez que, si Fénelon s'est inspiré de ce modèle, s'il y a même peut-être puisé la première idée de son *Télémaque,* ses principales sources sont ailleurs. Ces sources, pour la partie narrative, sont Homère, Virgile, Sophocle, dont à chaque page on retrouve un souvenir ou une imitation. Quant à la partie morale et didactique, il est clair que les questions traitées par Fénelon l'avaient été souvent avant lui, soit d'une manière générale, soit en vue d'instruire un jeune prince de ses devoirs et de l'initier à la science du gouvernement. Pour nous borner à la France, la pédagogie princière a chez nous de nombreux représentants au XVIIe siècle, depuis Héroard jusqu'à Bossuet, en passant par Godeau, La

(1) Bossuet appelle le *Télémaque* un *roman instructif.* Lettre à son neveu, du 18 mai 1699.

Faye, La Mothe le Vayer et Hardouin de Péréfixe (1). Mais dans aucun de leurs ouvrages n'apparaît l'élément romanesque. Le compilateur de la *Bibliothèque des romans* trouve quelques analogies entre *Télémaque* et un ouvrage de R. Montagathe composé pour l'éducation du fils du prince Thomas de Carignan (Thomas de Savoie) et intitulé : *Les Deux Déesses ou la Gloire et la Vertu couronnées par l'Amour*, roman héroïque (2) : « Les *Deux Déesses,* écrit-il, sont dans le goût de la *Cyropédie,* du *Voyage de Cyrus* (3) et du *Télémaque,* dont l'immortel auteur nous paraît avoir pris plusieurs idées dans notre roman (4). » L'ouvrage de R. Montagathe est divisé en deux parties : 1° *La Gloire;* 2° *La Vertu.* Théodème, jeune prince d'Épire, né sans sceptre, mais portant dans le cœur de quoi en conquérir un, quitte sa patrie dès sa plus tendre enfance, sous la conduite du fidèle Ergaste, son Mentor, parcourt maint pays, la Numidie, la Grèce, la Sicile, essuie plus d'une tempête, livre des combats où il se couvre de gloire; et, dans la deuxième partie, après de nombreuses péripéties, le vaillant et vertueux héros trouve sa récompense dans l'amour de la fille du roi de Sicile, Télaire, dont il obtient la main. Avec elle, il monte sur le trône de Sicile. Dans ce pays régnaient le désordre, la licence, la prodigalité : il réforme les abus comme Mentor réformera ceux du royaume de Salente. J'ai souligné les quelques rapprochements qui sont possibles entre *Télémaque* et le roman de Montagathe, que je

(1) Voir Druon, *Histoire de l'éducation des Princes dans la maison de Bourbon.* Paris, Lethielleux, 1897.

(2) Paris, Billaine, 1625. Analysé avec de nombreux extraits dans la *Bibliothèque des romans,* t. 61, 1er volume, janvier 1783.

(3) Œuvre du chevalier de Ramsay, l'ami de Fénelon, 1727.

(4) Je néglige le rapprochement fait par le compilateur de la *Bibliothèque des romans* (t. 48, vol. 1, novembre 1785) entre le début du roman de Fénelon (Télémaque et Mentor jetés par la tempête dans l'île de Calypso) et celui du roman de Montagnac qui a pour titre *Marius.* Il n'y a là qu'un rapport tout fortuit. Fénelon n'avait certes pas besoin de Montagnac pour nous peindre un jeune prince, poussé, à la suite d'un naufrage, sur un rivage inconnu où une princesse hospitalière l'accueille et s'éprend de lui au récit de ses malheurs. L'*Odyssée* et l'*Énéide* ne lui fournissaient-ils pas de suffisants modèles !

ne connais que par les extraits de la *Bibliothèque des romans* (1).

Mais il semble bien que, de tous les ouvrages où l'on pourrait rencontrer un dessein analogue à celui de Fénelon dans le *Télémaque* et réalisé parfois avec des procédés de même nature, celui de Bugnot est, avec toutes ses faiblesses, celui qui mériterait le plus une mention, si sommaire soit-elle. Il ne saurait entrer dans l'esprit de personne d'essayer une comparaison entre deux œuvres de valeur tellement inégale. Ce n'est pas le lieu de faire après tant d'autres l'éloge du *Télémaque*. Tout a été dit sur les qualités, comme aussi sur les défauts d'un ouvrage qui, malgré des parties caduques, malgré un certain manque de cohésion provenant de la juxtaposition d'un roman et d'un traité de morale, malgré les prolixes prédications de Mentor, n'en reste pas moins, comme on l'a écrit (2), « un charmant livre, où Fénelon a mis toute la distinction de son esprit. Sans doute, la grâce en est parfois traînante, l'élégance trop fleurie à notre goût et un peu fade. Mais on trouve maints tableaux aimables dans leur mollesse imprécise, des récits faciles et coulants, des scènes délicates, nobles, pathétiques. N'y cherchons pas d'ailleurs une sorte de pastiche. Si, pour ce qui est art et style, Fénelon imite l'antiquité, il l'imite par des réminiscences inconscientes, et, disons mieux, en vertu d'une affinité intime entre son génie et le génie grec. »

(1) Dans l'introduction de son édition de *Télémaque*, M. Albert Cahen étudie avec beaucoup de savoir et de sagacité les sources de *Télémaque* dans l'antiquité et les rapports que l'œuvre de Fénelon peut présenter avec les romans du XVII[e] siècle. Un mot sur l'*Argenis*, sur la suite de Bugnot, ainsi que sur le roman de Montagathe, aurait peut-être dû trouver sa place dans cette introduction.

Schmid, dont j'ai mentionné l'étude bien documentée, publiée en 1904, sur les éditions, traductions et continuations de l'*Argenis*, se proposait de lui donner une suite : *Ueber Barclay's Einfluss auf die Literatur* (V. p. 182, note 15). Il avait l'intention de combattre l'opinion d'après laquelle le *Télémaque* de Fénelon n'aurait rien dû à Barclay et à son continuateur. Je n'ai pu savoir si cette suite annoncée il y a dix-sept ans a paru, ce dont je doute.

(2) PELLISSIER, *Précis de l'Histoire de la Littérature française*. Paris, Delagrave, p. 277.

## IV. — La latinité de Bugnot. Ses plagiats.

Pour me borner aux parties d'*Archombrote et Théopompe* qui visent un but pédagogique, j'ai laissé de côté celles qui, étrangères à un dessein d'éducation, constituent de simples hors-d'œuvre, par lesquels il semble que Bugnot se soit proposé surtout de diversifier son récit. De ce nombre sont la longue histoire de l'Hercule gaulois et de ses amours avec Galatée (L. III, chap. XIII-XXI, p. 457 sq.), une scène de sorcellerie (p. 344 sq.), des allégories, des analyses des pièces représentant des sujets mythologiques; les aventures de Psyché, la métamorphose de Cadmus et d'Hésione, ou les amours de Théagène et de Chariclée, etc., etc. Plusieurs chapitres sont encore remplis par le récit d'événements merveilleux formant le sujet d'une conversation entre Théopompe, Théandre et divers interlocuteurs. On y raconte mainte baliverne sur les esprits invisibles qui se manifestent sous mille figures diverses; sur la chasse fantastique qu'entendit un roi de France, où des aboiements, des fanfares de cor retentissantes furent ouïs sans qu'on eût pu trouver trace ni de chasseurs ni de chiens; sur un pays où des paroles gelées par un froid excessif se dégelèrent au printemps, remplissant l'air d'un murmure confus de voix (1); sur un magicien qui, porté par une machine volante, accomplit un long voyage du pays des Sarmates jusque chez les Teutons, etc., etc. Bugnot se montre, il est vrai, sceptique au sujet de ces récits merveilleux, mais nous savons d'autre part qu'il croyait aux revenants, comme nous l'apprend une note de l'*Euphormion.* Passons sur les hors-d'œuvre historiques, géographiques, descriptifs, sur les pièces de vers intercalées dans le roman, mais en moins grand nombre que dans la pre-

(1) Souvenirs de Rabelais. *Pantagruel*, L. IV, chapitre LV et LVI. Comment en haulte mer Pantagruel ouyt diverses parolles dégelées, etc.

mière suite. On jugera sans peine par ces indications que le roman à tiroirs de Bugnot est singulièrement diffus et qu'il y entre bien des éléments parasites. L'intrigue y est enchevêtrée, la narration trop souvent languissante. Quant aux dissertations générales, politiques, morales, elles sont bien loin de briller par l'originalité. Parmi beaucoup de lieux communs, il faut cependant mettre à part des considérations justes et assez bien déduites sur l'éducation.

Où l'œuvre de Bugnot se relève, c'est si on l'examine au point de vue de la latinité. La sienne est d'ordinaire puisée à de bonnes sources. Son style assurément a d'assez graves défauts, il est verbeux, procède par accumulations de mots, entasse les images, les comparaisons, les figures de rhétorique, les traits, les *sententiae*. Il a de l'enflure et du mauvais goût, recherche les allitérations, emploie les hyperboles les moins naturelles, comme celle-ci : *gaudiorum montes ejus mentem non obruerunt*, « des montagnes de joie n'accablèrent pas son cœur » (p. 217-218). Mais sa langue est de bon aloi, et ce que nous disent ses biographes de sa connaissance approfondie du latin est confirmé par son ouvrage, qui atteste à quel point il s'était assimilé cette langue et avec quelle facilité il l'écrivait, tant en vers qu'en prose. Le compilateur de la *Bibliothèque des romans* dit de lui : « Son latin est meilleur ou du moins plus coulant que celui de Barclay, qui est dur et ce qu'on appelle *ferré*. Ses vers latins sont bons (1). » Cet éloge est justifié; mais il s'explique aussi en partie par ce fait que le latin de Bugnot est souvent une marqueterie d'expressions et de membres de phrases tirés de Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Horace, Ovide et Pétrone. Il semble avoir eu pour Pétrone, en par-

(1) Tome 7, avril 1776, 2e vol., p. 45. Bugnot était représenté aussi comme un helléniste consommé. Nous ne pouvons juger de son savoir en grec que par ses notes de l'*Argenis* et de l'*Euphormion*, qui prouvent qu'il possédait bien l'histoire, la mythologie, ainsi que les institutions des Grecs.

ticulier, la même prédilection que Barclay. Telle comparaison du *Satiricon : Gallica hieme frigidior factus* (devenu plus froid qu'un hiver des Gaules), revient jusqu'à quatre fois dans la suite de l'*Argenis*. Il met aussi à contribution Lucain, Claudien, Juvénal, Tacite. De même, il fait de fréquents emprunts à l'*Argenis* et à l'*Euphormion*, et ici nous touchons au péché capital du bon Bugnot, au plagiat. Oui, ce sont des plagiats sans vergogne que se permet le continuateur de Barclay. Non content de piller à l'occasion des phrases entières des auteurs latins, il ne se fait pas faute de plagier plus d'une fois de la même manière le roman dont il écrit la suite. Sans doute s'est-il cru autorisé à prendre dans les œuvres des écrivains latins ce qui était à sa convenance, ces œuvres étant du domaine public, et a-t-il pensé aussi que ses travaux sur Barclay, dont il fut l'infatigable scoliaste, pour lequel il eut un culte de latrie, lui donnaient un certain droit à opérer sur son auteur quelques prélèvements de pensées et d'expressions. Quoi qu'il en soit, quand il nous arrive de tomber, après quelques réminiscences plus ou moins précises, sur une dizaine de lignes textuellement copiées de Cicéron, de rencontrer, au cours d'un récit ou d'une description, une phrase ou deux de Barclay transcrites sans qu'à peine un mot ou deux soient changés, nous nous demandons à qui il a pu prétendre faire illusion. Il étale ses larcins avec une telle candeur qu'on peut croire à de l'inconscience. Que n'a-t-il médité ce mot de son contemporain La Mothe le Vayer : « L'on peut dérober à la façon des abeilles sans faire tort à personne; mais le vol de la fourmi qui enlève le grain entier ne doit jamais être imité. »

Il serait fastidieux de passer en revue les plagiats de Bugnot. Un certain nombre d'exemples me suffiront. Les emprunts aux écrivains anciens, phrases, hémistiches, vers entiers, sont nombreux. Il copiera littéralement dix lignes du *De Oratore* (p. 514), sept lignes de Pétrone (p. 424-

425), etc. Il prend à l'*Euphormion* (1) ici quatre lignes (p. 50, l. 9), là (2) six lignes (p. 588, l. 21), ailleurs (p. 144-145) une page et demie (3), avec quelques légères modifications, à l'*Argenis* (4) une phrase (p. 534, l. 6), une autre phrase (5) (p. 97, l. 19), etc. Analogie aussi dans les situations. L'étonnement d'Orgetorix, roi des Tectosages, à la disparition d'Androgine qu'il prend pour une déesse (p. 470), rappelle l'émotion de Méliandre quand Théocrine a disparu. Il la prend pour Pallas elle-même. J'ai déjà fait voir que le dénouement d'*Archombrote et Théopompe* est calqué sur celui d'*Argenis*. Il n'est pas jusqu'à la suite d'*Euphormion* par Morisot où Bugnot n'ait trouvé à prendre. Il a abrégé, mais en en conservant toutes les circonstances et usant le plus souvent des mêmes termes, un conte assez développé qui se trouve dans l'*Aletophilus* (6). C'est l'histoire d'un roi qui possède le secret de faire passer son âme dans le corps d'un animal et de la faire rentrer ensuite dans son propre corps, histoire qui, par certains détails, fait penser au conte de Théophile Gautier intitulé *Avatar*.

## V. — Conclusion.

Malgré les justes critiques que je viens de lui adresser, je dois cependant reconnaître que le roman de Bugnot valait peut-être un peu mieux, du moins pour sa partie pédagogique, que le complet oubli où il est tombé. Ce qui lui a beaucoup nui assurément, c'est d'avoir été écrit en latin, quelle que soit d'ailleurs la qualité de ce latin. Il n'a pas eu la bonne fortune d'être traduit en français,

(1) *Euph.*, p. 1, l. 2 sq.
(2) *Euph.*, p. 43 sq.
(3) *Euph.*, p. 156-157.
(4) *Arg.*, p. 51, l. 1 sq.
(5) P. 9, l. 10.
(6) Pages 648-652 de l'édition de Hack, 1674.

comme l'*Argenis*, ou écrit en notre langue, comme la suite de Mouchemberg. Bien qu'accueillie avec faveur par les contemporains, comme l'attestent de nombreuses pièces liminaires, la suite de Bugnot n'eut pas de seconde édition. En fait de traduction en une langue étrangère, on n'en connaît qu'une, en langue polonaise et en vers (1), à l'usage des dames, par un chapelain, Wyszyniki, qui fut publiée en 1743. Ce n'est sans doute qu'un abrégé. Quelle pauvreté en comparaison des si nombreuses éditions et traductions de la suite de Mouchemberg! Il est vrai que celle-ci parut la première, à l'époque où l'*Argenis* était en pleine vogue, que, de plus, purement romanesque, elle ne s'embarrasse pas de l'appareil pédagogique d'*Archombrote et Théopompe*. L'ouvrage de Bugnot resta donc bientôt enfoui dans la poussière des bibliothèques, dont je ne l'ai exhumé que, pour chercher quels rapports on y peut trouver avec *Télémaque*.

Nous savons que Fénelon était un lecteur fervent de l'*Astrée*. N'a-t-il pas pu lire aussi cette *Argenis* si célèbre, qu'Alphonse de Rambervillers met sur la même ligne que le roman d'Honoré d'Urfé (2), que Mlle de Gournay associe à l'immortel chef-d'œuvre de Cervantès (3)? Et l'*Argenis* ne l'a-t-elle pas conduit à sa continuation par Bugnot? Ce sont là de simples hypothèses, mais non dénuées de vraisemblance. Ce qui reste acquis, c'est que, comme l'a écrit un bon juge, le roman d'*Argenis* (et j'ajouterai sa deuxième suite, consacrée surtout à l'éducation d'un prince), sont « des précurseurs du *Télémaque*, mais avec des inspirations moins élevées et un sentiment moral moins pur » (4).

(1) Déjà, Waclew Potocki avait traduit l'*Argenis* en vers polonais. Varsovie, 1697.

(2) Il les qualifie de « deux éminentes merveilles de notre siècle ». *Les actes admirables en prospérité, en adversité et en gloire du bienheureux martyr saint Livier, gentilhomme d'Austrasie*. Paris, Claude Félix, 1624, p. 8, à la noblesse.

(3) Voir la citation dans P. Bonnefon, *Montaigne et ses amis*. A. Colin, 1898, t. II. p. 327.

(4) Louis de Loménie, *La Littérature romanesque*. III. *Le roman sous Louis XIII* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1862, p. 749).

# FAUNE ET FLORE

## DU THÉATRE CLASSIQUE

ET

## DU THEATRE ROMANTIQUE

---

Dans les trois règnes de la nature la doctrine classique a institué une hiérarchie. Pour elle, il existe des végétaux nobles, des animaux bas, des minéraux distingués. De même que la tragédie n'admet que les rois, princes et seigneurs, elle ne s'ouvre aussi qu'à une aristocratie des bêtes et des plantes, et rejette dans la comédie celles que la convention a classées comme familières et plébéiennes, ainsi qu'elle lui a renvoyé les bourgeois, gens du commun, valets et paysans. Le lion, ce roi des animaux, suivant le mot de Buffon, est accueilli avec une faveur marquée par la tragédie et par le drame.

*Vous êtes mon lion superbe et généreux!*

s'écrie Doña Sol en se jetant au cou d'Hernani.

Mais quelle bouche royale ou impériale se souillerait au point de laisser tomber les mots d'âne ou de lapin, d'oignon ou de chicorée? Si le marbre, l'or ou le diamant sont sur la scène tragique en leur légitime place, le caillou n'en sera-t-il pas impitoyablement banni?

Longtemps donc, il y a eu une faune et une flore propres aux genres dits nobles et en particulier à la tragédie. Ce n'est que bien lentement et au XIXe siècle seulement que cette faune et cette flore se sont quelque peu enrichies, grâce surtout au drame romantique.

Je me suis amusé à relever tous les noms d'animaux et de végétaux que contiennent les tragédies de Racine. L'énumération de ces noms nous fera connaître ce que, en cette matière, le goût public acceptait au théâtre, à l'époque du plus pur classicisme.

D'autre part j'ai dressé, d'après les pièces de Molière, le vocabulaire, beaucoup plus étendu, des termes zoologiques et botaniques que l'on rencontre dans la comédie de la même époque.

En troisième lieu, j'ai fait le même recensement pour le drame romantique, en recherchant quels sont les animaux et les végétaux que Victor Hugo a acclimatés à la scène, ou ceux qu'il a eu l'audace de faire passer de la comédie dans la tragédie. Voici ce que m'ont donné ces trois statistiques.

## 1° RACINE

FAUNE. — *Les Plaideurs* mis à part, les seuls animaux que Racine nomme dans son théâtre, soit au propre, soit au figuré, sont :

L'agneau : *Esther*, I, 5; et au figuré, *ibid.*, II, 9.

L'aigle : *Esther*, I, 3; et au figuré (les aigles romaines) : *Britannicus*, IV, 2; *Bérénice*, II, 1; *Mithridate*, V, 4.

Le bouc : *Athalie*, I, 5.

Le cheval : *Phèdre*, V, 6, v. 1502, 1532, 1548; *Athalie*, I, 1. Partout ailleurs le cheval est décoré du nom de *coursier*. Cf. *Phèdre*, I, 1, II, 2, V, 6 (v. 1503, 1512, 1528); *Esther*, II, 5.

Le chien : *Athalie*, I, 1, II, 5, III, 5.

La colombe : *Esther*, prologue.

La génisse : *Athalie*, I, 1.

Le léopard : *Esther*, I, 5.

Le lion : *Iphigénie*, IV, 1; *Esther*, I, 4 (au figuré), II, 9; *Athalie*, III, 6.

Le loup : *Athalie*, II, 7, III, 6; *Esther*, I, 5 (au figuré).

L'ours : *Iphigénie*, IV, 1; *Athalie*, III, 6, IV, 1.

Le serpent : *Andromaque*, I, 2, V, 5; et (au figuré), *Iphigénie*, V, 4.

Le taureau : *Phèdre*, V, 6.

Le tigre : *Esther*, I, 3, I, 5; et (au figuré), *Phèdre*, IV, 5; *Esther*, III, 3.

Le vautour : *Esther*, I, 3.

Le ver : *Athalie*, III, 3.

On voit que c'est dans *Athalie* que Racine a introduit les animaux réputés les moins nobles, la vache, relevée au surplus par le terme poétique de *génisse*, le bouc (1), le ver et enfin le chien. Les commentateurs ont signalé comme un exemple de hardiesse de la part de Racine l'emploi du mot *chien* dans une tragédie et l'ont loué en même temps de l'habileté avec laquelle il avait su le faire accepter. « Suivant eux, dit M. Marty-Laveaux (2), le mot *chien* n'a passé dans le songe d'Athalie (v. 506) qu'à la faveur de l'épithète *dévorants ;* mais, tandis qu'ils s'extasient sur l'art de Racine, ils ne remarquent pas assez que ce mot se trouve dans la même pièce (v. 117) sans aucune épithète. » Ce qu'il faudrait ajouter, c'est que seule la pièce d'*Athalie* contient la mention des chiens et des boucs, avec ou sans épithète. Et cette audace relative s'explique très simplement par ce fait que, dans cette tragédie sacrée, le poète est couvert par l'autorité de la Bible qu'il imite ou traduit.

(1) Le mot *bélier* se trouve dans *Bérénice*, acte II, sc. 1, mais comme désignant une machine de guerre.

(2) *Lexique de Racine*, Œuvres de Racine dans les *Grands écrivains de la France*, Hachette, t. VIII, p. VIII et IX.

Nous passons au règne végétal dans Racine :

Flore. — Le cèdre : *Esther*, III, 9; *Athalie*, III, 7.

L'encens : *Alexandre*, I, 3, II, 2; *Iphigénie*, V, 6; *Phèdre*, I, 2; *Athalie*, I, 2, II, 7.

Le laurier : *Thébaïde*, IV, 3; *Alexandre*, I, 1, 2, II, 1, 2, 6, IV, 2; *Britannicus*, I, 1; *Bérénice*, I, 5, IV, 6; *Iphigénie*, IV, 6, 9, V, 2.

Le lin : *Athalie*, II, 5, IV, 4.

Le lis : *Athalie*, II, 9.

Les ronces : *Phèdre*, V, 6.

Le roseau : *Esther*, II, 1.

Je laisse de côté les produits végétaux, comme la paille (*Esther*, I, 5), et les termes généraux tels que fleurs, herbes, forêts, prés, fruits, troncs, tiges, arbres, etc. Racine emploie toujours de préférence le genre pour l'espèce.

Ne sont-elles pas bien pauvres, cette faune et cette flore raciniennes, et ne suffiraient-elles pas à nous faire voir combien peu la nature était au xvii^e siècle associée aux sentiments et aux passions de l'homme? Le drame, nous le savons, se joue dans l'âme des héros de la tragédie; le décor n'existe pas ou est indifférent : « Dans la réalité, écrit justement M. E. Krantz (1), la personne humaine est inséparable de la terre qui la porte, de l'air qui l'anime, du ciel qui l'éclaire. Elle entretient des relations incessantes avec cet univers qui lui impose des sensations et lui suggère des idées... Au contraire, l'art classique détache l'homme de ce fond naturel; il l'isole et ne le présente que seul, ou entouré d'autres hommes comme lui. Où trouver dans la tragédie française l'équivalent du bois de Colone ou du cimetière d'Elseneur? Ni les rossignols de Sophocle, ni l'alouette de Shakespeare ne chantent dans le drame classique. »

(1) *Essai sur l'esthétique de Descartes.* Paris, Germer-Baillière, 1882, l. IV, II. *L'élimination de la nature*, p. 244.

## 2° MOLIÈRE ET LA COMÉDIE

A tous les dédaignés de l'altière tragédie, sauvages animaux des bois, hôtes familiers de nos maisons et de nos étables, humbles fleurs des prairies ou plantes médicinales, la comédie va faire au contraire une large place. Elle les accueille comme elle a donné asile aux gens du peuple, que repousse la morgue de Melpomène. Racine lui-même, naguère si réservé, si dédaigneux de la roture et de la plèbe zoologique et botanique, semble, pour ses *Plaideurs,* avoir emprunté d'avance à son ami La Fontaine la ménagerie de ses fables (1). Les mots âne, bœuf, chat, coq, lièvre, lapin, n'écorcheront pas les lèvres de Perrin Dandin ni de Petitjean. Que dis-je? Les petits du chien Citron comparaîtront en personne et signaleront leur présence par un acte du naturalisme le plus cru.

Les animaux et les végétaux nommés dans les comédies de Molière, ainsi que dans les *Plaideurs,* sont les suivants :

FAUNE. — L'agneau : *Princesse d'Élide,* II, 2 (les mentions d'animaux que contient la *Princesse d'Élide* se rencontrent presque toutes dans le rôle comique de Moron); l'agnelet : *Dépit amoureux,* II, 8.

L'aigle : *Psyché,* V, 5 (décor).

L'âne : *Fâcheux,* I, 1 (au figuré); *id.,* III, 2; *École des Femmes,* I, 2. — Ane bâté : *Bourgeois gentilhomme,* I, 4; *Fourberies de Scapin,* II, 8. — Bidet : *Étourdi,* I, 2; Racine, *Plaideurs,* I, 7. — Anon : *ibid.,* I, 7.

L'anguille (*anguilles sous roche*) : *Bourgeois gentilhomme,* I, 7.

La bécasse (*la bécasse est bridée*) : *Amour médecin,* III, 8.

Le bœuf (au figuré) : *École des maris,* II, 2. — Nerf de

(1) La publication des *Fables* a commencé en 1668, année où les *Plaideurs* furent représentés pour la première fois

bœuf : *Don Juan,* IV, 1. — Tête de bœuf : *Comtesse d'Escarbagnas,* sc. 4; Racine, *Plaideurs,* I, 5.

La brebis. Cf. mouton.

Le butor (métaphoriquement) : *École des Maris,* III, 9.

Le cerf : *Précieuses ridicules,* sc. 11; *Sganarelle,* I, 6; *Fâcheux,* II, 7.

Le chapon. Voir poule.

Le chat : *Étourdi,* III, 7, IV, 5; *Précieuses ridicules,* sc. 9; *École des Femmes,* I, 2, II, 5; *Don Juan,* I, 1, etc., etc.; Racine, *Plaideurs,* II, 9.

Le cheval : *Précieuses ridicules,* sc. 12; *Fâcheux,* I, 1. Alezan : II, 7. Barbe : *ibid.,* etc., etc. — Jument : *Fâcheux,* II, 7; Racine, *Les Plaideurs,* III, 3 (au figuré).

Le chien : *Étourdi* (au propre et au figuré), III, 4, IV, 2, 5, V, 1, 14; *Dépit amoureux,* II, 4, 7; *Fâcheux,* II, 7; *Don Juan,* I, 1, etc. — Houret (mauvais chien de chasse): *Fâcheux,* II, 7; Racine, *Plaideurs,* II, 14, III, 3. — Mâtin : *ibid.,* III, 3.

Le cochon : *Précieuses ridicules,* sc. 3 (cochon de lait); *Avare,* V, 2. Voir porc.

Le coq : *Femmes savantes,* V, 3; Racine, *Plaideurs,* I, 1.

Le corbeau (*le conte du corbeau et du renard*) : *Malade imaginaire,* II, 11.

La corneille (*vous bayez aux corneilles*) : *Tartuffe,* II, 1.

Le crocodile (au figuré) : *Dépit amoureux,* I, 5; *George Dandin,* III, 8; *Jalousie du Barbouillé,* sc. II.

Le cygne : *Fâcheux,* II, 7; *Amphitryon,* prologue.

Le daim : *Princesse d'Élide,* I (1).

Le dindon : *École des maris,* I, 4; *Bourgeois gentilhomme,* IV, 1.

La grue (*pied de grue*) : Racine, *Plaideurs,* I, 2.

Le lapin : *Princesse d'Élide,* I; Racine, *Plaideurs,* I, 6.

Le lézard (peau de lézard) : *Avare,* II, 1.

(1) Nous ne comprenons pas dans cette liste les animaux fabuleux, *dauphin, dragon.*

Le lièvre : *Étourdi,* III, 7 (expression proverbiale); *Dépit amoureux,* II, 8; *Fâcheux,* II, 7; *Princesse d'Élide,* I; *George Dandin,* I, 8; Racine, *Plaideurs,* III, 3.

Le lion (*la force du lion,* proverbe oriental) : *Bourgeois gentilhomme,* IV, 6, V, 3.

Le loup : *École des maris,* I, 6; *Mariage forcé,* sc. 4; *Misanthrope,* I, 1. — Loup-garou : *Dépit amoureux,* II, 8, et *Fourberies de Scapin,* II, 5. — Louve : *Étourdi,* V, 14. — Loup (proverbe) : Racine, *Plaideurs,* I, 1.

Le moineau (*poudre aux moineaux*) : *École des maris,* II, 9; *École des Femmes,* I, 2; *Princesse d'Élide,* 2e intermède, sc. 3; *Mélicerte,* I, 4.

La mouche (au figuré) : *Étourdi,* I, 9 (*La mouche... à la tête vous monte*); *Dépit amoureux,* I, 5; *Mélicerte,* I, 3; *Avare,* II, 4; *Bourgeois gentilhomme,* I, 8 (proverbe).

Le mouton : *Précieuses ridicules,* sc. 9 et 10; *Avare,* III, 4 (figuré); *George Dandin,* III, 8; *Bourgeois gentilhomme,* I, 2, IV, 1. — Brebis, *Mélicerte,* I, 4, II, 3.

La mule : *Amour médecin,* II, 3. — Mulet, *École des Femmes,* I, 2; *Fourberies de Scapin,* II, 8.

L'oie (jeu de l'oie) : *Avare,* II, 1. — Oison (*comme un oison*) : *Amour médecin,* I, 4 ; *Amphitryon,* I, 1. Oison bridé : *Comtesse d'Escarbagnas,* sc. 3.

L'ours : *Princesse d'Élide,* 1er intermède, sc. 3.

La perdrix : *Tartuffe,* I, 5; *Bourgeois gentilhomme,* IV, 1.

Le perroquet : *Médecin malgré lui,* I, 5, II, 6; *Amphitryon,* II, 7.

Le pigeon : *École des maris,* I, 1. — Pigeonneau : *Bourgeois gentilhomme,* IV, 1.

Le porc : *Malade imaginaire,* III, 14. — Pourceau (d'Épicure) : *Don Juan,* I, 1.

La poule : *Dépit amoureux,* II, 8; *Sganarelle,* III, 4. — Poulet : *École des Femmes,* II, 6; *Avare,* II, 6; *Femmes savantes,* V, 3; Racine, *Plaideurs,* I, 7. — Chapon : *Plaideurs,* II, 14, III, 3.

La puce : *École des femmes,* I, 4; *Tartuffe,* I, 6; *Malade imaginaire,* III, 14.

Le rat : *Avare,* III, 8.

Le renard : *Dépit amoureux,* II, 8; *Malade imaginaire,* II, 11 (*le conte du corbeau et du renard*).

Le rossignol : *Princesse d'Élide,* prologue, sc. 2; *George Dandin,* intermède, sc. 2; *Amants magnifiques,* 3e intermède, pastorale; *Bourgeois gentilhomme,* 5e entrée, ballet.

Le sanglier : *Princesse d'Élide,* I, 2; *Amants magnifiques,* V, 1.

Le serpent (figuré) : *Étourdi,* III, 4; *École des femmes,* V, 4; *Tartuffe,* II, 2; *Psyché,* I, 5 et (proverbe oriental : *prudence du serpent*) *Bourgeois gentilhomme,* IV, 6.

Le singe : *Misanthrope,* I, 1; *Tartuffe,* II, 3. (Au figuré), *Critique de l'École des femmes,* sc. 3; *Don Juan,* V, 2.

La souris : *Précieuses ridicules,* sc. 9.

Le taureau : *Amphitryon,* prologue.

Le tigre (cœur de tigre) : *Don Juan,* IV, 1; également au figuré : *Sicilien,* sc. 8; *Bourgeois gentilhomme,* I, 2 (tigresse); *Princesse d'Élide,* I; *Mélicerte,* II, 13, etc., etc.

La tortue (*l'un va en tortue*) : *Amour médecin,* II, 3.

La tourterelle : *Tartuffe,* II, 2.

La vache : *Princesse d'Élide,* 1er intermède, sc. 1; *Médecin malgré lui,* I, 5 (vache à lait); *Bourgeois gentilhomme,* I, 4; *Malade imaginaire,* I, 2.

Le vautour : *Don Garcie de Navarre,* II, 6; *Princesse d'Élide,* 4e intermède, sc. 2 : *Misanthrope,* I, 1; *Amphitryon,* II, 6; *Psyché,* V, 2.

Le veau : *Princesse d'Élide,* I, sc. 2; *Bourgeois gentilhomme,* IV, 1; *Malade imaginaire,* III, 14 (relié en veau); *Femmes savantes,* IV, 3.

Le ver de terre (au figuré) : *Don Juan,* I, 1.

On aura noté qu'un certain nombre de ces noms d'animaux appartiennent à des locutions proverbiales usitées

dans les conversations. Même remarque pour plusieurs noms de végétaux.

FLORE. — L'ail : *Amphitryon*, II, 3.
L'amande (*pâte d'*) : *Bourgeois gentilhomme*, IV, 1.
L'avoine : *Avare*, III, 4.
Le blé (manger son blé en herbe) : *Avare*, II, 1. — Gruau, *Malade imaginaire*, III, 1.
La casse : *Don Juan*, III, 1; *Médecin malgré lui*, III, 3; *Malade imaginaire*, I, 1.
Le cèdre : *Impromptu de Versailles*, sc. 3.
Le champignon : *Don Juan*, III, 1.
Le chêne : *Étourdi*, IV, 7; *Bourgeois gentilhomme*, 5e entrée, ballet.
La chicorée : *Bourgeois gentilhomme*, IV, 1.
Le chou : *Étourdi*, I, 11; *École des maris*, I, 4.
Le citron : *Avare*, III, 12.
Le coing (jaune comme un) : *Médecin malgré lui*, II, 2.
L'ellébore : *Sganarelle*, III, 5; *Amphitryon*, II, 2.
L'encens (figuré) : *Amour médecin*, II, 1; *Misanthrope*, II, 5; *Bourgeois gentilhomme*, I, 1; *Psyché*, II, 3 et *passim*.
La fève : *Don Juan*, II, 1.
La grenade : *Malade imaginaire*, I, 1.
L'héliotrope : *Malade imaginaire*, II, 6.
L'hysope : *Impromptu de Versailles*, sc. 3.
La jacinthe : *Médecin malgré lui*, III, 3.
Le jasmin : *Misanthrope*, II, 5.
Le laurier (au figuré) : *Amphitryon*, I, 3, III, 2.
Le lierre : *Sganarelle*, I, 2.
Le limon : *Malade imaginaire*, I, 1.
Le lis : *École des femmes*, III, 2; *Sicilien*, sc. 12.
Le marron : *Étourdi*, III, 7 (expression proverbiale); *Avare*, III, 4; *Malade imaginaire*, III, 14.
Le noyer (bois de) : *Avare*, II, 1.
L'oignon : *Bourgeois gentilhomme*, IV, 1.

L'olive (couleur) : *Avare*, II, 1.

L'oranger (vases d') : Décor de *Psyché*, acte IV. — Orange : *Avare*, III, 12.

L'orge (mondé) : *Avare*, II, 6.

L'ormeau : *Malade imaginaire*, prologue, églogue, sc. I.

Le pavot : *Pourceaugnac*, I, 2.

La poire : *Comtesse d'Escarbagnas*, sc. 13, et 15, 16 *passim*.

Le pois : *Étourdi*, IV, 1.

Le poivre : Racine, *Plaideurs*, II, 7.

La pomme : *Critique de l'École des femmes*, sc. 7; *Avare*, II, 6; *Malade imaginaire*, 1er intermède (pomme cuite).

La prune (proverbe) : *Sganarelle*, II, 11; *École des femmes*, III, 4.

La réglisse : *Dépit amoureux*, V, 2; *Tartuffe*, IV, 5.

La rhubarbe : *Malade imaginaire*, I, 1; Cérémonie, 3e intermède.

Le riz : *Malade imaginaire*, III, 14.

Le rosier : *Bourgeois gentilhomme*, I, 6. — Roses. *Sicilien*, sc. 12. Roses (du teint) : *Psyché*, IV, 3; *Femmes savantes*, II, 2.

Le séné : *Médecin malgré lui*, III, 3; *Malade imaginaire*, Cérémonie, 3e intermède.

Le tabac : *Don Juan*, I, 1.

Enjambons maintenant le XVIIIe siècle et le premier quart du XIXe. Pendant ce long espace de temps le vocabulaire zoologique et botanique de la tragédie ne s'est guère enrichi. Rien d'exotique dans les pièces orientales de Voltaire. Tout au plus faut-il lui faire honneur d'avoir ajouté le chameau à la liste ci-dessus des animaux raciniens. Rappelons ce vers de Mahomet que signale aussi une bien inélégante inversion :

Tu verras de chameaux un grossier conducteur (1).

(1) *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*, acte I, scène 4.

## 3º VICTOR HUGO

Arrivons au romantisme qui, lui, prétend tout renouveler. Quel contingent va-t-il apporter à la nomenclature animale et végétale que l'on vient de lire? Je demanderai la réponse au théâtre de Victor Hugo, dont voici, au complet, la faune et la flore.

FAUNE. — L'abeille : *Cromwell,* II, 10; *Torquemada,* III, 3.

L'agneau : *Le Roi s'amuse,* V, 4; *Torquemada,* III, 2.

L'aigle : *Cromwell,* II, 5; (figuré à deux têtes) III, 1; *Hernani,* I, 2; (figuré) II, 3, IV, 4; *Ruy Blas,* III, 2; *Le Roi s'amuse,* II, 4 et *passim.* — Aiglon, *Cromwell,* IV, 4.

L'alcyon : *Torquemada,* I, 3.

L'alète : *Marion de Lorme,* IV, 8.

L'alfanet : *Ibid.*

L'alouette : *Ruy Blas,* I, 2.

L'âne : *Cromwell,* III, 1, 2; *Le Roi s'amuse,* I, 4; *Torquemada,* III, 2.

L'anguille : *Cromwell,* II, 10.

L'araignée : *Cromwell,* V, 14; *Marion de Lorme,* III, 10; *Ruy Blas,* IV, 7; *Torquemada,* III, 2.

L'aspic : *Cromwell,* II, 11, III, 1, 17, 22.

L'autour : *Cromwell,* IV, 5.

L'autruche : *Cromwell,* II, 15.

La baleine : *Cromwell,* III, 1.

Le basilic (au figuré) : *Cromwell,* II, 8, III, 1; *Torquemada,* prologue, 2.

La belette : *Cromwell,* III, 1.

Le bélier : *Cromwell,* IV, 4.

La biche : *Cromwell,* II, 10; *Torquemada,* III, 3.

Le bœuf : *Cromwell,* II, 10, IV, 3, V, 14; *Le Roi s'amuse,* I, 4; *Les Burgraves,* I, 6; *Torquemada,* III, 3 et *passim.*

Le bouc (émissaire) : *Cromwell,* I, 9, 11, 17, V, 4; *Torquemada,* prologue, 2.

La brebis : *Le Roi s'amuse,* III, 3; *Angelo,* I, 1; *Torquemada,* prologue, 3. — Ouailles : *Torquemada,* prologue 2.

Le buffle : *Cromwell,* V, 14.

Le butor : *Cromwell,* II, 15.

Le caméléon : *Cromwell,* III, 1, IV, 4.

La cavale : *Cromwell,* V, 14.

Le cerf : *Cromwell,* V, 13.

Le chameau (proverbe) : *Cromwell,* II, 10, V, 14. — Chamelle : *Ibid.,* V, 14.

Le chat : *Cromwell,* III, 13, V, 13; *Marion de Lorme,* III, 8.

Le chat-tigre : *Cromwell,* II, 13; *Marion de Lorme,* IV, 5; *Le Roi s'amuse,* V, 3; *Angelo,* I, 5, II, 1 *passim; Burgraves,* I, 6.

Chat-huant : *Cromwell,* IV, 8.

La chauve-souris : *Cromwell,* IV, 9, V, 14.

Le cheval : *Cromwell,* I, 10, II, 5; *Hernani,* III, 6, IV, 1; *Lucrèce Borgia,* I, 1 et *passim.* — Encore appelé deux fois *coursier* dans *Cromwell,* scène 14 de l'acte V.

La chèvre : *Torquemada,* III, 3.

Le chien : *Cromwell,* 1, 10, II, 6 *passim*; *Hernani,* I, 4; *Lucrèce Borgia,* III, 1. — Molosse : *Cromwell,* V, 14.

La chouette : *Le Roi s'amuse,* I, 4.

Le ciron : *Marion de Lorme,* IV, 8.

La colombe : *Le Roi s'amuse,* II, 4, V, 4; *Hernani,* I, 4; *Ruy Blas,* III, 3; *Burgraves,* II, 4; *Torquemada,* II, 2, III, 5.

Le coq : *Cromwell,* I, 10.

Le corbeau : *Cromwell,* I, 6, III, 1, IV, 5, V, 4; *Marion de Lorme,* III, 2, 10, V, 2; *Le Roi s'amuse,* I, 4; *Burgraves,* I, 2.

Le cormoran : *Marion de Lorme,* IV, 8; *Torquemada,* prologue, 2.

La couleuvre : *Torquemada*, prologue, sc. 2, II, 3.

Le daim : *Cromwell*, V, 13.

Le dindon : *Cromwell*, IV, 4.

L'éléphant : *Cromwell*, V, 13, 14.

L'épervier (figuré) : *Cromwell*, II, 8, IV, 4; *Torquemada*, II, 3.

Le faisan : *Lucrèce Borgia*, III, 1.

Le faucon : *Cromwell*, I, 10, IV, 4, V, 13; *Hernani*, I, 3, IV, 1.

La fourmi : *Torquemada*, II, 2.

La génisse : *Cromwell*, V, 12.

Le gerfaut : *Cromwell*, V, 13; *Torquemada*, II, 3.

La grue (hôtel Aux-Trois-Grues) : *Cromwell*, I, 1, IV, 4.

L'hermine (fourrure d') : *Marion de Lorme*, IV, 5.

Le héron : *Cromwell*, III, 14; IV, 5; *Ruy Blas*, II, 1.

Le hibou : *Cromwell*, III, 1; IV, 7.

L'hirondelle : *Marion de Lorme*, V, 3; *Burgraves*, I, 3, II, 6.

L'ibis : *Cromwell*, II, 15.

Le léopard : *Cromwell*, III, 2, V, 4, 14.

Le lézard : *Cromwell*, III, 1.

Le lion : *Cromwell*, I, 3, 9, 10, 11, III, 3, IV, 8; *Hernani*, III, 1, 4, 6, IV, 1 et *passim*; *Torquemada*, III, 3; *Lucrèce Borgia*, partie I, acte I, sc. 1.

La lionne : *Marie Tudor*, III, 2, 1.

Le lionceau : *Cromwell*, III, 13.

Le loup (au figuré) : *Cromwell*, II, 8, (au propre) III, 1, V, 7 et *passim*; *Marion de Lorme*, IV, 5; *Le Roi s'amuse*, III, 3; *Lucrèce Borgia*, 1re partie, II, 3.

La louve : *Torquemada*, prologue, sc. 3; (au figuré) : *Cromwell*, II, 2; *Burgraves*, III, 3.

Le louveteau : *Burgraves*, II, 4.

Le lynx (regard de) : *Cromwell*, II, 3 et III, 17.

La mouche : *Cromwell*, II, 10; *Torquemada*, III, 2.

Le moucheron : *Marion de Lorme*, III, 10; *Lucrèce Borgia*, 2e partie, I, 4.

Le mouton : *Cromwell*, III, 1, 2, V, 11, 12; *Marion de Lorme*, III, 10 et *passim*.

Le mulot : *Burgraves*, II, 6. — Mule : *Cromwell*, II, 5, III, 1.

L'oison : *Le Roi s'amuse*, I, 4; *Ruy Blas*, IV, 7.

L'orfraie : *Marion de Lorme*, III, 10; *Burgraves*, partie I, sc. 2, II, 6.

L'ours : *Cromwell*, II, 17, IV, 9; *Marion de Lorme*, III, 1; *Le Roi s'amuse*, I, 4.

Le renard (figuré) : *Cromwell*, II, 2, 24, IV, 7.

Le rossignol : *Cromwell*, III, 1; *Hernani*, V, 3.

La sauterelle : *Cromwell*, II, 15.

Le serpent (figuré) : *Cromwell*, II, 8, 10, 21, III, 22, V, 3, 13 et *passim*.

Le singe : *Cromwell*, III, 1; *Marion de Lorme*, III, 8; *Le Roi s'amuse*, I, 3.

La souris : *Ruy Blas*, IV, 2; *Angelo*, II, 1.

La taupe : *Cromwell*, I, 9.

Le taureau : *Marion de Lorme*, III, 10.

Le tigre : *Cromwell*, I, 9, III, 12, IV, 8; *Hernani*, III, 6, V, 3, 6; *Lucrèce Borgia*, I, 1, 3.

La tigresse : *Cromwell*, III, 1 et III, 7; (figuré) V, 14; *Burgraves*, III, 3.

Le tourtereau : *Lucrèce Borgia*, 1re partie, III, sc. 3.

Le vautour (figuré) : *Cromwell*, III, 1, IV, 4; *Marion de Lorme*, V, 3; *Burgraves*, I, 6 et *passim*.

Le veau (d'or) : *Cromwell*, I, 4, V, 4.

Le ver de terre : *Cromwell*, II, 10, IV, 5, V, 14; *Marion de Lorme*, V, 3; *Ruy Blas*, II, 2; *Torquemada*, prologue, 7, III, 2. — Vermine : *Ruy Blas*, III, 2; *Torquemada*, III, 2.

La vipère : *Cromwell*, II, 10, III, 1, 7, IV, 7, V, 12; *Le Roi s'amuse*, I, 5; *Torquemada*, prologue, 7.

Le zèbre : *Cromwell*, V, 14.

Flore (1). — L'aloès : *Angelo*, I, 1.
L'angélique (décor) : *Angelo*, acte II.
L'avoine (folle) : *Torquemada*, III, 2.
La bruyère : *Ruy Blas*, II, 1.
Le calambour (bois de) : *Ruy Blas*, II, 5.
Le chanvre : *Cromwell*, V, 13; *Hernani*, III, 6; *Burgraves*, II, 6.
La châtaigne : *Torquemada*, II (décor, accessoires), II, 2.
Le cèdre : *Cromwell*, II, 10, V, 1.
Le chêne : *Cromwell*, I, 4, II, 10; *Hernani*, III, 1; *Lucrèce Borgia*, acte II, 11, sc. 1; *Burgraves*, I, 6, II, 3 *passim*.
La clématite : *Torquemada*, prologue, sc. 5.
Le cyprès : *Cromwell*, III, 12.
Le dictame : *Torquemada*, prologue, 6.
L'ellébore : *Cromwell*, V, 11.
L'encens : *Torquemada*, prologue, 2.
La fraise (des bois) : *Torquemada*, III, 3.
Le genêt : *Torquemada*, I, 3.
Le gui : *Cromwell*, II, 10.
L'hysope : *Cromwell*, I, 5.
L'if : *Cromwell*, I, 8.
Le jonc : *Ruy Blas*, IV, 1; *Burgraves*, II, 6; *Torquemada*, prologue, 5, III, 2.
Le laurier : *Cromwell*, V, 3 (au figuré).
Le lierre : *Burgraves*, I, 2.
Le lin : *Cromwell*, II, 11; *Burgraves*, II, 3.
Le lis : *Cromwell*, I, 3, 5; *Marie Tudor*, III, 1, 1; *Burgraves*, I, 3; *Marion de Lorme*, I, 3 (fleur de lis); *Le Roi s'amuse*, I, 5.
La mousse : *Hernani*, V, 3; *Burgraves*, I, 2.
Le mûrier (jardin du) : *Cromwell*, V, 9.

(1) Je néglige les termes généraux ou les produits végétaux tels que : pré, blé, futaie, bourgeon, paille, foin, épines, ronce, chaume, buisson, froment.

Le myrte (1) : *Cromwell,* III, 12.
La noix : *Torquemada,* II, 12.
L'olivier : *Cromwell,* V, 12.
L'orge : *Torquemada,* prologue, 7.
L'ortie : *Torquemada,* prologue, 6.
Le palmier (étendard) : *Cromwell,* V, 4.
La pastèque : *Ruy Blas,* IV, 1.
Le pin (au figuré) : *Cromwell,* V, 14.
La pomme : *Torquemada,* II (décor, accessoires), II, 2; *Le Roi s'amuse,* I, 4.
Le romarin : *Cromwell,* I, 4.
Le roseau : *Cromwell,* I, 4, I, 5, V, 3, V, 14; *Burgraves,* III, 1.
La rose : *Le Roi s'amuse,* II, 3; *Burgraves,* III, 2; *Torquemada,* prologue, 5, IV, 4; *Hernani,* V, 3.
Le safran : *Cromwell,* II, 11.
Le sapin : *Cromwell,* V, 1; *Burgraves,* II, 7.
Le saule (souvenir biblique) : *Cromwell,* II, 11.
Le sycomore : *Cromwell,* II, 10.

On a pu constater que les deux drames de Victor Hugo où se rencontrent le plus de noms d'animaux et de plantes sont d'abord *Cromwell,* puis *Torquemada.* Pour ce qui est de *Cromwell,* la plupart de ces noms se trouvent dans la bouche de Carr, le puritain, qui orne des noms des bêtes ou des végétaux bibliques ses tirades sentencieuses et imagées. Lui-même fait cette remarque :

Non, Noé n'avait pas plus d'animaux dans l'arche (2).

(1) A l'acte II, scène 1, de *Ruy Blas,* et *passim,* il est question du *myosotis.* Mais le mot n'est jamais prononcé; on le désigne par périphrase et sous le nom vague de *fleur.*

(2) Parmi ces animaux, il en est de fabuleux qui n'ont pas été compris dans la liste donnée plus haut. Ce sont les suivants :
L'attacus : *Cromwell,* II, 15.
Le bruchus : *Ibid.*
Le dragon : *Cromwell,* I, 4, II, 8, III, 7; *Torquemada,* Prol. 2, III, 5.
La guivre : *Lucrèce Borgia,* acte II, partie I, sc. 1.

C'est à la Bible aussi qu'*Athalie* doit d'être, nous l'avons vu, de toutes les tragédies de Racine, la moins pauvre en mentions d'animaux.

D'une manière générale, on peut dire que, dans ses drames, Victor Hugo s'est borné à combiner les flores traditionnelles de la tragédie et de la comédie classiques. A part quelques emprunts au vocabulaire de la vénerie, il y introduit peu de bêtes et de plantes nouvelles (1). Il semble puiser moins dans la nature que dans ses souvenirs de théâtre et dans ses lectures. N'est-ce pas le rossignol de *Roméo et Juliette* que Doña Sol entend chanter au dernier acte d'*Hernani?*

Il a encore des timidités, appelle la vache *génisse*, et ce n'est pas en pensant à ses drames qu'il a eu le droit d'écrire :

Je nommai le cochon par son nom, pourquoi pas (2)?

Son originalité, par rapport à nos classiques, consiste donc dans le fait d'avoir mêlé aux animaux dits nobles les bêtes communes et roturières. En cela, il se conforme à sa conception du drame, où le comique, comme dans la vie, doit coudoyer le tragique, et dont, tout ainsi que le pathétique, le grotesque est un élément. Or le grotesque entraîne avec lui les noms des animaux plébéiens; alors

L'hydre : *Cromwell*, IV, 4.
Le larus : *Cromwell*, II, 15.
Le léviathan : *Cromwell*, V, 4.
La licorne : *Cromwell*, I, 3; *Lucrèce Borgia*, acte I, partie I, sc. 4.
Le mammon : *Cromwell*, V, 14.
L'ophiomachus : *Cromwell*, II, 15.

(1) *Contemplations*, VII.

(2) J'ai laissé, bien entendu, en dehors de mon relevé, les pièces réunies sous le titre de : *Théâtre en liberté*, qui, comme ce titre l'indique suffisamment, sont presque toutes en dehors des conditions ordinaires du drame. On trouve dans *Mangeront-ils?* (acte I, sc. 3) une énumération des plantes vénéneuses ou médicinales, le napel, l'aconit, l'archie, la girolle, la scammonée, la mandragore, la couleuvrée, le stacte, etc... Dans la *Forêt mouillée*, on entend dialoguer l'âne, le moineau, l'araignée, le hoche-queue, l'ortie, la jusquiame, la giroflée, la citrouille, le concombre, la gueule-de-loup, etc...

apparaissent le chat, le singe, l'oison, etc. Mais, dans les morceaux dramatiques, le chat redeviendra le chat-tigre.

Que conclure de ces petites statistiques relatives à une question bien mince? Ceci seulement. Elles confirment par un nouvel exemple une observation devenue banale, à savoir que notre tragédie classique a bien rarement et bien faiblement associé la nature aux actions qu'elle déroule. C'est l'homme, toujours l'homme, qui est le centre de tout, et ce qui n'est pas lui ne semble digne d'aucun intérêt. Ni la demeure qu'il habite, ni le paysage qu'il a sous les yeux, ni le milieu familier de plantes ou d'animaux qui l'entoure ne font partie du drame. On a pu donner à telle tragédie de Racine des décors reconstitués d'après les données archéologiques les plus précises, encadrer de la flore orientale la plus authentique le troisième acte d'*Esther* :

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin (1).

Les personnages s'y meuvent aussi étrangers à ce qui les environne que dans l'antique décor classique et en quelque sorte *omnibus* représentant le péristyle ou une salle d'un palais. Où donc Bérénice nous entretient-elle des palmiers de sa Judée natale? Que nous apprend Hippolyte des forêts où il conduit sa meute?

Malgré une affectation de retour à la réalité, le romantisme, sur ce point, ne modifie pas la tradition d'une manière très sensible. Si le costume, le mobilier, le décor sont ou s'efforcent d'être beaucoup plus exacts que dans la tragédie classique, il ne semble pas que la nature ait pris dans le drame une place bien sensiblement plus grande. Est-il, par exemple, rien qui soit plus vaguement estompé que le cadre du duo lyrique par où se termine *Hernani?* De même, bien qu'on proclame accompli le mélange des

(1) Acte III, sc. 1, v. 1.

genres, bien qu'un certain nombre d'animaux et de végétaux vulgaires aient passé de la comédie dans le style tragique, la faune et la flore du drame restent encore assez restreintes (1).

C'est à l'époque contemporaine qu'il faut arriver pour trouver enfin hospitalisés dans notre théâtre tous les êtres de la création revendiquant un égal droit à y être nommés. Laissons de côté *Chantecler*, pièce d'un genre à part, pénétrée d'un sentiment profond de la nature (2), où toute la basse-cour occupe la scène, conjointement avec le moineau, la dinde, la taupe, le crapaud, etc. Mais déjà dans le drame pseudo-romantique de *Cyrano de Bergerac*, le crapaud figure au milieu d'une brillante tirade (acte II, 8), et la limace (I, 5), le goujon (IV, 2), la grenouille (I, 5), le melon (I, 4), le navet (*ibid.*), et maint autre mot emprunté à la plus basse classe des végétaux et des animaux prêtent au drame, sans que celui-ci pense avoir dérogé, l'imprévu d'une comparaison ou la sonorité d'une rime.

Ainsi, jusque dans les plus infimes détails, s'est poursuivi sur notre scène le progrès vers la simplicité, le naturel, le réalisme. C'est à cette conclusion, établie par tant d'autres preuves, que nous ramène cette minuscule étude statistique sur la faune et la flore de notre théâtre. Elle nous a fait passer du lion et du laurier de Racine à la grenouille et au navet de Rostand. Cette antithèse ne résume-t-elle pas toute une évolution?

(1) Comparer la flore et la faune de Shakespeare, auxquelles on a pu consacrer tout un livre.

(2) Sur le sentiment de la nature dans *Chantecler*, nous engageons à lire de jolies pages de M. Paul Girard : *A propos de Chantecler. Aristophane et la Nature* (*Revue de Paris*, t. 51, sept.-oct. 1910, p. 532 sq.).

---

# PÉTRONE EN FRANCE

## ADDITIONS ET CORRECTIONS

Cette courte notice est un simple recueil d'*addenda* et de *corrigenda* (1) renvoyant aux pages de mon livre : *Pétrone en France* (Paris, Fontemoing, 1905).

P. 6. — Le *Bernensis* est dit, dans le texte, du xe siècle, dans la note, de la fin du ixe siècle. C'est cette dernière indication qui est la vraie.

P. 16. — Sur Le Pogge et Pétrone, voir R. Sabbadini, *Le scoperte dei codici lat. e greci ne' secoli* XIV *e* XV, Firenze, 1905, p. 83.

P. 18. — Jacques Legrand (né vers 1350, mort vers 1475) a écrit avant Saint Antonin de Forciglioni (cité avant lui, p. 17). Le *Sophilogium* fut en effet publié dans les premières années du xve siècle. Voir Coville, *De Jacobi Magni vita et operibus,* Thèse, Paris, Hachette, 1889, p. 52.

Ibid. — Ajouter aux citations de Pétrone par les écrivains du xve siècle :

On lit dans Robert Blondel, Livre intitulé des douze

(1) M. Frère, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, a bien voulu revoir le manuscrit de M. Collignon et y a ajouté plusieurs références nouvelles.

périlz d'enfer..., Bibliothèque de l'Arsenal, nº 5207 (manuscrit exécuté pour Marie d'Anjou, femme de Charles VII), p. 77 recto :

« Et à ce propos Petronius contre l'iniquité de tels juges se escrie : Et que font les lois, où pecune seulement regne et povreté vaincre ne peut, dont s'ensuit que au jour d'uy jugement n'est autre chose que marchandise publicque. Et qui plus offre et donne pour soy eslieve et emporte le jugement. Unde ait ipse Petronius :

Quid faciunt leges ubi sola pecunia regnat
Aut ubi paupertas vincere nulla potest?
Jam nunc judicium nihil est nisi publica merces (1).

O combien sainote chose seroit et proffitable à la chose publicque si les princes les punissoient. Come dit Vallere que fist le roy Cambises contre ung juge qui avoit mal jugié, lequel tout vif fit escorchier et sa peau estendre et poser à la chaiere du juge. »

P. 20, n. 1. — C'est bien avant la publication par l'imprimerie des fragments de Pétrone que le conte de la *Matrone d'Éphèse* se trouve inséré dans les *Lamentationes* de Mathieu (Matheolus), né à Boulogne vers le milieu du XIIIe siècle, avocat, et clerc attaché à la maison de l'évêque de Thérouanne. Banni de cette ville pour « bigamie », il se réfugia dans un village où il composa ses *Lamentationes,* poème latin satirique contre le mariage et contre les femmes, que l'on croit avoir été écrit en 1298 ou dans les années suivantes.

Ce poème fut traduit en vers français, en 1371 ou 1372, par Jehan Le Fèvre de Ressons, sous le titre de : *Lamentations de Matheolus.*

Le conte de la *Matrone d'Éphèse* se lit au livre II des *Lamentationes,* v. 820-865. Il est encore mentionné briève-

(1) *Sat.*, ch. 14. On lit : quid faciant; et : ergo judicium.

ment dans les vers 2039 à 2044 du même livre, et au livre III, v. 2717-2720.

Cf. la traduction de Jehan Le Fèvre : livre II, v. 450-578 et 3206-3211; livre III, v. 1022-1026.

La version que donne Matheolus de ce conte semble avoir été empruntée à une rédaction du roman des Sept Sages (1). En tout cas, ce ne sont ni Pétrone, ni Phèdre, ni le *Polycraticus*, ni un fabuliste, ni un docteur de l'Église qui ont fourni à Mathieu cet exemple de la perversité féminine.

Les éléments de cette note ont été puisés dans l'édition de Matheolus de M. A. G. Van Hamel, intitulée : *Les Lamentations de Matheolus et le Livre de Leesce de Jehan Le Fèvre de Ressons, poèmes français du* XIV^e^ *siècle, édition critique, accompagnée de l'original latin des* Lamentations, *d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction, de notes et de deux glossaires*, Paris, Bouillon, 2 vol. in-8, t. I, 1892, t. II, 1905.

P. 28, l. 1. — Lire : Pithou eut à se féliciter de la résolution prise par Mamert Patisson.

P. 29. — En réalité, il y a, à la date de 1601, trois éditions de Pétrone, publiées, l'une, chez Christophe Beys, la seconde, chez la veuve de Guillaume Chandière, la troisième, chez Étienne Vallet. Voici le titre de cette dernière : *Petronii* | *Arbitri Satyricon :* | Cum Notis et Observationibus Variorum. | Editio nova. | Quid in hac Editione praestitum sit, Epistola ad | Lectorem demonstrabit. | Lutetiæ Parisiorum. | Apud Stephanum Valletum | Sub Biblijs Aureis a Regione Colle|gij Rhemensis. | M. D. C. I., in-12, 57+562 pages.

(1) Dans le roman des Sept Sages ou Dolopathos, le conte est transporté en Lorraine.

P. 35. — On lit dans Villey, *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, t. I, p. 190 :

« PÉTRONE. — Montaigne a loué la mort voluptueuse de Pétrone (III, 9, t. VI, p. 195), mais il ne nous a laissé aucun jugement sur le poète. Les *Essais* doivent à Pétrone trois citations et un emprunt. Il faut ajouter d'ailleurs qu'une de ces citations a été prise par Montaigne très vraisemblablement dans le *De Constantia* de Juste Lipse et que l'emprunt lui vient des *Saturnalium sermonum libri* du même auteur. »

P. 49. — Descartes avait fait l'éloge des Lettres de Balzac dans une lettre écrite en latin que celui-ci communiqua à Chapelain le 22 avril 1637 : « Je vous envoye, lui dit-il, un jugement qu'il fit de mes premières lettres *stilo, ut aiebat, Petroniano* (*Œuvres de Balzac*, t. I, p. 745).

On lit cette lettre de Descartes au tome I de sa *Correspondance* (Œuvres publiées par Charles Adam et Paul Tannery, Paris, Léopold Cerf, 1897), p. 7, Lettre VI (1628) : *Clarissimo Viro Domino***. Censura quarumdam Epistolarum Domini Balzacij.*

« Cette pièce, disent les éditeurs, est une apologie des *Lettres du Sieur de Balzac* (Paris, Toussainct du Bray, 1624, in-8, privilège du 3 mai). Elle est probablement adressée à un ami commun de Descartes et de Balzac, peut-être Jean Silhon (*Voir* Baillet, t. I, p. 144), qui présenta lui-même ces *Lettres* dans une préface au cardinal de Richelieu.

« Les *Lettres du Sieur de Balzac* avaient... dès leur apparition suscité de nombreuses critiques... La lettre de Descartes paraît répondre particulièrement à une nouvelle attaque dirigée contre Balzac par le Père Goulu (Dom Jean de St-François, général des Feuillants, mort le 5 janvier 1629). *Voir* Emile Roy, *De Joan. Lud. Guezio Balzacio contra Dom. Joan. Gulionum*, thèse, Paris, Hachette, 1892. »

Chapelain répond à Balzac le 31 mai 1637 (*Lettres de Jean Chapelain,* Paris, Imprimerie nationale, 1880, t. I, p. 153-154) :

« J'ay leu avec un extreme plaisir l'éloge latin qu'il (Descartes) a fait de vos premieres lettres, et, quoy que son stile en cette langue ne soit pas le nostre, je croy, pour le peu que je m'y connois, qu'on ne le sçauroit blasmer de barbarie, et qu'il y a beaucoup de gens qui se passeront d'une aussi bonne expression que la sienne : surtout il me paroît candide et judicieux, et, outre la raison du bien qui y est dit de vous, qui ne peut que me plaire extrêmement, je vous avoue que j'y trouve encore dans la façon de le dire assez de grace pour l'estimer fort, quand ce ne seroit pas de vous qu'il parleroit. »

Descartes avait sans doute choisi la langue latine pour se conformer à l'usage, dans le cas où Balzac aurait désiré mettre cette défense en tête d'une réédition de ses *Lettres.*

La question qui se pose pour nous est de savoir dans quelle mesure le style de cette lettre mérite l'épithète de *pétronien,* par laquelle lui-même la qualifie. J'ai donc cherché les traces de l'imitation de Pétrone ou même les réminiscences lointaines du *Satiricon* qu'on y peut rencontrer.

Je note : p. 8, l. 2 : verba lectissima, *curioso* ordine disposita, et p. 10, l. 6 : *curiosa* arte; souvenirs possibles de Pétrone, ch. 118 : Horatii *curiosa* felicitas; p. 8, l. 25 : sed cogitationes altissimi *spiritus,* atque a plebe *semotae;* cf. Pétrone, ch. 118 : neque generosior *spiritus* vanitatem amat... Sumendæ voces a plebe semotæ.

Je n'ai rien découvert de plus. Il faut donc interpréter le mot *stilo petroniano* dans le sens de style élégant, à la manière de Pétrone. Ainsi comprise, l'épithète *petronianus* ne manque pas de justesse, et, encore qu'il ne l'ait pas imité, Descartes pouvait avoir connu Pétrone au moins dans les quelques chapitres du *Satiricon* qui traitent de questions littéraires. Il se souvient surtout de lui dans la partie de sa lettre où il apprécie le style de Balzac. Je don-

nerai comme un exemple de sa latinité le passage suivant où se trouvent les quelques termes empruntés au *Satiricon* et dont le tour est vraiment élégant (p. 8, l. 25) : :

« Sed cogitationes altissimi spiritus, atque a plebe semotæ, verbis in ore hominum frequentibus, et longo usu emendatis, accuratissime exprimuntur : atque ex tam fœlici rerum cum sermone concordia faciles quædam gratiæ exurgunt, ab ascititijs (*sic*) illis, quibus vulgus decipi solet, non minus diversæ, quam formosissimæ puellæ color ingenuus a minio et cerusa prurientium vetularum. »

P. 51, l. 13. — Lire : Miton.

P. 52. — Les parlementaires citent aussi Pétrone. Dans un discours prononcé au début de la Fronde, en 1648, le conseiller Broussel fait des emprunts au *Satiricon*. Dénonçant les malversations des traitants, il met en regard de la misère du « pauvre peuple » leur luxe prévaricateur, et montre ces « tyranneaux » qui s'abattent sur les provinces et s'acharnent « comme des corbeaux affamés sur la ruine « des familles : *cadavera quae lacerantur et corvi qui lacerant* » (1). C'est encore à Pétrone qu'il emprunte une expression pour faire entendre que la reine Anne d'Autriche est furieuse : *Junonem iratam habemus* (2). (Aubertin, *L'Éloquence politique et parlementaire en France avant 1789*, Paris, V^ve E. Belin et fils, 1882, p. 211 et 218).

P. 53, n. 2. — J. A. Farrer, *Litterarische Fälschungen*, Lpz., 1907, qui soutient contre toute évidence que le manuscrit de Trau est une falsification; A. C. Clark, *The Trau ms. of Petronius*, Class. Review, 22, 1908, p. 178; et le fac-similé publié par Stephen Gaselee : *A collotype reproduction of that portion of cod. Paris. 7989 com-*

(1) *Sat.*, ch. 116 : *nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur aut corvi qui lacerant.*
(2) *Sat.*, ch. 25 : *Junonem meam iratam habeam...*

*monly called the* CODEX TRAGURIENSIS *wich contains the* CENA TRIMALCHIONIS *of* PETRONIUS..., *with introduction and a transcript,* Cambridge, at the University Press, 1915.

P. 57. — Condé, qui goûtait fort Pétrone...

Si l'on en croit Philibert Delamare dans ses *Mémoires commencés en l'an 1670* (Bibliothèque de Dijon, ms nº 493), p. 5 recto, Condé aurait même traduit Pétrone :

« J'ay veu une traduction françoise de Pétrone faite par feu M. le Prince, qui avoit suppléé les lacunes qui sont dans ce livre, et j'ay ouy dire à M. Heinsius, à present ambassadeur de Hollande en Suède, que le seigneur Domenico Molino, escrivant à Daniel Heinsius, son père, luy avoit mandé que, pendant le peu de séjour que ce prince fit à Venise, il y fit autant de desbauches qu'il y en a dans Pétrone. »

P. 63. — Du goût de la société polie pour Pétrone au XVIIe siècle.

« Christine de Suède mettait Pétrone au-dessus de tous les auteurs latins, » d'après une lettre sans signature de la Bibliothèque Harleyenne. A. Retté, *L'Assassinat de Fontainebleau d'après des documents nouveaux* (*La Revue,* 1er octobre 1904, p. 349).

Christine avait pu lire Pétrone dans l'édition de Jean Bourdelot (1re édit., 1618). Ce Jean Bourdelot, avocat au Parlement de Paris, mort en 1638, était l'oncle du Bourdelot qui fut médecin de la reine de Suède et du prince de Condé, « savant, poète, philosophe, médecin, bouffon, homme à la mode, diplomate à l'occasion, toujours cocasse, surtout quand il ne croyait pas l'être » (1).

P. 69. — Dans les *Huetiana,* on lit aussi :

« De tous les anciens auteurs latins, il n'y en a guère de plus

(1) J. Lemoine et A. Lichtenberger, *Un médecin courtisan au dix-septième siècle, Bourdelot, Le Correspondant,* 1908, t. 231, p. 272.

célèbre que Pétrone. J'ai dit ailleurs, et je le répète encore, qu'il doit la meilleure partie de sa réputation à ses obscénités, et qu'il aurait été moins lu et moins estimé, s'il avait été plus modeste. Cette estime lui a attiré tant d'interprètes, qu'il n'y a point d'auteur d'une si médiocre utilité qui soit chargé de tant de commentaires. On a ramassé soigneusement tous les passages des anciens qui font mention de lui... (1).

Je n'ai point changé de sentiment sur le jugement que j'ai fait autrefois de son style, qui ne me paraît ni naturel, ni pur, ni châtié, mais étudié, fardé, frelaté et pour ainsi dire *opéreux*, au delà même de l'altération qu'avait déjà reçue l'éloquence romaine au temps de Néron (2). »

P. 73. — Citation de Pétrone dans Saint-Évremond, Amsterdam, Covens et Mortier, 1726, t. I, p. 128, Lettre au comte d'Olonne :

« ..... et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem* (3), il parla de cette sorte. »

Id., t. IV, p. 3, Dissertation sur le mot de *vaste* à Messieurs de l'Académie Française. Il cite : *Homerus testis et Lyrici, Romanusque Virgilius et Horatii curiosa felicitas* (4).

P. 81. — M. de Terrebasse a publié des recherches bibliographiques sur la *Traduction de Pétrone* par François Nodot, imprimée clandestinement à Grenoble, en 1694, suivant le manuscrit *trouvé à Belgrade en 1688*, Lyon, 1888.

Ce travail avait été d'abord communiqué à la Société historique et archéologique de Lyon (Séance du 7 mars 1888) et publié dans les *Mémoires* de cette Société.

P. 81, note 3. — Le titre de l'édition de 1713 reproduit

(1) *Huetiana ou Pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches*, Paris, Jacques Étienne, 1722, LXXXVI, Jugement de Pétrone, p. 214.

(2) *Ibid.*, p. 216.

(3) *Sat.*, ch. 127.

(4) *Sat.*, ch. 118.

celui de l'édition de 1709, sauf que dans cette dernière il n'y a aucune indication de lieu d'impression ni d'éditeur.

P. 89. — Citations de Pétrone au XVIII^e siècle.

On en rencontre jusque dans des ouvrages de médecine. Telle celle-ci, extraite d'un ouvrage intitulé : *Dissertation sur les Maladies vénériennes, la Rage et la Phtisie,* par Pierre Desault, docteur en médecine, agrégé au Collège des Médecins de Bordeaux, à Paris, de l'Imprimerie de Jacques Guerin, Quay des Augustins, MDCC. XXXVIII, p. 37, dernier paragraphe du chapitre II, intitulé : De la nature du virus vénérien :

« Pour moi, j'estime toujours que les hypothèses sont nécessaires, soit pour distinguer les Médecins Rationnels des Empiriques et Dogmatiques, soit pour satisfaire la curiosité des malades, qui pour la plupart ne se lassent jamais d'entendre raisonner sur leur mal, soit enfin pour s'accommoder au goût du siècle. Je citerai à ce dernier propos la phrase de Pétrone : Sic eloquentiæ magister tanquam piscator, nisi eam imposuerit hamis escam quam scierit appetituros esse pisciculos, sine spe prædæ morabitur in scopulo (1). »

P. 96. — Il existe un livre intitulé : *Les Deux matrones ou les infidélités démasquées,* ouvrage posthume de M. Fréron, enrichi de notes curieuses et intéressantes, avec figures (2), à Paris, au Temple de la Vérité, MDCC. LXXVI, in-8.

Ce volume se compose d'un *Avis de l'éditeur,* de la *Traduction du conte de la Matrone d'Éphèse* et de celui de *Tchouang-Tse et Tien.*

La traduction du conte de la Matrone d'Éphèse est accompagnée de notes satiriques contre les femmes.

P. 98. — Le chapitre II de *Zadig,* intitulé *Le Nez,* pré-

(1) *Sat.,* ch. 3. Lire : nisi tanquam piscator.
(2) Frontispice dessiné par Moreau le jeune, gravé par P. Duflos.

sente par certains traits assez d'analogies avec le conte de la *Matrone d'Éphèse* pour qu'on soit fondé à croire que Voltaire s'y est souvenu de Pétrone.

P. 102. — Un exemplaire de l'édition préparée par Lallement pour faire suite à la collection Barbou se trouvait dans la bibliothèque de M. de Chantepie du Dézert (*Catalogue de la Bibliothèque de feu J. de Chantepie du Dézert,* publié par A. Picard, décembre 1905, p. 239, n° 5132).

En tête est le prétendu fragment de Saint-Gall, copié par Capperonnier.

P. 105. — On lit dans le *Catalogue de la Bibliothèque de feu J. de Chantepie du Dézert,* page 239 :

N° 5131. *Pétrone latin-français,* par La Porte du Theil. Exemplaire d'épreuves, 3 vol. in-8, d. r, n. r.

Le tome III s'arrête à la page 114, le tome II s'arrête à la page 352. Il n'y a de complet que le tome I, contenant l'*Introduction* et les *Aventures d'Encolpe.* Plus un double du tome II jusqu'à la page 326.

La Porte du Theil, au moment de donner le bon à tirer de son édition de Pétrone, céda aux remontrances puritaines du baron de Sainte-Croix et fit brûler toute l'édition. Il ne lui resta que les épreuves sur lesquelles il avait donné le bon à tirer, et qui sont passées de son cabinet dans celui de M. L. Ch. J. de Manne, puis dans celui de M. Armand Durand, qui y ajouta, copiée de sa main, la lettre de La Porte du Theil à Millin lui expliquant sa détermination. A la mort de M. Durand, M. J. de Chantepie se rendit acquéreur de ces épreuves, qui ont trouvé un asile définitif dans les collections de la Bibliothèque Nationale, non loin des papiers de La Porte du Theil, Département de l'Imprimerie, Réserve p. Z 562-564. Voir H. Omont, *L'édition du Satyricon de Pétrone par La Porte du Theil,* dans le *Journal des Savants,* 1917, p. 513.

P. 118, note 2. — L'édition de 1882 de Pétrone de Buecheler a été réimprimée chez Weidmann en 1895. Une nouvelle édition, publiée en 1904 chez le même éditeur, ne contient que de faibles changements. « Quelques indications, assez rares, nous renseignent sur la leçon d'un manuscrit ou d'une ancienne édition. Dans le texte, un certain nombre de petits changements, que l'auteur apportait autrefois aux manuscrits, disparaît, l'éditeur s'efforçant de modifier le moins possible les leçons traditionnelles. » (E. Thomas, *Revue critique,* 1905, 1er semestre, p. 20).

En 1912, a paru une cinquième édition du Pétrone de Buecheler, revue par Heraeus (Berlin, Weidmann).

Une sixième, augmentée de suppléments, en 1922.

P. 118. — Une deuxième édition du livre de Friedlaender a paru en 1906. Voir encore W. Heraeus, *Petronii Cena Trimalchionis nebst ausgewählten Pompejanischen Wandinschriften,* Heidelberg, 1909[1], 1923[2]; et F. T. Baldwin, *The Bellum Civile of Petronius,* ed. with introd., comm., and transl., New-York, Columbia University Press, 1911.

Et enfin, Pétrone, *Le Satyricon,* texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Collection des Universités de France, 1922.

P. 120, l. 2. — Lire Lommatzsch.

Ibid., note 1. — Voir M. Schanz, *Gesch. der röm. Litterat.*, dans *Handb.* Iw. Müller, VIII, 2, 2, 1913[3], p. 123, et Lommatzsch, *Ber. über die Lit. der röm. Satiriker* (*ausser Horaz*) *von 1908-1917,* dans Bursians *Jahresber.*, 175, II, p. 98.

P. 121. — Une troisième édition du livre de E. Thomas paraît en 1912 sous le titre : *Pétrone, l'envers de la Société romaine.* On retiendra enfin l'article de Louis Debray : *Pé-*

*trone et le droit privé romain*, dans *Nouv. Rev. Franç. de droit fr. et étr.*, 1919, 5-70, 127-86.

P. 123. — Baudelaire était un grand admirateur de Pétrone. Cf. Charles Baudelaire, *Œuvres posthumes*, Paris, Société du Mercure de France, 1908, p. 316.

Il fut, dit-on, toute sa vie hanté de l'idée de mettre le *Satiricon* en français, mais il s'en est tenu au projet.

P. 124. — En 1909, dans la collection des *Prosateurs illustres* français et étrangers, a paru *Pétrone*, biographie, bibliographie, pages choisies, par Charles Simond, Paris, Louis Michaud, 1 vol. in-12 de 133 pages, avec gravures. Ouvrage de vulgarisation sans valeur propre.

En 1910, Pétrone, *La Matrone d'Éphèse*, traduction de Jean Redni, illustrations de L. E. Fournier, gravées à l'eau-forte par E. Pennequin, in-8, Paris, éd. française, Glomeau;

Pétrone, *L'Éphèbe de Pergame*, suivi de Lucien, *Les Amours*, traduction de Jean Redni, Paris, éd. française, Glomeau, 1 vol. in-12 de 92 pages;

Pétrone, le *Satyricon*, traduction complète et littérale d'après les manuscrits de Milan, 1476, de Bude, 1587, de Trau, 1663, et de Belgrade, 1688, 1 vol. in-12 de 386 pages, Paris, éd. française, Glomeau.

Je ne cite que pour mémoire ces traductions, dépourvues de toute valeur, et qui font partie d'une collection dont quelques titres indiqueront suffisamment le caractère :

*La Jeunesse de Sapho*, 1 vol. in-12.

*Luxures antiques, voluptés tragiques*, 1 vol. in-12, etc.

En 1913, la librairie Glomeau a publié une nouvelle édition illustrée de sa traduction: Pétrone, le *Satyricon*, traduction, illustré de 26 décorations en couleurs adaptées de l'antique, Paris, Maurice Glomeau, 1 vol. in-8 de 239 pages.

La même année, nouvelle édition de la traduction de L. Tailhade (pour la réimpression de 1909, cf. *add.* ad p. 196) : Pétrone, le *Satyricon*, traduction nouvelle, par Laurent Tailhade, préface de Jacques de Boisjolin, frontispice gravé par P. E. Vibert, Paris, Georges Crès et C^ie^, Les maîtres du livre, 1913, 1 vol. in-8 de 317 pages.

En 1914, dans la collection *Les Maîtres de l'amour : L'Œuvre de Pétrone*, le *Satyricon*, traduction nouvelle et complète, avec introduction et notes par Louis de Langle, édition ornée de huit illustrations hors texte, Paris, Bibliothèque des Curieux, 1914, 1 vol. in-8 de 348 pages.

La collection dont cette traduction fait partie comprend les ouvrages suivants, qui en font connaître surabondamment la nature : *L'Œuvre du Marquis de Sade*, *L'Œuvre du chevalier Andréa de Nerciat*, *L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier* (J. Meursien), *L'Œuvre libertine de Crébillon le fils*, etc.

Toutefois l'introduction de M. Louis de Langle (p. 1-82) est un assez bon résumé, avec de nombreux extraits, des principaux travaux composés en France sur le *Satiricon* et des jugements qui ont été portés sur cette œuvre. Mais la critique de ces jugements fait trop souvent défaut.

Peu de temps après la traduction de A. Ernout, en 1922 (Cf. *add.* ad p. 118, n. 2), paraissait celle que P. Thomas procurait de la *Cena : le dîner chez Trimalchion...*, avec une introduction et des notes, Bruxelles, 1923.

Ibid. — Plus tard Charles Nodier écrit encore sur le même sujet la page suivante, où il combat sur un point l'opinion de Voltaire :

« Il faut faire justice d'une méprise ridicule, qui n'a pas trompé le goût exquis de Voltaire, si peu versé d'ailleurs dans les bonnes études critiques. J'admets volontiers que Pétrone ait réellement composé quelque satire sanglante de la cour de Néron, dont il était plus à portée que personne de connaître et de révéler

les turpitudes, et que ce fut là le véritable motif qui le fit comprendre dans la proscription de Pison, pendant qu'il s'enivrait de molles délices dans sa campagne de Cumes; mais cette satire était certainement autre chose que le *Satyricon*, qui est le roman lubrique d'un bel esprit dépravé et qui n'est point une satire. Le faux *Satyricon* nous est resté parce qu'il n'offensait que les mœurs; le vrai *Satyricon* est perdu, parce qu'il offensait Néron.

Une erreur considérable de Voltaire est d'avoir porté son heureuse induction trop loin, en attribuant le roman de Pétrone à quelque libertin obscur des siècles postérieurs. Le roman de Pétrone n'a rien qui sente le libertin obscur, ni la basse latinité; c'est la débauche d'un homme de cour extrêmement corrompu, qui peint les mœurs du temps de Néron dans le meilleur style dont les contemporains de Néron aient pu se servir. Le *Satyricon* est bien de Pétrone, mais il n'est point dirigé contre Néron, dont au contraire il a probablement égayé les orgies. »

Ce passage est tiré d'un fragment de Charles Nodier joint au *Bulletin des Bibliophiles* (année 1834) et cité par G. B. dans le petit article qui a pour titre : *Pétrone et Charles Nodier* (*Bulletin des Bibliophiles*, année 1874, p. 471).

P. 125. — Voici, chez Sainte-Beuve, d'autres citations ou appréciations de Pétrone. Dans l'article intitulé : *Du point de départ et des origines de la langue et de la littérature française* (*Premiers Lundis*, t. III, p. 76), après avoir parlé de divers écrivains latins nés en Gaule, il ajoute : « Pétrone enfin, avant eux chronologiquement, Pétrone, le voluptueux, l'élégant, le corrompu, et pourtant énergique écrivain, qui est né à Marseille, s'il n'est pas né à Naples, mais qui, dans tous les cas, est sorti du sein d'une cité amollie et pétrie par la Grèce :

Quam romanus honos et græca licentia miscet. »

L'article sur Eugène Sue (*Portraits contemporains*, t. III, p. 116) contient une citation de Pétrone que Sainte-

Beuve reproduira encore ailleurs : « *Quædam feminæ sordibus calent* (1), a dit énergiquement Pétrone en parlant des nobles dames romaines de son temps. M. Sue a le droit de répéter le mot. »

Comme épigraphe à un article sur Parny (*Portraits contemporains,* t. IV, p. 423), Sainte-Beuve prend ces mots de Pétrone : *Nihil ficta severitate ineptius* (2).

Dans son article sur Térence (*Nouveaux Lundis,* t. V, p. 369), il cite de nouveau le jugement de Pétrone sur Horace : « Pétrone a parlé de l'heureuse curiosité, du goût choisi d'Horace, *Horatii curiosa felicitas* (3) : c'est toute une définition en deux mots. »

J'omets quelques autres brèves mentions de Pétrone dans les *Nouveaux Lundis,* t. I, p. 150; II, 426; IX, 87.

Je renverrai en revanche aux *Lettres inédites,* dans *La Revue,* 1er janvier 1907, p. 8, lettre de J. Troubat à Scherer, 23 janvier 1870, sur une édition de La Bruyère annotée par Sainte-Beuve :

« Au chapitre des *Femmes,* « *Roscius entre en scène de bonne grâce* », je lis en note de la main de Sainte-Beuve : « Article énergique et hardi sur les débordements du temps. Il atteint la *luxure latine* et égale ceux qui l'ont flétrie. Ceci est énergique et rappelle Juvénal et frise le Pétrone sur ce goût dépravé des grandes dames pour des acteurs, des danseurs, des acrobates, des baladins! *Quædam feminæ sordibus calent,* a dit Pétrone. *Arenarius aliquas accendit* (4). »

P. 130. — Désiré Nisard ne met pas en doute que l'auteur du *Satiricon* ne soit le Pétrone dont parle Tacite, et écrit : « Sous le cynisme effronté de Pétrone, sous sa gaieté libertine, il y a plus de colère réelle et plus d'arrière-pensées

(1) *Sat.,* ch. 126.
(2) *Sat.,* ch. 132.
(3) *Sat.,* ch. 118.
(4) *Sat.,* ch. 126. Le texte de Buecheler est : harena alias accendit. Mais les anciennes éditions portent : arenarius aliquas accendit.

courageuses que sous l'indignation de Juvénal. C'est peut-être pour cela que Pétrone conspira contre Néron et s'ouvrit les veines, au lieu que Juvénal ne conspira contre personne et mourut dans son lit. » (*Poètes latins de la décadence*, t. II, Hachette, 1867.)

C'est tout de même un étrange grief que de reprocher à un écrivain de n'avoir pas conspiré et d'être mort dans son lit ! Quant à la colère de Pétrone et à ses arrière-pensées courageuses, il faut avoir un singulier parti pris pour les apercevoir derrière l'ironie tranquille et amusée du romancier.

P. 133. — A la liste des mentions que Victor Hugo a faites de Pétrone et de Trimalcion, il faut ajouter les suivantes :

*Les Contemplations*, livre V, XXVI, Les Malheureux, A mes enfants, t. II, p. 168 (1) :

... ce temps lugubre où le genre humain noir,
Frissonnant du banquet autant que du martyre,
Entend pleurer Marie et Trimalcion rire !

*William Shakespeare*, p. 60 : « On commence par Alcibiade, on finit par Trimalcion. »

*Ibid.*, p. 180 : « Alcibiade n'est qu'Alcibiade, Pétrone n'est que Pétrone, Bassompierre n'est que Bassompierre, etc... ; mais saisissez Buckingham, Bassompierre, Pétrone et Alcibiade, et pilez-les dans le mortier du rêve, il en sort un fantôme plus réel qu'eux tous, Don Juan. »

*Ibid.*, p. 181 : « Les types sont des êtres... Trimalcion vit, tandis que M. Romieu est mort. »

Trimalcion est encore nommé page 281 et *passim*.

(1) Sauf indication contraire, les renvois se réfèrent à l'édition in-8 des œuvres complètes de Victor Hugo publiées par Hetzel et Quantin.

*L'homme qui rit*, t. I, p. 280 : « Je suis un Job heureux de contempler Trimalcion. »

*La Légende des siècles*, t. IV, XXI, La colère du bronze, p. 90 :

> Dans les noirs carrefours, dans les parcs, sur les quais,
> Je suis Dave ou Frontin, et j'indigne Pétrone !

*La Pitié suprême*, p. 152 :

> Lois, justice, clergé, tout est corruption.
> Pour gagner tes procès, as-tu Trimalcion?
> Bien. Paie.

*Toute la lyre*, t. III de l'édition Hetzel in-12, p. 202 :

> Diogène,
> Rageant de voir dîner Trimalcion, le gêne.

*Ibid.*, p. 214 :

> Écoutez-les parler : à de certains moments,
> Je préfère, en dépit de Dante le rimeur,
> Trimalcion qui soupe à Thraséas qui meurt.

*Ibid.*, t. II, p. 57 :

> Cuisons, joyeuse foule athée,
> Avec le feu de Prométhée,
> Le souper de Trimalcion!

*Religions et religion*, III, Rien, p. 233 :

> Que Job racle sa plaie et qu'Homère mendie,
> Trimalcion les vaut, faisant un bon repas.

*Les Années funestes*, 1852-1870, LVIII, 20 avril 1870, p. 168 :

> Quand César est fait dieu par le prêtre en plein temple,
> Quand les Trimalcions se mettent à genoux...

*Dernière gerbe*, V, *Scènes et dialogues, Fragments*, Le Colimaçon, p. 250 :

..... la glu souillant les alcyons,
Le rire des Verrès et des Trimalcions.

P. 135. — A l'occasion de la traduction de M. Laurent Tailhade, M. Remy de Gourmont, dans un article du *Temps* (18 mai 1913), étudie sous ce titre : *Promenades littéraires, les deux Pétrone*, la question de l'identification de l'auteur du *Satiricon* avec le Pétrone dont parle Tacite, et indique les raisons qu'il y a, suivant lui, de reporter le roman au IIe et même au IIIe siècle.

P. 136. — E. Grisebach, *Die Wanderung der Novelle der treulosen Wittwe durch die Weltlitteratur*, 2e éd., Berlin, Lehmann, 1889, établit un rapprochement assez curieux entre le conte de la Matrone d'Éphèse et la scène I de l'acte IV de *La Coupe et les Lèvres* d'Alfred de Musset (1832).

Frank, que l'on croit mort, aborde, la figure masquée, sa maîtresse Belcolore et la séduit en lui prodiguant l'or et les bijoux. Tous deux s'assoient sur la bière même qui est censée renfermer le cadavre de Frank.

P. 140. — M. Jacques Richepin a fait représenter, en décembre 1920, au théâtre de la Renaissance, *La Matrone d'Éphèse*, comédie en trois actes tirée du conte de Pétrone.

Ibid. — Comme pièces de théâtre tirées de Pétrone, je note encore :

*La Matrone d'Éphèse*, de M. Maurice Quillot, 1 acte, Librairie Molière, in-12, 1902.

En juin 1912 a été jouée dans la série des *Représentations lyriques françaises* une comédie musicale en un acte, *Cléanthis*, de MM. Spitzmuller et Ed. Malherbe, d'après

la *Matrone d'Éphèse* de Verconsin (Cf. *Comœdia,* numéro du samedi 15 juin 1912).

Je vois signalée aussi une pièce ayant pour titre : *La Conversion de Pétrone,* comédie en un acte, in-12, 1901, Gand, A. Siffer, dont l'auteur est M. Van den Bosch (Firmin), procureur du Roi à Termonde, co-directeur de la revue littéraire « *Durendal* ».

P. 172. — A peu près à la même époque que la traduction de *Quo vadis* paraissait celle de la *Mort des Dieux,* le roman de Julien l'Apostat, traduit du russe par Jacques Sorrèze, œuvre de M. Dmitry de Mérejkowsky (Calmann-Lévy, s. d.).

Quoique d'une valeur littéraire supérieure, ce roman n'a pas eu le succès de *Quo vadis.* Son héros n'est pas édifiant comme ceux de M. Sienckiewicz. Le livre exige, pour être goûté, une culture plus étendue, en raison de sa portée philosophique, et, dans sa construction libre et savante, il se dégage beaucoup plus des procédés conventionnels du feuilleton ou du mélodrame. En plus d'un passage, M. de Mérejkowsky, sans d'ailleurs aucun étalage d'érudition, a su ingénieusement utiliser quelques réminiscences de Pétrone, qui lui est familier, comme aussi bien les autres écrivains de la Grèce et de Rome.

C'est cette adaptation, ou plutôt cette imitation discrète, que je regrette de n'avoir pas rencontrée dans *Quo vadis.*

Je passe sur les noms empruntés au *Satiricon,* Fortunata, Agamemnon, Glycon, sur de menus détails, comme, p. 7, « sur l'étiquette de cyprès attachée au goulot, on pouvait déchiffrer... : *Annorum centum* ». Cf. *Sat.*, ch. 34... Pittacia erant affixa cum hoc titulo : Falernum Opimianum annorum centum.

La conversation des gens du peuple dans un quartier pauvre de Solemie, à la tombée de la nuit, reproduit plus

d'un trait recueilli dans les entretiens des affranchis au festin de Trimalcion.

*Ibid.*, p. 53, 54 : « Le vieillard cachectique reprit sur un ton pleurard :

« Non, dites-moi seulement, mes amis, est-ce bien? Le prix du pain augmente chaque jour. Les hommes meurent comme des mouches... » Cf. *Sat.*, ch. 42, 44 : Minoris quam muscæ sumus... Nemo curat, quid annona mordet. Non mehercules hodie buccam panis invenire potui...

*Ibid.*, p. 55 : « Un danseur courait et paradait sur un câble, battant des mains en mesure et chantant la chanson à la mode :

Huc, huc, convenite nunc...
Spataolocinaedi ! (1)
Pedem tendite,
Cursum addite. »

Vers sotadéens, *Sat.*, ch. 23.

*Ibid.*, p. 56 : « Ce maigre baladin, impudique, était vieux, dégoûtant et gai. De son front rasé ruisselaient des gouttes de sueur mêlées aux fards; ses rides plâtrées de céruse ressemblaient aux crevasses d'un mur dont l'enduit fond sous la pluie. » *Sat.*, ch. 23 : Profluebant per frontem sudantis acaciae rivi, et inter rugas malarum tantum erat cretæ, ut putares detectum parietem nimbo laborare.

*Ibid.*, p. 59 sq. L'épisode du césar Gallus déguisé combattant et tuant les jars sacrés de Priape, et menacé par la foule qu'ameute la vieille sacrificatrice, est emprunté aux chapitres 136 et 137 du *Satiricon*, où est racontée la lutte d'Encolpe contre les oies sacrées de Priape. Il immole l'une d'entre elles et soulève contre lui l'indignation d'Œnothée et de Proséléno s.

P. 174, note 1. — Bürger, *Der antike Roman vor Petronius*, dans *Hermes*, 27, 1892, 347, réintégrait le *Satiricon* dans

(1) Lire : Spatalocinaedi.

une tradition de roman réaliste, au moment où l'*Étude sur Pétrone*, Paris, 1892, y reconnaissait un roman romanesque dans le cadre de la *Ménippée*, — système que l'on retrouve, avec des variantes plus ou moins considérables, chez Rohde, *Der gr. Roman*, 1900², 267, Ribbeck, *Röm. Dicht.* III², 1900, 150, Hirzel, *Der Dialog*, II, 1895, 37, W. Schmid, *Der gr. Roman*, dans *N. Jahrb.*, 1904, I, 476, O. Schissel v. Fleschenberg, *Die künstlerische Absicht in Petrons Satiren*, dans *Wien. Stud.*, 33, 1911, 272, et É. Thomas, *Pétrone*, 1912³, 220. Contre l'explication de Heinze, pour qui le livre de Pétrone est une parodie sous forme de *Ménippée* du roman d'amour grec contemporain, voir W. Schmid, *op. cit.*, 474, et Lommatzsch, dans Bursians *Jahresber.*, 1908, 139, 217. Enfin, M. Rosenblüth, *Beiträge zur Quellenkunde von Petrons Satiren*, Diss., Kiel, 1909, propose la formule : l'esprit du mime dans la *Ménippée*. Voir les réserves, en partie justifiées, de Moering, *De Petronio mimorum imitatore*, Diss., Münster, 1915.

P. 196. — La traduction de Laurent Tailhade a été réimprimée avec un grand luxe.

Voici le titre complet de cette édition, sur papier vélin teinté de Van Gelder : Pétrone, *Le Satyricon*, traduction de Laurent Tailhade, illustrations de Georges Rochegrosse, dont un cadre tiré en couleurs, quatre compositions hors texte gravées sur cuivre en couleurs par Louis Mortier et 41 motifs décoratifs gravés sur bois par Beltrand, tirés en un ton, Paris, Louis Conard, 1909, in-8.

A la fin de la traduction, une note indique qu'elle a été revue par l'auteur, qui a utilisé l'édition de Buecheler et les travaux de MM. A. Collignon, professeur à l'Université de Nancy, et Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand.

Nous nous félicitons que M. Laurent Tailhade ait fait ce travail de revision. Nous sommes désormais plus à

l'aise pour louer toutes les qualités de sa traduction, où l'on a plaisir à retrouver cette verve, cette couleur, cette vivacité d'expression, cette richesse de vocabulaire qui font de M. Tailhade un des maîtres écrivains de ce temps, un de ceux dont le style a le plus de personnalité et de saveur.

---

# TABLE DES MATIÈRES

NANCEII

ANNO MCMXXIV

TYPIS BERGER-LEVRAVLT

CVRIS CAROLI BRVNEAV

*VNIVERSITATIS CIVITATISQVE*

*IMPENSIS.*

## ANNALES DE L'EST (1re SÉRIE)

1re à 18e année **(1887 à 1904)**, 18 volumes grand in-8. Chacun à . . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 18 volumes . . . . . . . . . . . . . . . . **108 fr.**
La *Table générale des matières des dix premières années* se trouve au tome X, 1896, pages 599 à 640.

## ANNALES DE L'EST ET DU NORD (2e SÉRIE)

19e à 23e année **(1905 à 1909)**, 5 volumes grand in-8. Chacun à . . . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 5 volumes. . . . . . . . . . . . . . . . . **30 fr.**

## ANNALES DE L'EST (3e SÉRIE)

24e année, 1910. — Fasc. 1 : **Cultes et Mythes du Pangée**, par Paul Perdrizet. Volume de 103 pages, avec 4 planches . . . . . . . . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Le Mécénat du Cardinal Jean de Lorraine (1498-1550)**, par Albert Collignon. Volume de 175 pages, avec 1 planche . . . . . **6 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1909-1910)**. Volume de 169 pages. **4 fr.**
(Ne se vend plus séparément.)

25e année, 1911. — Fasc. 1 : **Étude littéraire sur les Élégies romaines de Goethe**, par Marcel Blanc. Volume de 97 pages. . . . . . . . . . . **3 fr. 50**
— Fasc. 2 : **Tables alphabétiques et méthodiques** *des « Annales de l'Est » (1897-1904) et des « Annales de l'Est et du Nord » (1905-1909)*, par Robert Parisot. Volume de 75 pages . . . . . . . . . . . . . **3 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1910-1911)**. Volume de 155 pages. **4 fr.**

26e année, 1912. — Fasc. 1 : **La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle*, par Gaston May. Volume de 214 pages, avec une carte . . . . . . . . . . . . . . . . . **4 fr. 50**
*Cet ouvrage a obtenu en 1913, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, une partie du prix Audiffred.*
— Fasc. 2 : **Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque**, par Albert Grenier. Volume de 220 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **8 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1911-1912)**. Volume de 256 pages. **5 fr.**

27e année, 1913. — Fasc. 1 : **L'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816**, par René Perrin. Volume de 123 pages . . **4 fr.**
*Cet ouvrage a obtenu en 1914, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.*
— Fasc. 2 : **Bibliographie lorraine (1912-1913)**. Volume de 226 pages. **5 fr.**

28e année, 1914. — Fasc. 1 : **Études sur Grillparzer** : *Grillparzer et la Nature. — Grillparzer et l'Amour. — Grillparzer et les Races*, par A. Tibal. Volume de 236 pages . . . . . . . . . . . . . . . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081**, par J. Laurent. Volume de 140 pages, avec une carte . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **7 fr.**
*Cet ouvrage a obtenu en 1920, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix du baron de Jost.*

29e et 30e années, 1915-1916. — **Les Cultes égyptiens à Délos, du IIIe au Ier siècle av. J.-C.**, par Pierre Roussel. Volume de 300 pages, avec 3 tableaux hors texte, 3 planches et 16 figures . . . . . . . . . . **10 fr.**

31e année, 1917. — **Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge.** *Essai de critique littéraire*, par Edmond Estève. Volume de 152 pages. **5 fr.**

32e et 33e années, 1918-1919. — **L'Alsace et l'Alemanie.** *Origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne (Etudes de géographie historique)*, par J.-M. Tourneur-Aumont. Volume de 235 pages. **10 fr.**
*Cet ouvrage a obtenu en 1920, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Courcel, et, de la Société de Géographie de Paris, le prix Alexandre Boutroux.*

34e année, 1920. — **Bibliographie lorraine (1913-1919).** *Revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région.* 1921. Volume de xiv-394 pages. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **15 fr.**

35e et 36e années, 1921-1922. — **L'École centrale de la Meurthe à Nancy.** *1er messidor an IV-30 germinal an XII (19 juin 1796-20 avril 1804)*, par André Gain. Volume de xii-240 pages . . . . . . . . . . . . . **12 fr.**

37e année, 1923. — **Bibliographie lorraine (1er janvier 1920-31 décembre 1921).** *Revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région.* 1923. Volume de xiv-288 pages . . . . . . . . . . . . **12 fr.**

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG

# ANNALES DE L'EST

PUBLIÉES PAR LA

FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

TROISIÈME SÉRIE

## TRENTE-HUITIÈME ANNÉE — 1924

*(Quatorzième année de la troisième série)*

Les *Annales de l'Est*, abandonnant l'ancienne forme de Revue trimestrielle, comprennent, à partir de la troisième série, deux sections distinctes :

1° Une série de fascicules de sujets divers : littérature, philologie, archéologie, histoire, géographie, philosophie. Chaque fascicule, d'étendue variable, forme un ouvrage complet. Ces fascicules paraissent sans périodicité fixe ;

2° Des fascicules annuels de *Bibliographie lorraine*, donnant l'analyse critique des principales publications, articles ou livres nouveaux, touchant l'archéologie, l'histoire, les arts, la littérature, la dialectologie, le folklore, la géographie et le mouvement économique de la région.

La *Bibliographie lorraine* a obtenu, en 1912, en 1913 et en 1922, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.

Elle a été en outre, à deux reprises, honorée d'une souscription par le Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Les divers fascicules se vendent séparément, à des prix variables suivant leur importance.

### SOMMAIRE DE L'ANNÉE 1923 (37e ANNÉE)

**Bibliographie lorraine, 1922-1923.**

*En préparation :*

**Bibliographie lorraine, 1923-1924.**

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY - PARIS - STRASBOURG

